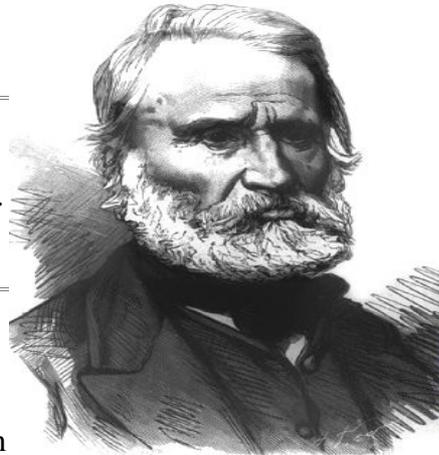


Appel de Blanqui aux étudiants, 11 décembre 1830

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.
Transcrit : Andy Blunden.



Aux Étudiants en Médecine et en Droit,

Benjamin Constant est mort. La France pleure un des plus fermes soutiens de sa liberté, un grand citoyen et un grand homme. Nous, c'est un ami que nous pleurons. Vous savez quels accents sa voix a trouvés pour repousser les calomnies et les outrages que déversait sur nous un pouvoir oppresseur. Vous savez quelles brûlantes paroles il fit entendre en 1820, 1821, 1822 et 1827, quand, non content de nous dévouer au sabre de ses satellites, le pouvoir nous insultait à la tribune et dans ses journaux. Benjamin Constant se faisait gloire d'être l'ami des jeunes gens. Jusqu'à son dernier moment, il a élevé la voix pour nous défendre, car la jeunesse française de même que la liberté ont, eu besoin d'être défendues, même après la bataille de la grande semaine. Cinq jours avant de mourir, il faisait encore retentir la tribune de patriotiques accents; il est mort sur la brèche en combattant pour les principes et pour les résultats de notre révolution. Un peuple tout entier accompagnera jusqu'au dernier séjour les restes mortels du défenseur de ses droits. Les Écoles doivent à leur ami un deuil particulier, un hommage solennel de reconnaissance. J'invite tous mes camarades à se réunir sur la place du Panthéon, dimanche à neuf heures précises du matin. Ceux d'entre eux qui possèdent des armes viendront armés, afin de rendre à Benjamin Constant les honneurs funèbres.

Louis-Auguste Blanqui, *Étudiant en droit*.

Formulaire de réception à la Société des Saisons

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.

Transcrit : Andy Blunden.

Le récipiendaire est introduit les yeux bandés.

Le président au présentateur. - Quel est le nom du nouveau frère que tu nous amènes

Au récipiendaire. - Citoyen (...), quel est ton âge ? ta profession ? le lieu de ta naissance ? ton domicile ? Quels sont tes moyens d'existence ?

As-tu réfléchi à la démarche que tu fais en ce moment, sur l'engagement que tu viens de contracter ? Sais-tu bien que les traîtres sont frappés de mort ?

Jure donc, citoyen, de ne révéler à personne rien de ce qui se passera dans ce lieu.

Le président pose les questions suivantes.

- 1. Que penses-tu de la royauté et des rois ?
- Qu'ils sont aussi dangereux pour le genre humain que le tigre pour les autres animaux.
- 2. Quels sont maintenant les aristocrates ?
- L'aristocratie de naissance a été abolie en juillet 1830. Elle a été remplacée par l'aristocratie d'argent, qui est aussi vorace que la précédente.
- 3. Faut-il se contenter de renverser la royauté ?
- Il faut renverser tous les aristocrates, abolir tous les privilèges.
- 4. Que devons-nous mettre à sa place ?
- Le gouvernement du peuple par lui-même, c'est-à-dire la république.
- 5. Ceux qui ont des droits sans remplir des devoirs, comme maintenant les aristocrates, font-ils partie du peuple ?
- Ils ne devraient point en faire partie ; ils sont pour le social ce qu'est un cancer pour le corps humain : la première condition du retour du corps social à l'état juste est l'anéantissement de l'aristocratie.
- 6. Immédiatement après la révolution, le peuple pourrait-il se gouverner lui-même ?
- L'état social étant gangrené, pour passer à un état sain, il faut des remèdes héroïques ; le peuple aura besoin, pendant quelque temps, d'un pouvoir révolutionnaire.
- 7. En résumé, quels sont donc tes principes ?
- Qu'il faut exterminer la royauté et toutes les aristocraties, substituer à leur place la république, c'est-à-dire le gouvernement de l'égalité ; mais, pour passer à ce gouvernement, employer un pouvoir révolutionnaire, qui mette le peuple à même d'exercer ses droits.

Citoyen, les principes que tu viens d'énoncer sont les seuls justes, les seuls qui puissent faire marcher l'humanité vers le but qui lui est fixé ; mais leur réalisation n'est pas facile. Nos ennemis sont nombreux et puissants ; ils ont à leur disposition toutes les forces sociales : nous, républicains, notre nom même est proscrit ; nous n'avons que notre courage et notre bon droit. Réfléchis, il est temps encore, sur tous les dangers auxquels tu te voues en entrant dans nos rangs. Le sacrifice de la fortune, la perte de la liberté, la mort peut-être, es-tu décidé à les braver ?

Ta réponse nous est la preuve de ton énergie. Lève-toi, citoyen, et prête le serment suivant :

« Au nom de la république, je jure haine éternelle à tous les rois, à tous les aristocrates, à tous les oppresseurs de l'humanité. je jure dévouement absolu au peuple, fraternité à tous les hommes, hors les aristocrates, je jure de punir les traîtres ; je promets de donner ma vie, de monter même sur l'échafaud, si ce sacrifice est nécessaire pour amener le règne de la souveraineté du peuple et de l'égalité. »

Le président lui met un poignard à la main.

« Que je sois puni de la mort des traîtres, que je sois percé de ce poignard si je viole ce serment. je consens à être traité comme un traître, si je révèle la moindre chose à quelque individu que ce soit, même à mon plus proche parent, s'il n'est point membre de l'association. »

Le président. - Citoyen, assieds-toi ; la Société reçoit ton serment ; maintenant tu fais partie de l'association, travaille avec nous à l'affranchissement du peuple.

Citoyen, ton nom ne sera point prononcé parmi nous, voici ton numéro d'inscription dans l'atelier. Tu dois te pourvoir d'armes, de munitions. Le Comité qui dirige la société restera inconnu jusqu'au moment où nous prendrons les armes. Citoyen, un de tes devoirs est de répandre les principes de

l'association. Si tu connais des citoyens dévoués et discrets, tu dois nous les présenter.

Le récipiendaire est rendu à la lumière.

**Rapport sur la situation intérieure et extérieure de la France depuis la
révolution de juillet
(Discours prononcé à la séance du 2 février 1832 de la Société des Amis du
Peuple)**

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.

Transcrit : Andy Blunden.

Il ne faut pas se dissimuler qu'il y a guerre à mort entre les classes qui composent la nation. Cette vérité étant bien reconnue, le parti vraiment national, celui auquel les patriotes doivent se rallier, c'est le parti des masses.

Il y a eu jusqu'ici trois intérêts en France, celui de la classe dite très élevée, celui de la classe moyenne ou bourgeoise, enfin celui du peuple. Je place le peuple en dernier parce qu'il a toujours été le dernier et que je compte sur une prochaine application de la maxime de l'évangile : les derniers seront les premiers.

En 1814 et 1815, la classe bourgeoise fatiguée de Napoléon, non pas à cause du despotisme (elle se soucie peu de la liberté qui ne vaut pas à ses yeux une livre de bonne cannelle ou un billet bien endossé), mais parce que, le sang du peuple épuisé, la guerre commençait à lui prendre ses enfants, et surtout parce qu'elle nuisait à sa tranquillité et empêchait le commerce d'aller, la classe bourgeoise, donc, reçut les soldats étrangers en libérateurs, et les Bourbons comme les envoyés de Dieu. Ce fut elle qui ouvrit les portes de Paris, qui traita de brigands les soldats de Waterloo, qui encouragea les sanglantes réactions de 1815 !

Louis XVIII l'en récompensa par la Charte. Cette Charte constituait les hautes classes en aristocratie et donnait aux bourgeois la Chambre des députés, dite Chambre démocratique. Par là, les émigrés, les nobles et les grands propriétaires, partisans fanatiques des Bourbons, et la classe moyenne qui les acceptait par intérêt se trouvaient maîtres, par portions égales, du gouvernement. Le peuple fut mis de côté. Privé de chefs, démoralisé par l'invasion étrangère, n'ayant plus foi à la liberté, il se tut et subit le joug, en faisant ses réserves. Vous savez l'appui constant que la classe bourgeoise a prêté à la Restauration jusqu'en 1825. Elle prêta les mains aux massacres de 1815 et 1816, aux échafauds de Borie et de Berton, à la guerre d'Espagne, à l'avènement de Villèle et au changement de la loi d'élection ; elle ne cessa d'envoyer des majorités dévouées au pouvoir, jusqu'en 1827.

Dans l'intervalle de 1825 à 1827, Charles X, voyant que tout lui réussissait et se croyant assez fort sans les bourgeois, voulut procéder à leur exclusion, comme on avait fait pour le peuple en 1815 ; il fit un pas hardi vers l'ancien régime et déclara la guerre à la classe moyenne en proclamant la domination exclusive de la noblesse, et du clergé sous la bannière du jésuitisme. La bourgeoisie est essentiellement antispirituelle, elle déteste les églises, ne croit qu'aux registres en partie double. Les prêtres l'irritèrent ; elle avait bien consenti à opprimer le peuple de moitié avec les classes supérieures, mais voyant son tour venu aussi, pleine de ressentiment et de jalousie contre la haute aristocratie, elle se rallia à cette minorité de la classe moyenne qui avait combattu les Bourbons depuis 1815 et qu'elle avait sacrifiée jusque-là. Alors commença cette guerre de journaux et d'élections menée avec tant de constance et d'acharnement. Mais les bourgeois combattaient au nom

de la Charte, rien que pour la Charte. La Charte, en effet, assurait leur puissance ; fidèlement exécutée, elle leur donnait la suprématie dans l'État. La légalité fut inventée pour représenter cet intérêt de la bourgeoisie et lui servir de drapeau. L'ordre légal devint comme une divinité devant laquelle les opposants constitutionnels brûlaient leur encens quotidien. Cette lutte se poursuivit de 1825 à 1830, toujours plus favorable aux bourgeois qui gagnaient rapidement du terrain et qui, maîtres de la Chambre des députés, menacèrent bientôt le gouvernement d'une complète défaite.

Que faisait cependant le peuple au milieu de ce conflit ? Rien. Il restait spectateur silencieux de la querelle et chacun sait bien que ses intérêts ne comptaient pas dans les débats survenus entre ses oppresseurs. Certes, les bourgeois se souciaient peu de lui et de sa cause, qu'on regardait comme perdue depuis quinze ans. Vous vous souvenez que les feuilles les plus dévouées aux constitutionnels répétaient à l'envi que le peuple avait donné sa démission entre les mains des électeurs, seuls organes de la France. Ce n'était pas seulement le gouvernement qui considérait les masses comme indifférentes au débat ; la classe moyenne les méprisait peut-être plus encore et certainement elle comptait recueillir seule les fruits de la victoire. Cette victoire n'allait pas au-delà de la Charte. Charles X et la Charte avec une bourgeoisie toute-puissante, tel était le but des constitutionnels. Oui, mais le peuple entendait autrement la question ; le peuple se moquait de la Charte et exécrait les Bourbons et, voyant ses maîtres se disputer, il épiait en silence le moment de s'élaner sur le champ de bataille et de mettre les partis d'accord.

Quand les classes en vinrent à ce point que le gouvernement n'avait plus de ressources que dans le coup d'État, et que cette menace d'un coup d'État fut suspendue sur la tête des bourgeois, comme la peur les prit ! Qui ne se rappelle les regrets et les terreurs des 221, après l'ordonnance de dissolution qui répondit à leur fameuse adresse ? Charles X parlait de sa ferme résolution d'avoir recours à la force et la bourgeoisie pâlisait. Déjà, la plupart désapprouvaient hautement les pauvres 221 de s'être laissé emporter à des excès révolutionnaires. Les plus hardis mettaient leur espoir dans le refus de l'impôt qui eût été bel et bien payé, et dans l'appui des tribunaux qui auraient presque tous et de grand cœur fait l'office de cours prévôtales. Si les royalistes montraient tant de confiance et de résolution, si leurs adversaires laissaient paraître tant de crainte et d'incertitude, c'est que les uns et les autres regardaient le peuple comme démissionnaire et s'attendaient à le trouver neutre dans la bataille. Ainsi, d'un côté, le gouvernement appuyé sur la noblesse, le clergé et les grands propriétaires, de l'autre la classe moyenne, prêts à en venir aux mains, après avoir préludé cinq ans par une guerre de plume et de boules le peuple silencieux depuis quinze ans et cru démissionnaire.

C'est dans cette situation que le combat s'engage. Les ordonnances sont lancées, et la police brise les presses des journaux. Je ne vous parlerai pas de notre joie à nous citoyens, qui frémissions sous le joug et qui assistions enfin à ce réveil du lion populaire qui avait dormi si longtemps. Le 26 juillet fut le plus beau jour de notre vie. Mais les bourgeois ! jamais crise politique n'offrit le spectacle d'une telle épouvante, d'une si profonde consternation. Pâles, éperdus, ils entendaient les premiers coups de feu comme la première décharge du piquet qui devait les fusiller l'un après l'autre. Vous avez tous présente à la mémoire la conduite des députés les lundi, mardi et mercredi. Ce que la peur leur laissait de présence d'esprit et de facultés, ils l'ont employé à prévenir, à arrêter le combat ; dans la préoccupation de leur propre lâcheté, ils se refusaient à prévoir une victoire populaire, et tremblaient déjà sous le couteau de Charles X. Mais, le jeudi, la scène changea. Le peuple est vainqueur. C'est alors une autre terreur qui les saisit, bien autrement profonde et accablante. Adieu, leurs rêves de charte, de légalité, de royauté constitutionnelle, de domination exclusive de la bourgeoisie ! Ce fantôme impuissant de Charles X s'est évanoui. Au travers des débris, des flammes et de la fumée, sur le cadavre de la Royauté, le peuple leur apparaît debout, debout comme un géant, le drapeau tricolore à la main ; ils demeurent frappés de stupeur. Oh ! c'est alors qu'ils regrettent que la garde nationale n'ait point existé le 26 juillet, qu'ils accusent l'imprévoyance et la folie de Charles X qui a brisé lui-même l'ancre de son salut. Il était trop tard pour ces regrets. Vous voyez que pendant ces jours où le peuple fut si grand les bourgeois ont été ballottés entre deux peurs, celle de

Charles X d'abord et celle des ouvriers ensuite. Noble et glorieux rôle pour ces fiers guerriers qui font flotter de si hauts panaches dans les parades du champ de Mars.

Mais, citoyens, comment se fait-il qu'une révélation si soudaine et si redoutable de la force des masses soit demeurée stérile ? Par quelle fatalité, cette révolution faite par le peuple seul et qui devait marquer la fin du régime exclusif de la bourgeoisie ainsi que l'avènement des intérêts et de la puissance populaire, n'a-t-elle eu d'autre résultat que d'établir le despotisme de la classe moyenne, d'aggraver la misère des ouvriers et des paysans et de plonger la France un peu plus avant dans la boue ? Hélas ! Le peuple, comme cet autre ancien, a su vaincre, mais n'a pas su profiter de la victoire. La faute n'en est pas toute à lui. Le combat fut si court que ses chefs naturels, ceux qui auraient donné cours à sa victoire, n'eurent pas le temps de sortir de la foule. Il se rallia forcément aux chefs qui avaient figuré en tête de la bourgeoisie dans la lutte parlementaire contre les Bourbons. D'ailleurs, il savait gré aux classes moyennes de leur petite guerre de cinq ans contre ses ennemis, et vous avez vu quelle bienveillance, je dirai presque quel sentiment de déférence il montrait envers les hommes à habit qu'il rencontrait dans les rues après la bataille. Le cri de « Vive la Charte » dont on a si perfidement abusé n'était qu'un cri de ralliement pour prouver son alliance avec ces hommes. Sentait-il déjà, comme par instinct, qu'il venait de jouer un tour fort désagréable aux bourgeois, et, dans sa générosité de vainqueur, voulait-il faire les avances et offrir paix et amitié à ses futurs adversaires ? Quoi qu'il en soit, les masses n'avaient exprimé formellement aucune volonté politique positive. Ce qui s'agitait en elles, ce qui les avait jetées sur la place publique, c'était la haine des Bourbons, la résolution ferme de les renverser. Il y avait du bonapartisme et de la République dans les vœux qu'elles formaient pour le gouvernement qui devait sortir des barricades.

Vous savez comment le peuple, dans sa confiance aux chefs qu'il avait acceptés et que leurs anciennes hostilités contre Charles X lui faisaient considérer comme ennemis aussi implacables que lui-même de toute la famille des Bourbons, se retira de la place publique après la bataille terminée. Alors les bourgeois sortirent de leurs caves et s'élancèrent par milliers dans les rues que la retraite des combattants laissait libres. Il n'est personne qui ne se souvienne avec quelle merveilleuse soudaineté la scène changea dans les rues de Paris, comme sur un coup de théâtre, comment les habits remplacent les vestes en un clin d'oeil, comme si la baguette d'une fée avait fait disparaître les uns et surgir les autres. C'est que les balles ne sifflaient plus. Il ne s'agissait plus d'attraper les coups, mais de ramasser le butin. Chacun son rôle ; les hommes des ateliers s'étaient retirés, les hommes du comptoir parurent.

C'est alors que les malheureux auxquels la victoire avait été remise en dépôt, après avoir essayé de replacer Charles X sur son trône, sentant qu'il y allait de leur vie, et n'ayant point le courage de braver les dangers d'une telle trahison, s'arrêtèrent à une trahison moins périlleuse; un Bourbon fut proclamé roi ; dix à quinze mille bourgeois installés à demeure dans les cours du nouveau palais, pendant nombre de jours, saluèrent le maître de leurs cris d'enthousiasme, sous la direction des agents payés par l'or royal. Quant au peuple, comme il n'a pas de rentes et n'a pas les moyens de flâner sous les fenêtres des palais, il était dans ses ateliers. Mais il n'a point été complice de cette indigne conspiration qui ne se fût pas accomplie impunément s'il avait trouvé des hommes capables de guider les coups de sa colère et de sa vengeance. Trahi par ses chefs, abandonné des écoles, il s'est tu en faisant ses réserves comme en 1815. Je vous citerai un exemple. Un cocher de cabriolet qui me conduisait samedi dernier, après m'avoir raconté la part qu'il avait prise au combat des trois jours, ajouta : « je rencontrai sur le chemin de la Chambre la procession des députés qui se dirigeaient vers l'Hôtel de Ville. je les suivis pour voir ce qu'ils allaient faire. Alors j'ai vu Lafayette paraître sur le balcon avec Louis-Philippe et dire : « Français, voici votre roi ! » Monsieur, quand j'ai entendu ce mot-là, c'est comme si j'avais reçu un coup de poignard. je n'y voyais plus, je me suis en allé. » Cet homme, c'est le peuple.

Telle est donc la situation des partis immédiatement après la révolution de juillet. La haute classe est

écrasée ; la classe moyenne, qui s'est cachée pendant le combat et qui l'a désapprouvé, montrant autant d'habileté qu'elle avait montré de prudence, escamote le fruit de la victoire remportée malgré elle. Le peuple, qui a tout fait, reste zéro comme devant. Mais un fait terrible s'est accompli. Le peuple est entré brusquement comme un coup de tonnerre sur la scène politique qu'il a enlevée d'assaut, et, bien que chassé presque au même instant, il n'en a pas moins fait acte de maître, il a repris sa démission. C'est désormais entre la classe moyenne et lui que va se livrer une guerre acharnée. Ce n'est plus entre les hautes classes et les bourgeois ; ceux-ci auront même besoin d'appeler à leur aide leurs anciens ennemis pour mieux lui résister.

En effet, la bourgeoisie n'a plus longtemps dissimulé sa haine contre le peuple...

Que si nous examinons la conduite du gouvernement, il y a dans sa politique la même marche, la même progression de haine et de violence que dans la bourgeoisie dont il représente les intérêts et les passions...

Dans le principe, lorsque les pavés des barricades jonchaient encore les rues, on ne parlait que du programme de l'Hôtel de Ville, des institutions républicaines ; les poignées de main, les proclamations populaires, les grands mots de liberté, d'indépendance, de gloire nationale étaient prodigués. Puis, quand le pouvoir a tenu à sa disposition une force militaire organisée, les prétentions ont monté. Toutes les lois, toutes les ordonnances de la Restauration ont été invoquées et appliquées. Plus tard, les poursuites contre la presse, les persécutions contre les hommes de Juillet, le peuple sabré et traqué à coups de baïonnette, les impôts augmentés et perçus avec une rigueur inouïe sous la Restauration, tout ce déploiement de violences, cet appareil de tyrannie ont révélé les haines et les craintes du gouvernement. Mais il sentait bien aussi que le peuple devait lui rendre cette haine et, ne se jugeant pas assez fort avec l'appui de la seule bourgeoisie, il a cherché à rallier à sa cause les hautes classes, afin qu'établi sur cette double base il fût en état de résister avec plus de succès à l'invasion menaçante des prolétaires. C'est à cette manoeuvre pour se concilier l'aristocratie qu'il faut rattacher tout le système qu'il a développé depuis dix-huit mois. C'est la clef de sa politique. Or cette haute classe est presque entièrement composée de royalistes. Pour l'entraîner, il était donc nécessaire de se rapprocher le plus possible de la Restauration, de suivre ses errements, de la continuer. C'est ce qu'on a fait. Rien n'a été changé, sauf le nom du roi. On a nié, foulé aux pieds la souveraineté du peuple, la cour a pris le deuil des princes étrangers, on a copié la légitimité en tout et partout. Les royalistes ont été maintenus dans leurs places et ceux qui avaient dû se retirer dans le premier flot de la révolution ont tous retrouvé des positions plus lucratives ; la magistrature a été conservée, de sorte que l'administration entière y est aux mains des hommes dévoués aux Bourbons aînés.

Dans les provinces où les patriotes et les royalistes se trouvent en nombre presque égal, dans le Midi, par exemple, toutes les fois que les deux Partis se sont trouvés en présence, par suite de la faiblesse et de la trahison du gouvernement, le gouvernement est intervenu contre les patriotes en faveur des carlistes ; aujourd'hui enfin, il ne cherche pas à cacher sa haine pour les uns et sa prédilection pour les autres. Il était difficile à l'aristocratie de résister à de si tendres avances.

Aussi, une partie de cette haute classe, la partie la plus pourrie, celle qui veut avant tout de l'or et des plaisirs, a daigné promettre sa protection à l'ordre public. Mais l'autre partie, celle que j'appellerai la moins gangrenée, afin de ne pas prononcer le mot *honorable*, celle qui a le respect d'elle-même et foi en ses opinions, qui a voué un culte à son drapeau et à ses vieux souvenirs, ceux-là repoussent avec dégoût les caresses du juste milieu. Ils ont derrière eux la plus grande partie des hommes du Midi et de l'Ouest ; tous ces paysans de la Vendée et de la Bretagne qui, demeurés étrangers au mouvement de la civilisation, conservent une foi ardente dans le catholicisme et qui

confondent dans leurs adorations le catholicisme et la légitimité avec grande raison, car ce sont deux choses qui ont vécu et qui doivent mourir ensemble. Croyez-vous que ces hommes simples et croyants soient accessibles aux séductions des banquiers ? Non, citoyens ! Car le peuple, soit que, dans son ignorance, il soit enflammé du fanatisme de la religion, soit que, plus éclairé, il se laisse emporter par l'enthousiasme de la liberté, le peuple est toujours grand et généreux : il n'obéit point à des vils intérêts d'argent, mais aux plus nobles passions de l'âme, aux inspirations d'une moralité élevée. Eh bien ! la Bretagne et la Vendée, quelque ménagement et quelque déférence qu'on garde pour elles, sont encore prêtes à se lever au cri de « Dieu et le Roi » et menacent le gouvernement de leurs armées catholiques et royales dont le premier choc le briserait. Ce n'est pas tout, la fraction des hautes classes qui s'est rattachée au juste milieu l'abandonnera au premier moment. Tout ce qu'elle a promis, c'est de ne point travailler à le renverser ; pour du dévouement, vous savez s'il est possible d'en avoir pour des rogneurs d'espèces. Je dirai plus, la majeure partie des bourgeois qui se pressent, qui se groupent autour du gouvernement, par haine du peuple qu'ils redoutent, par effroi de la guerre qu'ils épouvantent, puisqu'ils s'imaginent qu'elle leur *prendra* leurs écus, ces bourgeois n'aimant que médiocrement l'ordre actuel, ils le sentent impuissant à les protéger : vienne le drapeau blanc qui leur garantira l'oppression du peuple et la sécurité matérielle, et ils sont prêts à sacrifier leurs anciennes prétentions politiques, car ils se repentent durement d'avoir, par amour-propre, miné le pouvoir des Bourbons et préparé leur chute. Ils abdiqueront leur part du pouvoir entre les mains de l'aristocratie, troquant volontiers la tranquillité contre la servitude.

Car le gouvernement de Louis-Philippe ne les rassure guère. Il a beau copier la Restauration, persécuter les patriotes, s'appliquer à effacer la tache d'insurrection dont il est souillé aux yeux des adorateurs de l'ordre public : le souvenir de ces terribles trois jours le poursuit, le domine, dix-huit mois d'une guerre faite contre le peuple avec succès n'ont pu contre-balancer une seule victoire du peuple ; le champ de bataille est encore à lui et cette victoire déjà vieille est suspendue sur la tête du pouvoir comme l'épée de Damoclès ; chacun regarde si le fil ne va pas bientôt se briser.

Citoyens, deux principes se partagent la France, le principe de la légitimité et celui de la souveraineté du peuple. Le premier, c'est la vieille organisation du passé, ce sont les cadres dans lesquels la société a vécu quatre cents ans et que les uns veulent conserver par l'instinct de leur propre salut, les autres parce qu'ils craignent que les cadres ne puissent être promptement remplacés et que l'anarchie ne suive leur dissolution. Le principe de la souveraineté du peuple rallie tous les hommes d'avenir, les masses qui, fatiguées d'être exploitées, cherchent à briser ces cadres dans lesquels elles se sentent étouffer. Il n'y a pas de troisième drapeau, de terme moyen. Le juste milieu est une niaiserie, un gouvernement bâtard qui veut se donner des airs de légitimité dont on ne fait que rire. Ainsi, les royalistes, qui comprennent parfaitement cette situation, profitent des ménagements et des complaisances du pouvoir qui cherche à les amener à lui, pour travailler plus activement à sa perte. Leurs nombreux journaux démontrent chaque jour qu'il n'y a d'ordre possible qu'avec la légitimité, quel le juste milieu est impuissant à constituer le pays, que, hors de la, légitimité, il n'y a que la révolution et qu'une fois sorti du premier principe il faut nécessairement tomber dans le second. Qu'arrivera-t-il de là ? Les hautes classes n'attendent que le moment de relever le drapeau blanc. Dans la classe moyenne, la grande majorité composée de ces hommes qui n'ont de patrie que leur comptoir ou leur caisse, qui se feraient de grand cœur Russes, Prussiens, Anglais pour gagner deux liards sur une pièce de toile ou un quart pour cent de bénéfice de plus sur un escompte, se rangera infailliblement sous le drapeau blanc ; le seul nom de guerre et de souveraineté du peuple les fait frémir. La minorité de cette classe, formée des professions intellectuelles et du petit nombre de bourgeois qui aiment le drapeau tricolore, le symbole de l'indépendance et de la liberté de la France, prendra parti pour la souveraineté du peuple.

Au reste, le moment de la catastrophe approche rapidement. Vous voyez que la Chambre des pairs,

la magistrature et la plupart des fonctionnaires publics conspirent ouvertement le retour d'Henri V, en se moquant du juste milieu. Les gazettes légitimistes ne cachent plus ni les espérances, ni les projets de la contre-révolution. Les royalistes, à Paris et dans les provinces, rassemblent leurs forces, organisent la Vendée, leur Bretagne, le Midi, et plantent fièrement leur bannière. Ils disent tout haut que la bourgeoisie est pour eux, et ils ne se trompent pas. Ils n'attendent qu'un signal de l'étranger pour relever le drapeau blanc. Car, sans l'étranger, ils seraient écrasés par le peuple, ils le savent, et nous comptons bien, nous, qu'ils seront écrasés, même avec l'appui de l'étranger

Cet appui, soyez-en persuadés, citoyens, ne leur manquera pas. C'est ici le lieu de jeter un coup d'oeil sur nos relations avec les puissances de l'Europe. Remarquez en effet que la situation extérieure s'est développée parallèlement à la marche politique du gouvernement à l'intérieur. La honte du dehors a grandi dans la même proportion exactement que le despotisme bourgeois et la misère des masses au dedans.

Au premier bruit de notre révolution, les rois perdirent la tête, et, l'étincelle électrique de l'insurrection ayant embrasé rapidement la Belgique, la Pologne, l'Italie, ils se crurent sincèrement à leur dernier jour. Comment imaginer aussi que la révolution ne serait pas une révolution, que l'expulsion des Bourbons ne serait pas l'expulsion des Bourbons, que le renversement de la Restauration serait une nouvelle édition de la Restauration ? Cela ne pouvait entrer dans la tête la plus folle. Les Cabinets virent dans les trois journées le réveil du peuple français, et le commencement de sa vengeance contre les oppresseurs des nations. Les nations jugèrent comme les Cabinets. Mais, pour nos amis comme pour nos ennemis, il fut bientôt évident que la France était tombée entre les mains de lâches marchands qui ne demandaient qu'à trafiquer de son indépendance et à vendre sa gloire et sa liberté au meilleur prix possible. Tandis que les rois attendaient notre déclaration de guerre, ils reçurent des lettres suppliantes dans lesquelles le gouvernement français implorait le pardon de sa faute. Le nouveau maître s'excusait d'avoir participé malgré lui à la révolte, protestait de son innocence et de sa haine contre la révolution, qu'il promettait de dompter, de châtier, d'écraser, si ses bons amis les rois voulaient lui promettre leur protection, une petite place dans la Sainte-Alliance dont il serait le très dévoué serviteur.

Les Cabinets étrangers comprirent que le peuple n'était pas complice de cette trahison et qu'il ne tarderait pas à en faire justice. Leur parti fut pris. Exterminer les insurrections qui avaient éclaté en Europe, et, quand tout serait rentré dans l'ordre, réunir leurs forces contre la France et venir étrangler dans Paris même la révolution et le génie révolutionnaire. Ce plan a été suivi avec une constance et une habileté admirables. Il ne fallait pas aller trop vite, parce que le peuple de Juillet, tout plein encore de son récent triomphe, aurait pris l'alarme à une menace trop directe et forcé les mains à son gouvernement. D'ailleurs, il était nécessaire d'accorder un temps au juste milieu pour amortir l'enthousiasme, décourager les patriotes et jeter la défiance et la discorde dans la nation. Il ne fallait pas non plus aller trop lentement, car les masses pouvaient se lasser de la servitude et de la misère qui pesaient sur elles au dedans et briser une seconde fois le joug, avant que l'étranger fût en mesure.

Tous ces écueils ont été évités. Les Autrichiens ont envahi l'Italie ; les bourgeois qui nous gouvernent ont crié : « Bien ! » et se sont inclinés devant l'Autriche. Les Russes ont exterminé la Pologne. Notre gouvernement a crié : « Très bien ! » et s'est prosterné devant la Russie. Pendant ce temps, la conférence de Londres amusait le tapis avec ses protocoles destinés à assurer l'indépendance de la Belgique. Car une restauration en Belgique aurait fait ouvrir les yeux à la France et elle eût été en mesure de défendre son ouvrage. Maintenant, les rois font un pas en avant. Ils ne veulent plus de la Belgique indépendante ; c'est la restauration hollandaise qu'ils prétendent lui imposer. Les trois cours du Nord, levant le masque, refusent de ratifier le fameux traité qui a coûté seize mois de travail à la conférence.

Eh bien ! Le juste milieu va-t-il répondre par une déclaration de guerre à cette insolente agression ? La guerre ! Bon Dieu ! Ce mot fait pâlir les bourgeois. Entendez-les ! La guerre, c'est la

banqueroute, la guerre, c'est la République ! On ne peut soutenir la guerre qu'avec le sang du peuple ; la bourgeoisie ne s'en mêle pas. Il faudrait donc faire appel à ses intérêts, à ses passions, au nom de la liberté et de l'indépendance de la patrie ! Il faudrait remettre dans ses mains le pays que lui seul pourrait sauver. Plutôt cent fois voir les Russes à Paris, que de déchaîner les passions de la multitude. Les Russes sont amis de l'ordre au moins ; ils ont rétabli l'ordre dans Varsovie... Voilà le calcul et le langage du juste milieu...

Les royalistes se tiendront prêts et, au printemps prochain, les Russes en franchissant la frontière trouveront leurs logements préparés jusqu'à Paris. Car soyez persuadés que, dans le moment même, la classe bourgeoise ne se résoudra pas à la guerre. Sa terreur sera augmentée de toute la crainte que lui inspirera la colère du peuple trahi et vendu, et vous verrez les marchands arborer la cocarde blanche et recevoir l'ennemi en libérateur parce que les cosaques l'effraient moins que la canaille en veste...

Voilà le sort qui nous attend, si le peuple ne retrouve pas son énergie pour punir les traîtres. Mais, citoyens, un peuple ne fait pas une révolution sans un grand motif. Il faut un puissant levier pour le mettre debout ; il n'a recours à l'insurrection qu'au dernier moment, quand le danger est aux portes. Je le dis avec douleur, la Belgique sera restaurée sans que les masses se mettent en mouvement. Mais j'en ai la ferme confiance, si l'étranger franchit nos frontières, le peuple ne tendra pas les mains aux fers et malheur à nos ennemis !...

La France a encore quatorze armées à lancer sur l'Europe des rois, et de plus, l'Europe des peuples est de notre côté.

Le Procès des Quinze.

Défense du Citoyen Louis-Auguste Blanqui devant la Cour d'Assises

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.

Transcrit : Andy Blunden, 2003.

(12 janvier 1832)

Messieurs les jurés,

Je suis accusé d'avoir dit à trente millions de Français, prolétaires comme moi, qu'ils avaient le droit de vivre. Si cela est un crime, il me semble du moins que je ne devrais en répondre qu'à des hommes qui ne fussent point juges et parties dans la question. Or, Messieurs, remarquez bien que le ministère public ne s'est point adressé à votre équité et à votre raison, mais à vos passions et à vos intérêts ; il n'appelle pas votre rigueur sur un acte contraire à la morale et aux lois ; il ne cherche qu'à déchaîner votre vengeance contre ce qu'il vous représente comme une menace à votre existence et à vos propriétés. Je ne suis donc pas devant des juges, mais en présence d'ennemis ; il serait bien inutile dès lors de me défendre. Aussi je suis résigné à toutes les condamnations qui pourraient me frapper, en protestant néanmoins avec énergie contre cette substitution de la violence à la justice, et

en me remettant à l'avenir du soin de rendre la force au droit. Toutefois, s'il est de mon devoir, à moi prolétaire, privé de tous les droits de la cité, de décliner la compétence d'un tribunal où ne siègent que des privilégiés qui ne sont point mes pairs, je suis convaincu que vous avez le cœur assez haut placé pour apprécier dignement le rôle que l'honneur vous impose dans une circonstance où on livre en quelque sorte à votre immolation des adversaires désarmés. Quant au nôtre, il est tracé d'avance ; le rôle d'accusateur est le seul qui convienne aux opprimés.

Car il ne faut pas s'imaginer que des hommes investis par surprise et par fraude d'un pouvoir d'un jour pourront à leur gré traîner les patriotes devant leur justice, et nous contraindre, en montrant le glaive, à demander miséricorde pour notre patriotisme. Ne croyez pas que nous venions ici pour nous justifier des délits qu'on nous impute ! Bien loin de là, nous nous honorons de l'imputation, et c'est de ce banc même des criminels, où on doit tenir à honneur de s'asseoir aujourd'hui, que nous lancerons nos accusations contre les malheureux qui ont ruiné et déshonoré la France, en attendant que l'ordre naturel soit rétabli dans les rôles pour lesquels sont faits les bancs opposés de cette enceinte, et qu'accusateurs et accusés soient à leur véritable place.

Ce que je vais dire expliquera pourquoi nous avons écrit les lignes incriminées par les gens du roi, et pourquoi nous en écrivons encore.

Le ministère public a, pour ainsi dire, montré en perspective à vos imaginations une révolte des esclaves, afin d'exciter votre haine par la crainte. « Vous voyez, a-t-il dit, c'est la guerre des pauvres contre les riches ; tous ceux qui possèdent sont intéressés à repousser l'invasion. Nous vous amenons vos ennemis ; frappez-les avant qu'ils ne deviennent plus redoutables. »

Oui, Messieurs, ceci est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont ainsi voulu, car ils sont les agresseurs. Seulement ils trouvent mauvais que les pauvres fassent résistance ; ils diraient volontiers, en parlant du peuple : « Cet animal est si féroce qu'il se défend quand on l'attaque. » Toute la philippique de M. l'avocat général peut se résumer dans cette phrase.

On ne cesse de dénoncer les prolétaires comme des voleurs prêts à se jeter sur les propriétés : pourquoi ? Parce qu'ils se plaignent d'être écrasés d'impôts au profit des privilégiés. Quant aux privilégiés, qui vivent grassement de la sueur du prolétaire, ce sont de légitimes possesseurs menacés du pillage par une avide populace. Ce n'est pas la première fois que les bourreaux se donnent des airs de victimes. Qui sont donc ces voleurs dignes de tant d'anathèmes et de supplices ? Trente millions de Français qui paient au fisc un milliard et demi et une somme à peu près égale aux privilégiés. Et les possesseurs que la société entière doit couvrir de sa puissance, ce sont deux ou trois cent mille oisifs qui dévorent paisiblement les milliards payés par les voleurs. Il me semble que c'est là, sous une nouvelle forme, et entre d'autres adversaires, la guerre des barons féodaux contre les marchands qu'ils détroussaient sur les grands chemins.

En effet, le gouvernement actuel n'a point d'autre base que cette inique répartition des charges et des bénéfices. La restauration l'a instituée en 1814 sous le bon plaisir de l'étranger, dans le but d'enrichir une imperceptible minorité des dépouilles de la nation. Cent mille bourgeois en forment ce qu'on appelle, par une ironie amère, l'élément démocratique. Que sera-t-il, bon Dieu ! des autres éléments ? Paul Courier a déjà immortalisé la marmite représentative ; cette pompe aspirante et foulante qui foule la matière appelée peuple, pour en aspirer des milliards incessamment versés dans les coffres de quelques oisifs, machine impitoyable qui broie un à un vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers pour extraire le plus pur de leur sang et le transfuser dans les veines des privilégiés. Les rouages de cette machine, combinés avec un art merveilleux, atteignent le pauvre à tous les instants de la journée, le poursuivent dans les moindres nécessités de son humble vie, se mettent de moitié dans son plus petit gain, dans la plus misérable de ses jouissances. Et ce n'est pas assez de tant d'argent qui voyage des poches du prolétaire à celles au riche, en passant par les abîmes du fisc ; des sommes plus énormes encore sont levées directement sur les masses par les

privilegiés, au moyen des lois qui régissent les transactions industrielles et commerciales, lois dont ces privilégiés possèdent la fabrication exclusive.

Pour que le propriétaire retire de ses champs un gros fermage, les blés étrangers sont frappés d'un droit d'entrée qui augmente le prix du pain ; or vous savez que quelques centimes de plus ou moins sur une livre de pain, c'est la vie ou la mort de plusieurs milliers d'ouvriers. Cette législation des céréales écrase surtout les populations maritimes du Midi. Pour enrichir quelques gros fabricants et propriétaires des forêts, on soumet à des droits énormes les fers d'Allemagne et de Suède, en sorte que les paysans sont contraints de payer bien cher de mauvais outils, tandis qu'ils pourraient s'en procurer d'excellents à bon marché ; l'étranger à son tour se venge de nos prohibitions en repoussant les vins français de ses marchés, ce qui, joint aux impôts qui pèsent sur cette denrée à l'intérieur, réduit à la misère les contrées les plus riches de la France, et tue la culture de la vigne, la plus naturelle au pays, la culture véritablement indigène, celle qui favorise le plus la mobilisation du sol et la petite propriété. Je ne parlerai pas de l'impôt sur le sel, de la loterie, du monopole des tabacs, en un mot, de cet inextricable réseau d'impôts, de monopoles, de prohibitions, de droits de douane et d'octroi, qui enveloppe le prolétaire. Qui enchaîne et atrophie ses membres ? Il suffit de dire que cette masse d'impôts est répartie de manière à épargner toujours le riche, et à peser exclusivement sur le pauvre, *ou plutôt que les oisifs exercent un indigne pillage sur les masses laborieuses*. Le pillage est indispensable en effet.

Ne faut-il pas une grosse liste civile pour défrayer la royauté, la consoler du sacrifice sublime qu'elle a fait de son repos au bonheur du pays ? Et, puisqu'un des principaux titres des Bourbons cadets à l'hérédité consiste dans leur nombreuse famille, l'État n'ira pas faire mesquinement les choses, et refuser des apanages aux princes, de dots aux princesses. Il y a aussi cette immense armée des sinécristes, de diplomates, de fonctionnaires que la France pour son bonheur, doit fournir de gros traitements, afin qu'ils enrichissent de leur luxe la bourgeoisie privilégiée, car tout l'argent des parties prenantes au budget est dépensé dans les villes, et il ne doit pas retourner aux paysans un seul sou du milliard et demi dont ils payent les cinq sixièmes.

Ne faut-il pas aussi que ce nouvel astre financier, ce Gil Blas du XIX^{ème} siècle, courtisan et apologiste de tous les ministères, favori du comte d'Olivarès comme du duc de Lerme, puisse vendre les hauts emplois à beaux deniers comptants ? Il est indispensable de graisser les grands rouages de la machine représentative, de doter richement fils, neveux, cousins, cousines. Et les courtisans, les courtisanes, les intrigants, les croupiers qui cotent à la Bourse l'honneur et l'avenir du pays, les entremetteuses, les maîtresses, les agents fournisseurs, les écrivains de police, qui spéculent sur la chute de la Pologne, toute cette vermine des palais et des salons, ne faut-il pas gorger d'or tout cela ? Ne faut-il pas pousser à la fermentation ce fumier qui féconde si heureusement l'opinion publique ?

Voilà le gouvernement que les bouches d'or du ministère nous donnent comme le chef-d'oeuvre des systèmes d'organisation sociale, le résumé de tout ce qu'il y a eu de bien et de parfait dans les divers mécanismes administratifs depuis le déluge; voilà ce qu'ils vantent comme le *nec plus ultra* de la perfectibilité humaine en matière de gouvernement ! C'est tout bonnement la théorie de la corruption poussée à ses dernières limites. La plus forte preuve que cet ordre de choses n'est institué qu'en vue de l'exploitation du pauvre par le riche, qu'on n'a cherché d'autre base qu'un matérialisme ignoble et brutal, c'est que l'intelligence est frappée d'ilotisme. En effet, elle est une garantie de moralité, et la moralité introduite par mégarde dans un pareil système ne pourrait y entrer que comme élément infaillible de destruction.

Je le demande, Messieurs, comment les hommes de coeur et d'intelligence, rejetés au rang des parias par une plate aristocratie d'argent, ne ressentiraient-ils pas profondément un si cruel outrage ? Comment pourraient-ils demeurer indifférents à la honte de leur pays, aux souffrances des prolétaires, leurs frères d'infortune ? Leur devoir est d'appeler les masses à briser un joug de misère et d'ignominie ; ce devoir, je l'ai rempli malgré les prisons ; nous le remplirons jusqu'au bout en

bravant nos ennemis. Quand on a derrière soi un grand peuple qui marche à la conquête de son bien-être et de sa liberté, on doit savoir se jeter dans les fossés pour servir de fascines et lui faire un chemin.

Les organes ministériels répètent avec complaisance qu'il y a des voies ouvertes aux doléances des prolétaires, que les lois leur présentent des moyens réguliers d'obtenir place pour leurs intérêts. C'est une dérision. Le fisc est là, qui les poursuit de sa gueule béante ; il faut travailler, travailler nuit et jour pour jeter incessamment de la pâture à la faim toujours renaissante de ce gouffre ; bien heureux s'il leur reste quelques bribes pour tromper celle de leurs enfants. Le peuple n'écrit pas dans les journaux ; il n'envoie pas de pétition aux chambres : ce serait temps perdu. Bien plus, toutes les voix qui ont un retentissement dans la sphère politique, les voix des salons, celles des boutiques, des cafés, en un mot de tous les lieux où se forme ce qu'on appelle l'opinion publique, ces voix sont celles des privilégiés ; pas une n'appartient au peuple ; il est muet ; il végète éloigné de ces hautes régions où se règlent ses destinées. Lorsque, par hasard, la tribune ou la presse laissent échapper quelques paroles de pitié sur sa misère, on se hâte de leur imposer silence au nom de la sûreté publique, qui défend de toucher à ces questions brûlantes, ou bien on crie à l'anarchie. Que si quelques hommes persistent, la prison fait justice de ces vociférations qui troublent la digestion ministérielle. Et puis, quand il s'est fait un grand silence, on dit : « Voyez, la France est heureuse, elle est paisible : l'ordre règne ! ... »

Mais qu'en dépit des précautions le cri de faim, poussé par des milliers de malheureux, parvienne jusqu'aux oreilles des privilégiés, ils rugissent, ils s'écrient : « Il faut que force reste à la loi ! Une nation ne doit se passionner que pour la loi ! » Messieurs, suivant vous, toutes les lois sont-elles bonnes ? n'y en a-t-il jamais eu qui vous fissent horreur ? n'en connaissez-vous aucune de ridicule, d'odieuse ou d'immorale ? Est-il possible de se retrancher ainsi derrière un mot abstrait, qui s'applique à un chaos de quarante mille lois, qui signifie également ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire ? On répond : « S'il y a de mauvaises lois, demandez-en la réforme légale ; en attendant, obéissez... » Ceci est une dérision encore plus amère. Les lois sont faites par cent mille électeurs, appliquées par cent mille jurés, exécutées par cent mille gardes nationaux urbains, car on a soigneusement désorganisé les gardes nationales des campagnes, qui ressemblent trop au peuple. Or ces électeurs, ces jurés, ces gardes nationaux, ce sont les mêmes individus, lesquels cumulent les fonctions les plus opposées et se trouvent tout à la fois législateurs, juges et soldats en sorte que le même homme crée le matin un député, c'est-à-dire la loi, applique la loi à midi en qualité de juré, et l'exécute le soir dans la rue sous le costume de garde national. Que font les trente millions de prolétaires dans toutes ces évolutions ? Ils paient.

Les apologistes du gouvernement représentatif ont principalement fondé leurs éloges sur ce que ce système consacrait la séparation des trois pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif. Ils n'avaient pas assez de formules admiratives pour ce merveilleux équilibre qui avait résolu le problème si longtemps cherché de l'accord de l'ordre avec la liberté, du mouvement avec la stabilité. Eh bien ! Il se trouve que c'est précisément le système représentatif, tel que les apologistes l'appliquent, qui concentre les trois pouvoirs entre les mains d'un petit nombre de privilégiés unis par les mêmes intérêts. N'est-ce point là une confusion qui constitue la plus monstrueuse des tyrannies, de l'aveu même des apologistes ?

Aussi qu'arrive-t-il ? Le prolétaire est resté en dehors. Les Chambres, élues par les accapareurs de pouvoir, poursuivent imperturbablement leur fabrication de lois fiscales, pénales, administratives, dirigées dans le même but de spoliation. Maintenant que le peuple aille, en criant la faim, demander aux privilégiés d'abdiquer leurs privilèges, aux monopoleurs de renoncer à leur monopole, à tous d'abjurer leur oisiveté, ils lui riront au nez. Qu'eussent fait les nobles en 1789, si on les eût humblement suppliés de déposer leurs droits féodaux ? Ils auraient châtié l'insolence... On s'y est pris autrement.

Les plus habiles de cette aristocratie sans entrailles, sentant tout ce qu'il y a de menaçant pour eux dans le désespoir d'une multitude privée de pain, proposent d'alléger un peu sa misère, non par humanité, à Dieu ne plaise ! mais pour se sauver du péril. Quant aux droits politiques, il n'en faut pas parler, il ne s'agit que de jeter aux prolétaires un os à ronger.

D'autres hommes, avec de meilleures intentions, prétendent que le peuple est las de liberté et ne demande qu'à vivre. Je ne sais quelle velléité de despotisme les pousse à exalter l'exemple de Napoléon, qui sut rallier les masses en leur donnant du pain en échange de la liberté. Il est vrai que ce despote niveleur se soutint quelque temps, et ce fut surtout en flattant la passion de l'égalité, car il faisait fusiller les fournisseurs voleurs, qui en seraient quittes aujourd'hui pour être députés. Il *n'en* périt pas moins pour avoir tué la liberté. Cette leçon devrait profiter à ceux qui veulent se porter ses héritiers.

Il n'est pas permis d'arguer des cris de détresse d'une population affamée, pour redire le mot insolent de Rome impériale : *Panem et circenses* ! qu'on sache bien que le peuple ne mendie plus ! Il n'est pas question de laisser tomber d'une table splendide quelques miettes pour l'amuser ; le peuple n'a pas besoin d'aumônes ; c'est de lui-même qu'il entend tenir son bien-être. Il veut faire et il fera les lois qui doivent le régir : alors ces lois ne seront plus faites contre lui ; elles seront faites pour lui parce qu'elles le seront par lui. Nous ne reconnaissons à personne le droit d'octroyer je ne sais quelles largesses qu'un caprice contraire pourrait révoquer. Nous demandons que les trente-trois millions de Français choisissent la forme de leur gouvernement, et nomment, par le suffrage universel, les représentants qui auront mission de faire les lois. Cette réforme accomplie, les impôts qui dépouillent le pauvre au profit du riche seront promptement supprimés et remplacés par d'autres établis sur des bases contraires. Au lieu prendre aux prolétaires laborieux pour donner aux riches, l'impôt devra s'emparer du superflu des oisifs pour le répartir entre cette masse d'hommes indigents que le manque d'argent condamne à l'inaction ; frapper les consommateurs improductifs pour féconder les sources de la production ; faciliter de plus en plus la suppression du crédit public, cette plaie du pays ; enfin substituer au funeste tripotage de bourse un système de banques nationales où les hommes actifs trouveront des éléments de fortune. Alors, mais seulement alors, les impôts seront un bienfait.

Voilà, Messieurs, comme nous entendons la république, pas autrement. "93" est un épouvantail bon pour les portiers et les joueurs de domino. Notez, Messieurs, que c'est à dessein que j'ai prononcé ce mot de suffrage universel, pour montrer notre mépris de certains rapprochements. Nous savons bien tout ce qu'un gouvernement aux abois met en oeuvre de mensonges, de calomnies, de contes ridicules ou perfides, pour redonner quelque créance à cette vieille histoire qu'il exploite depuis si longtemps, d'une alliance entre les républicains et les carlistes, c'est-à-dire entre ce qu'il y a de plus antipathique au monde. C'est là son ancre de salut, sa grande ressource pour retrouver quelque appui ; et les plus stupides conspirations de mélodrame, les plus odieuses farces de police ne lui paraissent pas un jeu trop dangereux s'il parvient, en effrayant la France du carlisme qu'elle déteste, à la détourner quelques jours encore des voies républicaines où l'instinct de son salut la précipite. Mais à qui persuadera-t-on la possibilité de cette union contre nature ? Les carlistes n'ont-ils pas sur les mains le sang de nos amis morts sur les échafauds de la Restauration ? Nous ne sommes pas si oublieux de nos martyrs. N'est-ce pas contre l'esprit révolutionnaire, représenté par le drapeau tricolore, que les Bourbons ont ameuté l'Europe pendant vingt-cinq ans, et qu'ils cherchent encore à l'ameuter ? Ce drapeau n'est pas le vôtre, apôtres de la quasi-légitimité ! C'est celui de la République ! C'est nous, républicains, qui l'avons relevé en 1830, sans vous et malgré vous, qui le brûliez en 1815 ; et l'Europe sait bien que la France républicaine seule le défendra, quand il sera de nouveau assailli par les rois. S'il y a quelque part alliance naturelle, c'est entre vous et ces carlistes ; non pas que le même homme vous convienne pour le moment ; ils tiennent au leur qui n'est pas ici ; mais vous feriez probablement bon marché du vôtre, par accommodement et pour mieux arriver à la chose que vous souhaitez en commun avec eux, d'autant que vous ne feriez en cela que retourner à

votre ancien râtelier.

En effet, le mot de carlistes est un non-sens ; il n'y a et ne peut y avoir en France que des royalistes et des républicains. La question se tranche chaque jour davantage entre ces deux principes ; les bonnes gens qui avaient cru à un troisième principe, espèce de genre neutre appelé juste milieu, abandonnent petit à petit cette absurdité, et reflueront tous vers l'un ou l'autre drapeau, selon leur passion et leur intérêt. Or, vous, hommes monarchiques, qui faites de la monarchie comme vous parlez, on sait sous quelle bannière vos doctrines vous appellent. Vous n'avez pas attendu dix-huit mois pour la choisir. Le 28 juillet 1830, à dix heures du matin [\[1\]](#), m'étant avisé de dire dans le bureau d'un journal que j'allais prendre mon fusil et ma cocarde tricolore, l'un des puissants personnages d'aujourd'hui s'écria, plein d'indignation : « Monsieur, les couleurs tricolores peuvent bien être les vôtres, mais elles ne seront jamais les miennes ; le drapeau blanc est le drapeau de la France. » Alors comme à présent ces messieurs faisaient tenir la France sur un canapé [\[2\]](#).

Eh bien ! nous, nous avons conspiré quinze ans contre le drapeau blanc, et c'est en grinçant les dents que nous le voyions flotter sur les Tuileries et sur l'Hôtel de Ville, où l'étranger l'avait planté. Le plus beau jour de notre vie a été celui où nous l'avons traîné dans la boue des ruisseaux, et où nous avons foulé aux pieds la cocarde blanche, cette prostituée des camps ennemis. Il faut une rare dose d'impudence pour nous jeter au nez cette accusation de connivence avec le royalisme ; et d'un autre côté c'est une bien maladroite hypocrisie que s'apitoyer sur notre prétendue crédulité, sur notre bonhomie naïve, qui nous rend, dit-on, dupes des carlistes. Si je parle ainsi, ce n'est point pour insulter des ennemis à terre ; ils se disent forts, ils ont leur Vendée ; qu'ils recommencent, nous verrons !

Au reste, je le répète, il y aura bientôt nécessité d'opter entre la monarchie monarchique et la république républicaine ; on verra pour qui est la majorité. Déjà même, si l'opposition de la Chambre des députés, toute nationale qu'elle est, ne peut rallier complètement le pays ; si elle donne le droit au gouvernement de l'accuser d'incapacité et d'impuissance, c'est que, tout en repoussant nettement la royauté, elle n'a pas osé se déclarer avec la même franchise pour la république ; c'est qu'en disant ce qu'elle ne voulait pas, elle n'a pas articulé ce qu'elle voulait. Elle ne se résout pas à décliner ce mot de république, dont les hommes de la Corruption s'efforcent de faire peur à la nation, sachant bien que la nation veut la chose presque unanimement. On a défigurée l'histoire, depuis quarante ans, avec un succès incroyable, dans ce but d'effrayer ; mais les dix-huit derniers mois ont détrompé de bien des erreurs, dissipé bien des mensonges, et le peuple ne prendra plus longtemps le change. Il veut à la fois la liberté et le bien-être. C'est une calomnie de le représenter comme prêt à donner toutes ses libertés pour un morceau de pain : il faut renvoyer cette imputation aux athées politiques qui l'ont lancée. N'est-ce pas le peuple qui, dans toutes les crises, s'est montré prêt à sacrifier son bien-être et sa vie pour des intérêts moraux ? n'est-ce pas le peuple qui demandait à mourir, en 1814, plutôt que de voir l'étranger dans Paris ? Et cependant, quel besoin matériel le poussait à cet acte de dévouement ? Il avait du pain le 1er avril aussi bien que le 30 mars.

Ces privilégiés, au contraire, qu'on aurait supposé si faciles à remuer par les grandes idées de patrie et d'honneur, en raison de l'exquise sensibilité qu'ils doivent à l'opulence ; qui auraient pu du moins calculer mieux que d'autres les funestes conséquences de l'invasion étrangère ; ne sont-ce pas eux qui ont arboré la cocarde blanche en présence de l'ennemi, et embrassé les bottes du cosaque ? Quoi ! Des classes qui ont applaudi au déshonneur du pays, qui professent hautement un dégoûtant matérialisme, qui sacrifieraient mille ans de liberté, de prospérité et de gloire à trois jours d'un repos acheté par l'infamie, ces classes auraient en leurs mains le dépôt exclusif de la dignité nationale ! Parce que la corruption les a abruties, elles ne reconnaîtraient au peuple que des appétits de brute, afin de s'arroger le droit de lui dispenser ce qu'il faut d'aliments pour entretenir sa végétation animale qu'elles exploitent !

Ce n'est pas la faim non plus qui, en juillet, a poussé les prolétaires sur la place publique ; ils

obéissaient à des sentiments d'une haute moralité, le désir de se racheter de la servitude par un grand service rendu au pays, la haine des Bourbons surtout ! car le peuple n'a jamais reconnu les Bourbons ; il a couvé sa haine quinze ans, épiant en silence l'occasion de se venger ; et, quand sa main puissante a brisé leur joug, elle a cru déchirer en même temps les traités de 1815. C'est que le peuple est un plus profond politique que les hommes d'État ; son instinct lui disait qu'une nation n'a point d'avenir, quand son passé est grevé d'une honte qui n'a point été lavée. La guerre donc ! Non point pour recommencer d'absurdes conquêtes, mais pour relever la France d'interdiction, pour lui rendre l'honneur, condition première de prospérité ; La guerre ! afin de prouver aux nations européennes nos soeurs, que, loin de leur garder rancune de l'erreur fatale pour nous et pour elles, qui les conduisit en armes au sein de la France en 1814, nous savions venger elles et nous en châtiant les rois menteurs, et en portant à nos voisins la paix et la liberté ! Voilà ce que voulaient les 30 millions de Français qui ont salué avec enthousiasme l'ère nouvelle.

Voilà ce qui devait sortir de la révolution de Juillet. Elle est venue pour servir de complément à nos quarante années révolutionnaires. Sous la république, le peuple avait conquis la liberté au prix de la famine ; l'empire lui avait donné une sorte de bien-être en le dépouillant de sa liberté. Les deux régimes surent glorieusement rehausser la dignité extérieure, ce premier besoin d'une grande nation. Tout périt en 1815, et cette victoire de l'étranger dura quinze ans. qu'était-ce donc que le combat de Juillet, sinon une revanche de cette longue défaite, et la chaîne de notre nationalité renouée ? Et toute révolution étant un progrès, celle-ci ne devait-elle pas nous assurer la jouissance complète des biens que nous n'avions obtenus jusque-là que partiellement, nous rendre enfin tout ce que nous avons perdu par la Restauration ?

Liberté ! bien-être ! dignité extérieure ! telle était la devise inscrite sur le drapeau plébéien de 1830. Les doctrinaires y ont lu : *Maintien de tous les privilèges ! Charte de 1814 ! Quasi légitimité !* En conséquence, ils ont donné au peuple la servitude et la misère au-dedans, au-dehors l'infamie. Les prolétaires ne se sont-ils donc battus que pour un changement d'effigie sur ces monnaies qu'ils voient si rarement ? Sommes-nous à ce point curieux de médailles neuves, que nous renversions des trônes pour nous passer cette fantaisie ? C'est l'opinion d'un publiciste ministériel qui assure qu'en juillet nous avons *persisté* à vouloir la monarchie constitutionnelle, avec la variante de Louis-Philippe à la place de Charles X. Le peuple, selon lui, n'a pris part à la lutte que comme instrument des classes moyennes ; c'est-à-dire que les prolétaires sont des gladiateurs qui tuent et se font tuer pour l'amusement et le profit des privilégiés, lesquels applaudissent des fenêtres... bien entendu la bataille finie. La brochure qui contient ces belles théories de gouvernement représentatif a paru le 20 novembre ; Lyon a répondu le 21. La réplique des Lyonnais a paru si péremptoire, que personne n'a plus dit un mot de l'oeuvre du publiciste.

Quel abîme les événements de Lyon viennent de dévoiler aux yeux ! Le pays entier s'est ému de pitié à la vue de cette armée de spectres à demi consumés par la faim, courant sur la mitraille pour mourir au moins d'un seul coup.

Et ce n'est pas seulement à Lyon, c'est partout que les ouvriers meurent écrasés par l'impôt. Ces hommes, si fiers naguère d'une victoire qui liait leur avènement sur la scène politique au triomphe de la liberté ; ces hommes auxquels il fallait toute l'Europe à régénérer, ils se débattent contre la faim, qui ne leur laisse plus assez de force pour s'indigner de tant de déshonneur ajouté au déshonneur de la Restauration. Le cri de la Pologne expirante n'a pu même détourner de la contemplation de leurs propres misères, et ils ont gardé ce qui leur reste de larmes pour pleurer sur eux et sur leurs enfants. Quelles souffrances que celles qui ont pu faire oublier si vite les Polonais exterminés !

Voilà la France de Juillet telle que les doctrinaires nous l'ont faite. Qui l'eût dit ! Dans ces jours d'enivrement, lorsque nous errions machinalement, le fusil sur l'épaule, au travers des rues dépavées et des barricades, tout étourdis de notre triomphe, la poitrine gonflée de bonheur, rêvant la pâleur

des rois et la joie des peuples quand viendrait à leurs oreilles le mugissement lointain de notre *Marseillaise* ; qui l'eût dit que tant de joie et de gloire se changerait en un tel deuil ! Qui eût pensé en voyant ces ouvriers grands de six pieds, dont les bourgeois, sortis tremblants de leurs caves, baisaient à l'envi les haillons, et redisaient le désintéressement et le courage avec des sanglots d'admiration, qui eût pensé qu'ils mourraient de misère sur ce pavé, leur conquête, et que leurs admirateurs les appelleraient la plaie de la société !

Ombres magnanimes ! Glorieux ouvriers, dont ma main a serré la main mourante en signe d'adieu, sur le champ de bataille, dont j'ai voilé avec des haillons le visage agonisant, vous mouriez heureux au sein d'une victoire qui devait racheter votre race ; et, six mois plus tard, j'ai retrouvé vos enfants au fond des cachots, et chaque soir je m'endormais sur mon grabat, au bruit de leurs gémissements, aux imprécations de leurs bourreaux, et au sifflement du fouet qui faisait taire leurs cris.

Messieurs, n'y a-t-il pas quelque imprudence dans ces outrages prodigués à des hommes qui ont fait l'essai de leur force, et qui se trouvent dans une condition pire que celle qui les poussa au combat ? Est-il sage d'apprendre si amèrement au peuple qu'il a été dupe de sa modération dans le triomphe ? Est-on tellement certain de ne plus avoir besoin de la clémence des prolétaires, qu'on puisse, avec pleine sécurité, s'exposer à les trouver impitoyables ? Il semble qu'on ne prenne d'autres précautions contre les vengeances populaires que d'en exagérer d'avance le tableau, comme si cette exagération, les peintures imaginaires de meurtre et de pillage étaient le seul moyen d'en conjurer la réalité. Il est aisé de mettre la baïonnette sur la poitrine à des hommes qui ont rendu leurs armes après la victoire.

Ce qui sera moins facile, c'est d'effacer le souvenir de cette victoire. Voici bientôt dix-huit mois employés à reconstruire pièce à pièce ce qui fut renversé en quarante-huit heures, et les dix-huit mois de réaction n'ont pas même ébranlé l'ouvrage des trois jours. Nulle force humaine ne saurait repousser dans le néant le fait qui s'est accompli. Demandez à celui qui se plaignait d'un effet sans cause, s'il se flatte qu'il puisse y avoir des causes sans effets. La France a conçu dans les embrassements sanglants de six mille héros ; l'enfantement peut être long et douloureux ; mais les flancs sont robustes, et les empoisonneurs doctrinaires ne la feront point avorter.

Vous avez confisqué les fusils de Juillet. Oui ; mais les balles sont parties. Chacune des balles des ouvriers parisiens est en route pour faire le tour du monde ; elles frappent incessamment ; elles frapperont jusqu'à ce qu'il n'y ait plus debout un seul ennemi de la liberté et du bonheur du peuple.

Notes

[1] La seconde journée des « Trois Glorieuses », les insurgés s'emparèrent de l'Hôtel de Ville, sur lequel ils hissèrent le drapeau tricolore.

[2] Sous la Restauration, le mot canapé désignait ironiquement les doctrinaires (membres d'une fraction du parti royaliste constitutionnel dirigée par Guizot, Royer-Collard, etc...). On disait que ce groupe était si peu nombreux qu'il pouvait tenir sur un canapé.

Qui fait la soupe doit la manger

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.

Transcrit : Andy Blunden.

La richesse naît de l'intelligence et du travail, l'âme et la vie de l'humanité. Mais ces deux forces ne peuvent agir qu'à l'aide d'un élément passif, le sol, qu'elles mettent en oeuvre par leurs efforts combinés. Il semble donc que cet instrument indispensable devrait appartenir à tous les hommes. Il n'en est rien.

Des individus se sont emparés par ruse ou par violence de la terre commune, et, s'en déclarant les possesseurs, ils ont établi par des lois qu'elle serait à jamais leur été, et que ce droit de propriété deviendrait la base de la constitution sociale, c'est-à-dire qu'il primerait et au besoin pourrait absorber tous les droits humains, même celui de vivre, s'il avait le malheur de se trouver en conflit avec le privilège du petit nombre.

Ce droit de propriété s'est étendu, par déduction logique, du sol à d'autres instruments, produits accumulés du travail, désignés par le nom générique de capitaux. Or, comme les capitaux, stériles d'eux-mêmes, ne fructifient que par la main-d'oeuvre, et que, d'un autre côté, ils sont nécessairement la matière première ouvrée par les forces sociales, la majorité, exclue de leur possession, se trouve condamnée aux travaux forcés, au profit de la minorité possédante. Les instruments ni les fruits du travail n'appartiennent pas aux travailleurs, mais aux oisifs. Les branches gourmandes absorbent la sève de l'arbre, au détriment des rameaux fertiles. Les frelons dévorent le miel créé par les abeilles.

Tel est notre ordre social, fondé par la conquête, qui a divisé les populations en vainqueurs et en vaincus. La conséquence logique d'une telle organisation, c'est l'esclavage. Il ne s'est pas fait attendre. En effet, le sol ne tirant sa valeur que de la culture, les privilégiés ont conclu, du droit de posséder le sol, celui de posséder aussi le bétail humain qui le féconde. Ils l'ont considéré d'abord comme le complément de leur domaine, puis, en dernière analyse, comme une propriété personnelle, indépendante du sol.

Cependant le principe d'égalité, gravé au fond du coeur, et qui conspire, avec les siècles, à détruire, sous toutes ses formes, l'exploitation de l'homme par l'homme, porta le premier coup au droit sacrilège de propriété, en brisant l'esclavage domestique. Le privilège dut se réduire à posséder les hommes, non plus à titre de meuble, mais d'immeuble annexe et inséparable de l'immeuble territorial.

Au XVI^{ème} siècle, une recrudescence meurtrière de l'oppression amène l'esclavage des noirs, et aujourd'hui encore les habitants d'une terre réputée française possèdent des hommes au même titre que des habits et des chevaux. Il y a du reste moins de différence qu'il ne paraît d'abord entre l'état social des colonies et le nôtre. Ce n'est pas après dix-huit siècles de guerre entre le privilège et l'égalité que le pays, théâtre et champion principal de cette lutte, pourrait supporter l'esclavage dans sa nudité brutale. Mais le fait existe sans le nom, et le droit de propriété, pour être plus hypocrite à Paris qu'à la Martinique, n'y est ni moins intraitable, ni moins oppresseur.

La servitude, en effet, ne consiste pas seulement à être la chose de l'homme ou le serf de la glèbe. Celui-là n'est pas libre qui, privé des instruments de travail, demeure à la merci des privilégiés qui en sont détenteurs. C'est cet état qui alimente la révolte. Pour conjurer le péril, on essaie de réconcilier Caïn avec Abel. De la nécessité du capital comme instrument de travail, on s'évertue à conclure la communauté d'intérêts, et par la suite la solidarité entre le capitaliste et le travailleur. Que de phrases artistement brodées sur ce canevas fraternel ! La brebis n'est tondue que pour le bien de sa santé. Elle redoit des remerciements. Nos Esculapes savent dorer la pilule.

Ces homélies trouvent encore des dupes, mais peu. Chaque jour fait plus vive la lumière sur cette prétendue association du parasite et de sa victime. Les faits ont leur éloquence; ils prouvent le duel, le duel à mort entre le revenu et le salaire. Qui succombera ? Question de justice et de bon sens. Examinons.

Point de société sans travail ! partant point d'oisifs qui n'aient besoin des travailleurs. Mais quel besoin les travailleurs ont-ils des oisifs ? Le capital n'est-il productif entre leurs mains, qu'à la condition de ne pas leur appartenir ? Je suppose que le prolétariat, désertant en masse, aille porter ses pénates et ses labeurs dans quelque lointain parage. Mourrait-il par hasard de l'absence de ses maîtres ? La société nouvelle ne pourrait-elle se constituer qu'en créant des seigneurs du sol et du capital, en livrant à une caste d'oisifs la possession de tous les instruments de travail ? N'y a-t-il de mécanisme social possible que cette division de propriétaires et de salariés ?

En revanche, combien serait curieuse à voir la mine de nos fiers suzerains, abandonnés par leurs esclaves ! Que faire de leurs palais, de leurs ateliers, de leurs champs déserts ? Mourir de faim au milieu de ces richesses, ou mettre habit bas, prendre la pioche et suer humblement à leur tour sur quelque lopin de terre. Combien en cultiveraient-ils à eux tous ? J'imagine que ces messieurs seraient au large dans une sous-préfecture.

Mais un peuple de trente-deux millions d'âmes ne se retire plus sur le Mont Aventin. Prenons donc l'hypothèse inverse, plus réalisable. Un beau matin, les oisifs, nouveaux Bias, évacuent le sol de France, qui reste aux mains laborieuses. jour de bonheur et de triomphe ! Quel immense soulagement pour tant de millions de poitrines, débarrassées du poids qui les écrase ! Comme cette multitude respire à plein poumon ! Citoyens, entonnez en chœur le cantique de la délivrance!

Axiome : la nation s'appauvrit de la perte d'un travailleur ; elle s'enrichit de celle d'un oisif. La mort d'un riche est un bienfait.

Oui ! Le droit de propriété décline. Les esprits généreux prophétisent et appellent sa chute. Le principe essénien de Réalité le mine lentement depuis dix-huit siècles par l'abolition successive des servitudes qui formaient les assises de sa puissance. Il disparaîtra un jour avec les derniers privilèges qui lui servent de refuge et de réduit. Le présent et le passé nous garantissent ce dénouement. Car l'humanité n'est jamais stationnaire. Elle avance ou recule. Sa marche progressive la conduit à l'égalité. Sa marche rétrograde remonte, par tous les degrés du privilège, jusqu'à l'esclavage personnel, dernier mot du droit de la propriété. Avant d'en retourner là, certes, la civilisation européenne aurait péri Mais par quel cataclysme ? Une invasion russe ? C'est le Nord, au contraire, qui sera lui-même envahi par le principe d'égalité que les Français mènent à la conquête des nations. L'avenir n'est pas douteux.

Disons tout de suite que l'égalité n'est pas le partage agaire. Le morcellement infini du sol ne changerait rien, dans le fond, au droit de propriété. La richesse provenant de la possession des instruments de travail plutôt que du travail lui-même, le génie de l'exploitation, resté debout, saurait bientôt, par la reconstruction des grandes fortunes, restaurer l'inégalité sociale.

L'association, substituée à la propriété individuelle, fondera seule le règne de la justice par l'égalité. De là cette ardeur croissante des hommes d'avenir à dégager et mettre en lumière les éléments de l'association. Peut-être apporterons-nous aussi notre contingent à l'oeuvre commune.

Appel du Comité de la Société des Saisons

12 mai 1839

Aux armes, citoyens !

L'heure fatale a sonné pour les oppresseurs.

Le lâche tyran des Tuileries se rit de la faim qui déchire les entrailles du peuple ; mais la mesure de ses crimes est comble. Ils vont enfin recevoir leur châtement.

La France trahie, le sang de nos frères égorgés, crie vers vous, et demande vengeance ; qu'elle soit terrible, car elle a trop tardé. Périssent enfin l'exploitation, et que l'égalité s'assieye triomphante sur les débris confondus de la royauté et de l'aristocratie.

Le gouvernement provisoire a choisi des chefs militaires pour diriger le combat ; ces chefs sortent de vos rangs, suivez-les ! ils vous mènent à la victoire.

Sont nommés :

Auguste Blanqui, commandant en chef, *Barbès*, *Martin-Bernard*, *Quignot*, *Meillard*, *Négré*, commandants des divisions de l'armée républicaine.

Peuple, lève-toi ! et tes ennemis disparaîtront comme la poussière devant l'ouragan. Frappe, extermine sans pitié les vils satellites, complices volontaires de la tyrannie ; mais tends la main à ces soldats sortis de ton sein, et qui ne tourneront point contre toi des armes parricides.

En avant ! Vive la République ! Les membres du gouvernement provisoire.

Barbès, Voyer d'Argenson, Auguste Blanqui, Lamennais, Martin-Bernard, Dubosc, Laponeraye
Paris, le 12 mai 1839

Les Accusés du 15 mai 1848 devant la Haute Cour de Bourges — Compte rendu exact de toutes les séances avec les incidents.

Audience d'Auguste Blanqui du 31 mars 1849

A 10 heures et demie l'audience est reprise.

M. le Président. — La parole est à l'accusé Blanqui.

Blanqui. — Je demande pardon à MM. les jurés de leur avoir fait perdre hier une demi-journée, mais j'étais véritablement pris de court. Je vais maintenant me défendre.

Je suis devant vous, MM. les jurés, et ce n'est pas à vous que je parle, c'est à la France, la seule haute-cour de justice que je connaisse et dont les arrêts ne sont pas susceptibles de cassation.

Déjà le cri de ce tribunal suprême arrive de tous les points du territoire, c'est un cri de surprise contre l'accusation dont nous sommes l'objet, c'est un cri de pitié pour les hommes contre lesquels la haine ne s'assouvit jamais ; cette grande voix, de l'opinion publique est la seule dont à nos yeux le verdict puisse être légitime.

C'est sans doute pour y échapper qu'on s'est lancé dans cette voie des persécutions ; c'est pour se dérober au cri de la conscience, qu'au mépris des principes les plus respectables du droit, on soutient ici une accusation qui, devant nos pairs, serait tombée au grand jour de la discussion.

M. le Président. — Accusé, dans votre intérêt même, je vous engage à vous abstenir de semblables considérations.

Blanqui. — On nous a traduit devant la haute-cour...

M. le Président. — La qualification des faits qui sont attribués justifie la juridiction.

Blanqui. — Mais il n'y a pas de charges, et plus l'accusation est grave, plus la faiblesse des charges est évidente ; une commission spéciale, la rétroactivité appliquée, une haute-cour constituée en vue d'un procès, voilà ce qu'on nous a fait.

On ne s'arrête pas là, ce n'est pas assez d'avoir violé les règles de la jurisprudence, on nous amène

ici, nous, hommes politiques, pour y voir proclamer, non pas un jugement de justice, mais un jugement de nécessité.

M. le Président. — Accusé, je ne puis vous permettre de continuer ainsi.

Blanqui. — Remarquez, M. le Président...

M. le Président. — Remarquez vous-même qu'il y a deux choses que vous devez respecter, d'abord le décret de l'Assemblée nationale, et ensuite l'arrêt de la haute-cour sur la compétence... Dans l'intérêt de la justice, dans le vôtre, je vous engage...

Blanqui. — Mon intérêt est ce qui me touche le moins.

M. le Président. — Nous, nous devons nous en inquiéter.

Blanqui. — Permettez-moi de vous dire que je suis le meilleur juge de mon intérêt.

M. le Président. — Sans doute, tant que vous ne dépasserez pas les bornes que je dois vous assigner par respect pour la loi. Je vous engage à continuer.

Blanqui. — Je ne puis continuer, M. le Président, si vous ne m'accordez la parole pour me défendre contre les charges portées contre moi. Ce qu'on me fait, je l'ai dit vingt fois déjà, c'est un procès de tendance.

M. le Président. — Je vous répète que vous devez respecter deux choses : le décret de l'Assemblée nationale et la haute-cour devant laquelle vous êtes.

Blanqui. — Nous avons, dès l'abord, combattu votre compétence ; souffrez que nous puissions plaider de nouveau que vous n'êtes pas compétents.

M. le Président. — La haute-cour ne peut souffrir que vous mettiez de nouveau en question ce qu'elle a résolu par un arrêt.

Blanqui. — Dès lors il est inutile que je continue ; je ne serai pas défendu.

M. le Président. — Je vous engage à vous défendre.

Blanqui. — Nous sommes traduits devant la cour comme des hommes politiques ; il faut donc que nous nous défendions comme des hommes politiques. En ce qui concerne l'attentat du 15 mai, il a été à peine question de moi. L'accusation contre moi n'a reposé que sur les faits qui ont précédé le 15 mai.

M. le Président. — Défendez-vous sur les faits relatifs au 15 mai.

Blanqui. — On attaque en moi l'homme politique.

M. le Président. — Eh bien ! défendez l'homme politique.

Blanqui. — Lorsque je me défends, vous m'arrêtez.

M. le Président. — Je vous impose uniquement la loi de respecter le décret de l'Assemblée nationale et l'arrêt de la haute-cour.

Blanqui. — Je ne reviendrai pas d'une manière absolue sur ce qui a été décidé par l'arrêt de la haute-cour ; au surplus, si vous ne voulez pas me laisser parler, je m'arrêterai ; le public jugera.

M. le Président. — C'est à vous de juger si ce que vous avez à dire a le caractère de ce que je viens de vous indiquer ; dans le cas contraire, vous feriez mieux de vous asseoir.

Blanqui. — J'ai parlé de la manière dont l'accusation a agi à notre égard ; j'ai parlé de condescendances qu'on a eues pour elle.

M. le Président. — De quelles condescendances voulez-vous parler ?

Blanqui. — Je veux dire que l'accusation a eu toutes facilités qui nous ont été refusées.

M. le Président. — Est-ce que la défense n'a pas été libre ?

Blanqui. — On croirait qu'il y a un parti pris...

M. le Président. — Qu'entendez-vous par ces mots ?

Blanqui. — Ainsi, j'ai remarqué que mon co-accusé Raspail a été interrompu et obligé de passer une partie de son discours, au moment qu'il traitait un point que Me Bethmont a pu traiter sans être interrompu.

M. le Président. — Vous dites qu'il y a parti pris de la part de la cour ; oui, il y a un parti pris d'empêcher qu'on ne professe ici des doctrines subversives ; oui, il y a un parti pris d'empêcher un accusé de se nuire à lui-même.

Si Me Bethmont n'a pas été arrêté, c'est qu'il s'est renfermé dans les limites qu'une défense ne doit pas dépasser.

Blanqui. — Vous venez de parler de doctrines et vous ne permettez pas de les énoncer ; cela me suffit, cela prouve que l'accusation a seule la parole.

L'accusation a discuté, elle, les doctrines ; si donc, nous nous renfermons dans les faits matériels, il est évident qu'on nous interdit la défense.

M. le Président. — Toutes les fois que vous établirez que les doctrines ne sont pas anti-sociales, qu'elles ne sont pas contraires aux principes établis, vous aurez la parole ; mais si vous avez l'intention de proclamer des principes qui soient contraires aux intérêts de la société, je vous interdirai la parole.

Blanqui. — Si nous avons adopté ces doctrines, c'est que nous les croyons bonnes.

M. le Président. — Démontrez qu'elles ne peuvent pas nuire aux intérêts de la société. Si vous voulez vous consulter avec vos défenseurs, vous pouvez le faire pendant que la cour va entendre le défenseur de l'accusé Villain.

M. Leclancher, conseil de Villain, se lève.

M. le Président. — L'accusé Blanqui a-t-il quelque chose à ajouter à sa défense ?

Blanqui. — Les faits du 15 mai [1848] ayant été commis avant le vote de la Constitution, nous devrions être jugés par la cour d'Assises.

Nous sommes devant un tribunal exceptionnel ; si on veut nous étrangler dans un défilé, cela frappera davantage cette institution.

Il n'y a pas d'attentat ; nous sommes devant un tribunal créé exprès pour nous : je prétends attaquer l'instruction secrète entachée, suivant moi, de la partialité la plus blâmable ; je l'attaque non seulement en ce qui me concerne, mais, en thèse générale, comme fatale à la justice.

Je me propose, enfin, de dire que nous avons été l'objet d'énormités de la part de l'accusation.

Si la cour veut m'accorder la parole sur ces deux points, je suis prêt à lire ma défense écrite.

M. le Président. — Si vous n'attaquez ni la Constitution ni les lois, vous pouvez continuer.

Blanqui. — « Je ferai remarquer avec quel dédain on a affecté ici de repousser du pied les dépositions orales qui doivent être le seul fondement de la conviction du jury ; on a mis la vérité sur le lit de Procuste, on s'est efforcé de faire prévaloir sur la déposition orale la confiance faite au juge dans le coin obscur d'un greffe.

« Je n'ai pas vu cela », disait l'artilleur Saint-Aubin ; et cependant c'était écrit. « J'ai commis une

erreur », disent M. Lebreton et M. Demontry ; n'importe, l'accusation retient l'erreur et en sature l'auditoire.

On invoque contre moi une dénonciation; je demande qu'on produise le dénonciateur. Est-il mort ? Est-il malade ? Non ; mais on refuse de l'appeler au débat.

Il y a là un accusé, Flotte, dont le seul crime est d'être mon ami ; il a vu défiler l'accusation sans que son nom fut prononcé. Sa place serait plutôt dans les tribunes publiques que sur ces bancs, et cependant M. l'avocat général lui a consacré une heure de sa discussion, invoquant contre lui des faits inédits, et l'en frappant comme d'une dague de miséricorde.

Un jour un homme en état d'ivresse se présente à l'Hôtel de Ville, il bégaie des menaces contre M. Marrast ; on prétend qu'il a voulu assassiner le maire de Paris... Quel est cet homme ? Nul ne le sait. Mais Flotte est détesté, car il est mon ami, et au bout d'un mois un représentant ose dire à la tribune que Flotte a été arrêté pour tentative d'assassinat, et M. l'avocat général a été ramasser cette calomnie. Est-ce moral ? Je ne le crois pas.

Un accusé essaie de lire une lettre venue inopinément à l'appui de sa défense, et on lui en interdit la lecture; mais on ne se fait pas faute d'invoquer contre Flotte des faits non articulés jusqu'ici. Il n'y a pas là d'impartialité.

Je n'ai rien à dire, si ce n'est que les tribunaux exceptionnels subissent fatalement les nécessités de leur nature ; c'est pour cela que les tribunaux exceptionnels ont un nom détesté dans l'histoire.

Quant à moi, peu soucieux du dénouement que nul ne peut prévoir, j'accepte le débat, non sur les faits, mais sur les doctrines.

On prétend écraser en moi le conspirateur monomane, c'est-à-dire l'homme qui, à travers les évolutions des partis, poursuit, sans ambition personnelle, le triomphe d'une idée.

Je me heurte d'abord du pied à la procédure secrète, qui est une tache [sic] pour nous couler.

Devant le magistrat instructeur, le témoin n'a pas toute sa liberté ; la rédaction de la déposition n'est qu'une traduction, souvent infidèle, des paroles du témoin ; elle concentre ordinairement les charges et fait évanouir tout ce qui viendrait à la décharge de l'accusé.

La torture a été abolie, mais un tronçon de cette arme empoisonnée est resté attaché comme un boulet aux pieds de la justice; pourquoi n'a-t-elle pas repoussé ce débris des temps féodaux ?

Sans les interminables délais de cette instruction, le procès aurait pu être jugé il y a longtemps, mais il fallait bien le temps de construire ce tribunal auquel on voulait nous livrer. »

L'accusé examine les faits qui lui sont attribués par le ministère public et s'attache à prouver que la très grande partie de ces faits n'a pas reçu la moindre confirmation aux débats.

« Il en est de même des charges graves articulées contre Flotte, on n'a pas entendu ce qu'il a dit à la tribune de l'Assemblée nationale, mais la charge grave, c'est qu'il est l'ami intime de Blanqui. Quant à Lacambre, également ami de Blanqui [ami qui a eu le bon esprit de prendre la clé des champs pour échapper aux conseils de guerre] il a dû, dit-on, organiser le mouvement, mais il n'existe pas de charges contre lui. Sur ce terrain de la calomnie on dévore bien vite l'espace ; l'histoire de mon martyr sur le chevalet de la calomnie est douloureuse, laissez-moi vous en raconter un épisode.

J'ai été arrêté le 26 mai 1848 au soir, et le lendemain, 27, *le Constitutionnel ou le Droit* a publié l'article suivant :

« On nous communique une lettre qui a été saisie au domicile de Blanqui et qui fait partie du dossier de l'instruction. (C'était un mensonge, car la lettre avait été saisie à la poste avant d'avoir été portée à mon domicile). Cette lettre contient les passages suivants:

« La bourgeoisie l'emporte ; bientôt Ledru-Rollin, Blanqui et les clubs rentreront sous terre. Pauvres socialistes !

Le moyen de déjouer les projets de la bourgeoisie, c'est de semer des inquiétudes continuelles parmi elle ; la chute de la Banque, du 5 et du 3 % serait son Waterloo.

Pour y arriver, il faut, par des inquiétudes continuelles, empêcher le commerce de renaître.»

* * *

... Nous tendons les bras avec effusion à nos ennemis qui se relèvent et nous frappent.

C'est que les moeurs des partis sont les fruits de leurs doctrines. Les uns, animés du sentiment profond de la fraternité, savent porter dans le malheur la fierté et le courage, l'oubli et la compassion dans le triomphe; les autres froidement égoïstes se montrent rampants dans la défaite, cruels, impitoyables dans le succès : nous sommes des premiers, grâce en soient rendues à ces principes flétris de tant d'excommunication, et bientôt nous serons les maîtres du monde. Doctrines subversives, dit-on ! Doctrines anti-sociales ! Nous les connaissons ces mots, ils sont presque aussi vieux sur la terre que les hommes: c'était le vocabulaire de l'inquisition ! C'était celui du paganisme mettant à mort les premiers chrétiens, c'est le langage des mondes qui s'en vont.

Lorsqu'au seizième siècle la réforme éclata en Europe à l'appel de Luther et de Calvin, quel fut le cri de cette tourbe perdue de vices, et dont les débordements étaient la cause première de cette puissante révolte de la pensée ? Ce cri, ce même cri que nous entendons rugir aujourd'hui contre les idées nouvelles: doctrines impies, théories perverses ! Et, en avant, contre les ennemis de Dieu et de la société : les tortures, l'échafaud, les bûchers ! A quoi ces répressions ont-elles abouti ? A une guerre civile qui a rempli cent ans l'Europe de sang et de carnage, et qui s'est terminée en définitive par le triomphe du principe contesté, la liberté de conscience. Les organes du ministère public sont venus, eux aussi, fulminer à tour de rôle l'anathème de rigueur contre les utopies impossibles et coupables, contre les théories destructives de l'ordre social. J'avais entendu déjà ces noires philippiques, modulées en termes tout semblables par les réquisitoires de la monarchie, et j'ai vu en outre défiler bien souvent devant moi ce vieux bagage des objurgations conservatrices.

La presse, la tribune, la chaire, le trône en fabriquent quotidiennement d'innombrables échantillons. En voici deux. — Proclamation du général autrichien Haynau, après la prise de Chavienna (Valteline). — « Les troupes ont combattu et dispersé les insurgés; elles ont brûlé leurs repaires. Il ne reste plus qu'à soumettre cette ville au châtement mérité. Puissent cette nouvelle tentative avortée et cette expédition révolutionnaire criminelle ouvrir les yeux aux hommes égarés et les faire renoncer à l'exécution de théories insensées et impraticables. »

Lettre de l'empereur Nicolas au ban Jellachich, en lui envoyant l'ordre de Saint-Vladimir. « Général, vos nobles efforts pour préserver d'un naufrage les principes de l'ordre social, foulés aux pieds par un parti anarchique, vous ont donné de justes droits à mon estime. » Vous le voyez, c'est absolument la même rhétorique. Qui est coupable ici de plagiat ? Les généraux autrichiens, l'empereur Nicolas ou les réquisitoires ? Je vous le demande. Quelquefois aussi les beaux esprits, ou, si vous le voulez, les bons esprits se rencontrent. Les mêmes intérêts, les mêmes colères auront placé dans des bouches diverses ce langage uniforme; c'est une confraternité comme une autre.

Utopie ! Impossibilité ! Mots foudroyants cloués par nos ennemis à notre front et qui veut dire meurtrier ! Appel homicide à l'égoïsme de la génération vivante, qui n'entend pas être abattue en fleur et enfouie pour l'engraissement des générations futures, à supposer même que le sacrifice de la moisson du jour ne dût point stériliser les moissons à venir.

Cette arme est terrible, nous en savons quelque chose; mais elle est déloyale. Il n'y a point d'utopistes, dans l'acception outrée du mot; il y a des penseurs qui rêvent une société plus fraternelle

et cherchent à découvrir leur terre promise dans les brumes mouvantes de l'horizon. Mais l'insensé qui voudrait s'élancer d'un bond vers le point inconnu se précipiterait dans le vide.

De ces penseurs, les uns, comme Moïse, restent immobiles, abîmés dans la contemplation de cette terre lointaine qui trompe éternellement leurs regards de ses mirages fantastiques, les autres disent: Marchons, voici la route! elle traverse des contrées ignorées. Nous suivrons, en frayant la voie, en suivant les ondulations du sol, l'oeil toujours fixé sur l'étoile qui nous guide.

Ceux-là ne cheminent point à travers l'espace. Ils s'avancent sur le terrain d'un pas rapide ou lent, selon les obstacles, mais continu, ne reculent jamais, ne tournent pas la tête. Le 24 février [1848], ils ont franchi d'un bond une crevasse entre deux rochers. Quelquefois, si le fossé est trop large ou l'élan trop court, la chute est terrible; beaucoup restent au fond de l'abîme; la masse remonte et poursuit. Sur cette route, la prison n'est qu'un repos pour les blessés, que de nouveaux compagnons remplacent au travail.

Je suis un de ces voyageurs ; ils s'appelaient hier des révolutionnaires, aujourd'hui des socialistes.

Devant leur marche infatigable la distance s'efface, l'horizon soulève peu à peu son voile et découpe la silhouette de la terre promise. Nous avançons.

Quelle magnifique perspective après février [1848] ! et sitôt évanouie ! La route se montrait au loin si belle et si large, et l'ineptie nous a précipités dans d'horribles fondrières.

Ma voix a essayé de s'élever contre les perfides ; ils l'ont étouffée sous la calomnie.

Mon utopie leur déplaisait, et je n'en crois pas d'autre possible, c'est la clé qui doit ouvrir la porte du temple inconnu; il est vrai que ce n'est pas la clé d'or. Il y a des problèmes bien simples qui semblent insolubles parce qu'ils sont mal posés. La révolution de 1848 voulait détrôner la corruption, y a-t-elle réussi ? Non. Eh bien ! l'assaut recommencera. La corruption mine la France, tous les partis en sont malades, les dix-huit ans du dernier règne ont inoculé le virus jusqu'aux derniers ramuscules du corps social. Traiter par des moyens matériels cette maladie toute morale, c'est une erreur désastreuse; on ne fera que l'aggraver.

Le pouvoir a causé le mal, lui seul peut le guérir ; qu'il ait au moins cette ressemblance avec la lance d'Achille. Surtout qu'il abandonne la méthode homéopathique, elle lui a mal réussi jusqu'à ce jour (sourires).

La cure doit être morale : théories économiques, sociales ou financières, utopies et routines échoueraient misérablement contre le fléau qui ravage les âmes.

La France est à la fois pervertie par l'exemple de la corruption, et ulcérée du spectacle de cette corruption, elle ne voit plus dans les hommes d'Etat qu'une tourbe cupide, sans pudeur et sans loi (*mouvements*).

République, empire, royauté lui inspirent également mépris et méfiance. Trompée, ruinée, démoralisée, elle ne croit plus à rien, se désespère et se tord sur son lit de douleur.

La République lui avait promis allègement et probité, ce qui se traduit par l'impôt des 45 centimes et les concussions. La présidence avait promis des remboursements : elle envoie des garnisaires.

Le Gouvernement provisoire acceptait trois mois de misère des ouvriers en offrande sur l'autel de la patrie et adjugeait 200 francs par jour à chacun de ses membres.

Tromperies, malversations, immoralités partout et toujours. Aussi, les crédulités et les patiences sont à bout ; il ne reste plus que des appétits surexcités, des misères dévorantes, des consciences mortes !

C'est une dissolution générale; bientôt le chaos !... Sans une réforme radicale la société va sombrer. On peut lui crier comme Jonas : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! » Que Ninive fasse donc pénitence, c'est la seule chance de salut. Si le pouvoir, par une brusque conversion, balayait à

coups de fouet les rapacités qui encombrant toutes les hiérarchies ; s'il faisait succéder au cynisme de la cupidité l'ardeur du désintéressement ; si la corruption faisait place partout, chez les fonctionnaires, au dévouement et à la probité; si les emplois publics, au lieu d'offrir le spectacle d'une curée dégoûtante, n'étaient plus qu'un devoir, un sacrifice, quelle soudaine et profonde révolution éclaterait dans les esprits ! — L'exemple d'en haut est toujours irrésistible ; l'austérité serait aussi contagieuse que la corruption; elle s'imposerait à toutes les classes par l'ascendant du pouvoir.

Mais dira-t-on, le crédit, le travail, la circulation sont affaires de science et non de sentiment. Je ne sais, mais la foi et l'enthousiasme sont des leviers qui soulèvent le monde. Commençons par là, tout le reste suivra. Alexandre, dans le désert de Gédrosie, répand sur le sable les quelques gouttes d'eau qu'on lui apporte dans un casque et s'écrie: Tous ou personne !... Cette abnégation de son chef électrise et sauve l'armée macédonienne qui allait périr. Quand le peuple est à jeun personne ne doit manger. Voilà mon utopie, rêvée au lendemain de février [1848]. Que d'ennemis implacables elle m'a suscités ! Ils ne songeaient qu'à déchaîner les intérêts; je voulais passionner les consciences, il ne s'agissait point cependant de ressusciter une république de Spartiates, mais de fonder une république sans ilotes. Peut-être mon utopie paraîtra la plus folle et la plus impossible de toutes. Alors Dieu sauve la France ! J'ai terminé la première partie de mon discours. »

Il examine ensuite la manifestation du 17 mars [1848] ; il s'étend d'abord sur la manifestation de la garde nationale du 16 mars [1848]. Selon lui, ce jour-là, la partie de la garde nationale qui, sous prétexte d'une question d'uniforme, s'est rendue à l'Hôtel de Ville, avait le projet arrêté de renverser le Gouvernement provisoire. Et cependant personne n'a été poursuivi pour ce fait.

La démonstration du 17 mars, dans laquelle ont figuré 200 000 hommes, avait pour but de demander l'ajournement des élections.

« J'étais convaincu, dit l'accusé, qu'il était indispensable d'ajourner les élections ; en effet, dix-huit ans d'oppression de la presse et de corruption avait empêché le peuple de s'éclairer; des hommes des campagnes, qui le matin prennent leur pioche ou leur hoyau et qui rentrent le soir après quatorze heures d'un rude labeur, n'avaient aucune lumière politique; ils entendent dire qu'il n'y a plus de roi, qu'il y a une République, et ils se demandent ce que c'est que cela. Il fallait, avant d'appeler ce peuple dans les comices, il fallait l'éclairer, faire son éducation politique ; c'est pour cela que je voulais l'ajournement indéfini des élections. Le matin du 17 mars, il fut résolu qu'on en demanderait l'ajournement jusqu'au 31 mai ; dès lors la question n'avait plus pour moi aucun intérêt, c'est pour cela que je n'ai pas pris la parole le 17 mars.

Mais, par cela même que je voulais des élections éclairées, j'avais une haute opinion du produit futur du suffrage universel, et il est impossible de supposer que j'ai eu la pensée de violer l'Assemblée nationale.

Quoi qu'on en ait dit, Paris exerce une dictature véritable sur la France entière, non pas cette dictature brutale que Rome imposait aux autres parties de l'empire, mais une dictature morale. Paris est en quelque sorte la représentation de la France entière ; on trouve de tout à Paris, excepté des Parisiens ; ouvriers, commerçants, hommes de lettres, la plupart de ceux qui sont à Paris viennent des départements.

Violent l'Assemblée nationale, c'était abdiquer pour Paris cette dictature morale dont je parlais tout à l'heure. Aussi, dans mon club, me suis-je toujours opposé à ce qu'on discutât la question du renversement éventuel de l'Assemblée nationale, dans le cas où elle ne marcherait pas dans telle ou telle voie.

C'est moi qui, en grande partie, ai organisé la manifestation du 17 mars, mais je n'ai pris aucune part à celle du 16 avril. Pourquoi aurais-je voulu renverser le Gouvernement provisoire ? Au profit de qui ? Au profit de M. Ledru-Rollin ? Mais vous avez pu voir, lors de sa déposition, qu'il n'était pas mon

cousin; il était, de tous les membres du Gouvernement provisoire, celui qui m'en voulait le plus; je ne sais pas pourquoi, ou plutôt je sais bien pourquoi : ses opinions étaient plus rapprochées de la mienne que celles de ses collègues, et, dans les discordes civiles ou religieuses, les opinions les plus voisines sont celles qui se détestent le plus.

Aussi, je ne lui en veux pas; je lui pardonne volontiers: il a marché, marché ; il est allé en avant sans savoir ce qu'il faisait ; il a trébuché, il s'est cassé le nez ; ce n'est pas ma faute ; il doit bien s'apercevoir maintenant qu'il se trompait. C'est lui qui, avec sa police, me faisait surveiller le 16 avril. Sa police lui a dit ce qu'il voulait qu'elle lui dit.

Aujourd'hui, M. Ledru-Rollin est rentré dans notre parti, je lui donne amnistie pleine et entière pour tout ce qu'il a fait, pour tout ce qu'il a dit. Il s'est trompé, voilà tout. »

M. Blanqui, arrivant aux journées qui ont précédé le 15 mai [1848], explique qu'après avoir résisté à la manifestation, il fut forcé de la subir et de s'y joindre. « C'est que, dit-il, quand on manie l'élément populaire, ce n'est pas comme un régiment qui attend, l'arme au pied, auquel on dit: marche, et il marche; arrête, et il s'arrête. Non, messieurs, il n'en est pas ainsi, et j'ai dû subir cette invasion populaire en faveur de la Pologne ; j'y suis donc allé, ainsi que vous le savez. Je ne veux pas rétracter [sic] les événements du 15 mai dont je suis rassasié ; je vous suppose logé à la même enseigne que moi. Pourtant, je dois dire ceci : M. le procureur général m'a représenté comme entrant malgré moi dans la salle des Pas-Perdus [de l'Assemblée nationale], malgré moi dans la salle, malgré moi à la tribune, et enfin prononçant malgré moi un discours. C'est un peu bouffon, un peu grotesque, je le veux bien.

Il est bien vrai que j'étais venu malgré moi, en haussant les épaules, et que pourtant j'ai prononcé un discours avec sang-froid. C'est qu'un homme politique se retrouve toujours. Une fois sur mes pieds dans la tribune, je me suis retrouvé, et je n'ai pas pensé qu'il fallait dire des sottises parce que des sottises étaient faites.

Mon discours n'est point violent, MM. les jurés pourront le lire.

Si nous avons voulu renverser l'Assemblée nationale, je vous prie de croire que nous nous y serions pris tout autrement.

Nous avons quelque habitude des insurrections et des conspirations, et je vous assure qu'on ne reste pas trois heures à bavarder dans une Assemblée qu'on veut renverser.

Voici comment on s'y prend.

En arrivant devant une grille fermée avec une masse populaire, on brise la grille, et c'est facile en pareil cas ; si on ne la brise pas on l'escalade, on passe à droite, on passe à gauche, et puis une fois entré on jette les représentants par les fenêtres sans plus de forme de procès ; on profite du moment où tous les factieux sont là près de vous, on se dépêche et on ne bavarde pas trois heures. »

Après avoir déploré la parole insensée qui a prononcé la dissolution de l'Assemblée nationale dans un intérêt qui ne pouvait être celui des hommes aujourd'hui accusés M. Blanqui parle du gouvernement de contrebande qu'on a substitué au gouvernement établi, et dit : « Il n'avait pas pour soutien l'opinion publique, et il pouvait au plus durer pendant quelques heures », puis il ajoute :

« Le réquisitoire a tiré parti de l'itinéraire suivi par moi à la sortie de l'Assemblée. J'avais deux domiciles, l'un à la barrière du Trône, l'autre rue Boucher: pour gagner l'un ou l'autre, je devais suivre les quais. Le réquisitoire m'accompagne avec complaisance, parce qu'il espère me saisir à l'Hôtel de Ville. Tant que je poursuis la ligne des quais, je suis un brave et bon conspirateur ; mais, arrivé au quai de la Mégisserie, j'ai l'impertinence de planter là le réquisitoire : je deviens un indigne conspirateur.

Le lâche ! s'écrie le réquisitoire, il ne va pas jusqu'à l'Hôtel de ville, il s'enfonce dans les rues

transversales. S'il était seulement monté chez son ami Crousse, on aurait pu dire qu'il était monté là pour braquer du haut de la mansarde de Crousse la double lorgnette du général regardant l'Hôtel de Ville et l'Assemblée en même temps, observant les mouvements à droite et à gauche, et faisant mouvoir ses bataillons.

Mais non, j'ai faussé tout à fait compagnie au réquisitoire, j'ai été sans pitié pour lui, je l'ai laissé dans l'embarras ; je ne suis pas allé jusqu'à l'Hôtel de Ville ; j'avais déjà fait une assez grande bêtise en allant à l'Assemblée ; entrer dans l'Hôtel de Ville, c'eût été piquer une tête du haut des tours Notre-Dame sur le pavé ; je n'ai pas piqué cette tête. Je réserve ma tête pour une meilleure occasion. C'est très malheureux, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

Nous avons été dans cette journée, nous, hommes politiques, des enfants que le peuple mène par le bout du nez ; nous avons fait une faute que nous payons bien cher ; nous avons eu le temps de mûrir et de renouveler nos réflexions sur les événements du 15 mai. S'il vous convient de nous faire recommencer ces réflexions, vous en êtes bien les maîtres.

Mais ce ne serait pas là la véritable justice. Si vous voulez vous renfermer dans le domaine des faits, il n'y en a pas ; si vous avez affaire à des hommes politiques que vous regardez comme des êtres dangereux qu'il faut séparer de la société ; si vous dites : il faut enfermer ces êtres-là dans une ménagerie, comme les animaux du jardin des Plantes, parce qu'ils dévoreraient tout si on les lâchait dans Paris, il faut les garder comme le lion d'Afrique ou l'ours des mers glaciales ; si vous faites des réflexions comme celles-là, je prévois ce qui nous arrivera, et ce ne sera pas de la haute justice.

Vous devez songer non seulement au présent, mais encore à l'avenir. Si les détails de cette affaire sont plaisants, le fond en est très sérieux. Je vous ai dit, et je vous répète, que l'opinion publique a déjà donné son avis, et vous qui vivez au milieu de l'opinion publique, vous devez savoir que les vrais coupables ne sont pas sur ces bancs. Si, malgré cette opinion unanime, une condamnation intervenait, ce serait, je crois, une chose fâcheuse pour tout le monde, et la haute-cour de justice laisserait dans l'histoire, dès son apparition, une trace malheureuse et ineffaçable. »

L'audience est suspendue à 2 heures et demie et reprise à 3 heures et demie.

M. le procureur général Baroche a la parole (...).

Avis au peuple (le toast de Londres) – 25.2.1851

Toast envoyé par Blanqui de Belle-Ile à Londres, en réponse à une demande de toast pour le banquet du 25/2/1851, anniversaire de la révolution de 1848.

Voici l'histoire de ce toast contée par Engels : " Barthélémy, se disant blanquiste, persuada Blanqui d'envoyer un toast au congrès. Mais il ne reçut qu'une attaque magnifique contre le gouvernement provisoire, Louis Blanc et Cie entre autres. Barthélémy stupéfié, remit le document, et il fut décidé de ne pas le publier... Nous traduisîmes le toast en allemand et le diffusâmes en Allemagne et en Angleterre. "

Source : brochure UCI ronéotée 1961,
avec en exergue :

« Contre une classe sans entrailles
Luttant pour le peuple sans pain
Il eut, vivant, quatre murailles
Mort, quatre planches de sapin. »

(Eugène Pottier)

Quel écueil menace la révolution de demain ?

L'écueil où s'est brisée celle d'hier : la déplorable popularité de bourgeois déguisés en tribuns.

Ledru-Rollin, Louis Blanc, Crémieux, Lamartine, Garnier-Pagès, Dupont de l'Eure, Flocon, Albert, Arago, Marrast !

Liste funèbre ! Noms sinistres, écrits en caractères sanglants sur tous les pavés de l'Europe démocratique.

C'est le gouvernement provisoire qui a tué la Révolution. C'est sur sa tête que doit retomber la responsabilité de tous les désastres, le sang de tant de milliers de victimes.

La réaction n'a fait que son métier en égorgeant la démocratie.

Le crime est aux traîtres que le peuple confiant avait acceptés pour guides et qui l'ont livré à la réaction.

Misérable gouvernement ! Malgré les cris et les prières, il lance l'impôt des 45 centimes qui soulève les campagnes désespérées, il maintient les états-majors royalistes, la magistrature royaliste, les lois royalistes. Trahison !

Il court sus aux ouvriers de Paris ; le 15 avril, il emprisonne ceux de Limoges, il mitraille ceux de Rouen le 27 ; il déchaîne tous leurs bourreaux, il berne et traque tous les sincères républicains. Trahison ! Trahison !

A lui seul, le fardeau terrible de toutes les calamités qui ont presque anéanti la Révolution.

Oh ! Ce sont là de grands coupables et entre tous les plus coupables, ceux en qui le peuple trompé par des phrases de tribun voyait son épée et son bouclier; ceux qu'il proclamait avec enthousiasme, arbitres de son avenir.

Malheur à nous, si, au jour du prochain triomphe populaire, l'indulgence oublieuse des masses laissait monter au pouvoir un de ces hommes qui ont forfait à leur mandat ! Une seconde fois, c'en serait fait de la Révolution.

Que les travailleurs aient sans cesse devant les yeux cette liste de noms maudits ! Et si un seul apparaissait jamais dans un gouvernement sorti de l'insurrection, qu'ils crient tous, d'une voix : trahison !

Discours, sermons, programmes ne seraient encore que piperies et mensonges ; les mêmes jongleurs ne reviendraient que pour exécuter le même tour, avec la même gibecière ; ils formeraient le premier anneau d'une chaîne nouvelle de réaction plus furieuse !

Sur eux, anathème, s'ils osaient jamais reparaître !

Honte et pitié sur la foule imbécile qui retomberait encore dans leurs filets !

Ce n'est pas assez que les escamoteurs de Février soient à jamais repoussés de l'Hôtel de Ville, il faut se prémunir contre de nouveaux traîtres.

Traîtres seraient les gouvernements qui, élevés sur les pavois prolétaires, ne feraient pas opérer à l'instant même :

1° - Le désarmement des gardes bourgeoises.

2° - L'armement et l'organisation en milice nationale de tous les ouvriers.

Sans doute, il est bien d'autres mesures indispensables, mais elles sortiraient naturellement de ce

premier acte qui est la garantie préalable, l'unique gage de sécurité pour le peuple.

Il ne doit pas rester un fusil aux mains de la bourgeoisie. Hors de là, point de salut.

Les doctrines diverses qui se disputent aujourd'hui les sympathies des masses, pourront un jour réaliser leurs promesses d'amélioration et de bien-être, mais à la condition de ne pas abandonner la proie pour l'ombre.

Les armes et l'organisation, voilà l'élément décisif de progrès, le moyen sérieux d'en finir avec la misère.

Qui a du fer, a du pain.

On se prosterne devant les baïonnettes, on balaye les cohues désarmées. La France hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme.

En présence des prolétaires armés, obstacles, résistances, impossibilités, tout disparaîtra.

Mais, pour les prolétaires qui se laissent amuser par des promenades ridicules dans les rues, par des plantations d'arbres de la liberté, par des phrases sonores d'avocat, il y aura de l'eau bénite d'abord, des injures ensuite, enfin de la mitraille, de la misère toujours.

Que le peuple choisisse !

Instructions pour une prise d'armes

Source : *Auguste Blanqui. Instructions pour une prise d'armes. L'Éternité par les astres, hypothèse astronomique et autres textes*, Société encyclopédique française, Editions de la Tête de Feuilles. 1972

Transcrit par Andy Blunden.

Ce programme est purement militaire et laisse entièrement de côté la question politique et sociale, dont ce n'est point ici la place : il va sans dire d'ailleurs, que la révolution doit se faire au profit du travail contre la tyrannie du capital, et reconstituer la société sur la base de la justice.

Une insurrection parisienne, d'après les vieux errements, n'a plus aujourd'hui aucune chance de succès.

En 1830, le seul élan populaire a pu suffire à jeter bas un pouvoir surpris et terrifié par une prise d'armes, événement inouï, qui était à mille lieux de ses prévisions.

Cela était bon une fois. La leçon a profité au gouvernement, resté monarchique et contre-révolutionnaire, bien que sorti d'une Révolution. Il s'est mis à étudier la guerre des rues, et il y a repris bientôt la supériorité naturelle de l'art et de la discipline sur l'inexpérience et la confusion.

Cependant, dira-t-on, le peuple en 1848, a vaincu par la méthode de 1830. Soit. Mais point d'illusions ! La victoire de février n'est qu'un raccroc. Si Louis-Philippe s'était sérieusement défendu, force serait restée aux uniformes.

A preuve les journées de juin. C'est là qu'on a pu voir combien est funeste la tactique, ou plutôt l'absence de tactique de l'insurrection. Jamais elle n'avait eu la partie aussi belle : dix chances contre une.

D'un côté, le Gouvernement en pleine anarchie, les troupes démoralisées : de l'autre, tous les travailleurs debout et presque certains du succès. Comment ont-ils succombé ? Par défaut d'organisation. Pour se rendre compte de leur défaite, il suffit d'analyser leur stratégie.

Le soulèvement éclate. Aussitôt, dans les quartiers du travail, les barricades s'élèvent çà et là, à l'aventure, sur une multitude de points.

Cinq, dix, vingt, trente, cinquante hommes, réunis par hasard, la plupart sans armes, commencent à renverser des voitures, lèvent et entassent des pavés pour barrer la voie publique, tantôt au milieu des rues, plus souvent à leur intersection. Quantité de ces barrages seraient à peine un obstacle au passage de la cavalerie.

Parfois, après une grossière ébauche de retranchement, les constructeurs s'éloignent pour aller à la recherche de fusils et de munitions.

En juin, on a compté plus de six cents barricades, une trentaine au plus ont fait à elles seules tous les frais de la bataille. Les autres, dix-neuf sur vingt, n'ont pas brûlé une amorce. De là, ces glorieux bulletins qui racontaient avec fracas l'enlèvement de cinquante barricades, où il ne se trouvait pas une âme.

Tandis qu'on dépave ainsi les rues, d'autres petites bandes vont désarmer les corps de garde ou saisir la poudre et les armes chez les arquebusiers. Tout cela se fait, sans concert ni direction, au gré de la fantaisie individuelle.

Peu à peu, cependant, un certain nombre de barricades, plus hautes, plus fortes, mieux construites, attirent de préférence les défenseurs qui s'y concentrent. Ce n'est point le calcul, mais le hasard qui détermine l'emplacement de ces fortifications principales. Quelques-unes seulement, par une sorte d'inspiration militaire assez concevable, occupent les grands débouchés.

Durant cette première période de l'insurrection, les troupes, de leur côté, se sont réunies. Les généraux reçoivent et étudient les rapports de police. Ils se gardent bien d'aventurer leurs détachements sans données certaines, au risque d'un échec qui démoraliserait le soldat. Dès qu'ils connaissent bien les positions des insurgés, ils massent les régiments sur divers points qui constitueront désormais la base des opérations.

Les armées sont en présence. Voyons leurs manoeuvres. Ici va se montrer à nu le vice de la tactique populaire, cause certaine des désastres.

Point de direction ni de commandement général, pas même de concert entre les combattants. Chaque barricade a son groupe particulier, plus ou moins nombreux, mais toujours isolé. Qu'il compte dix ou cent hommes, il n'entretient aucune communication avec les autres postes. Souvent il n'y a pas même un chef pour diriger la défense, et s'il y en a, son influence est à peu près nulle. Les soldats n'en font qu'à leur tête. Ils restent, ils partent, ils reviennent, suivant leur bon plaisir. Le soir, ils vont se coucher.

Par suite de ces allées et venues continuelles, on voit le nombre des citoyens présents varier rapidement, du tiers, de moitié, quelquefois des trois quarts. Personne ne peut compter sur personne. De là défiance du succès et découragement.

De ce qui se passe ailleurs on ne sait rien et on ne s'embarrasse pas davantage. Les canards circulent, tantôt noirs, tantôt roses. On écoute paisiblement le canon et la fusillade, en buvant sur le comptoir du marchand de vins. Quant à porter secours aux positions assaillies, on n'en a pas même l'idée. « Que chacun défende son poste, et tout ira bien », disent les plus solides. Ce singulier raisonnement tient à ce que la plupart des insurgés se battent dans leur propre quartier, faute capitale qui a des conséquences désastreuses, notamment les dénonciations des voisins, après la défaite.

Car, avec un pareil système, la défaite ne peut manquer. Elle arrive à la fin dans la personne de deux ou trois régiments qui tombent sur la barricade et en écrasent les quelques défenseurs. Toute la bataille n'est que la répétition monotone de cette manoeuvre invariable. Tandis que les insurgés fument leur pipe derrière les tas de pavés, l'ennemi porte successivement toutes ses forces sur un point, puis sur un second, un troisième, un quatrième, et il extermine ainsi en détail l'insurrection.

Le populaire n'a garde de contrarier cette commode besogne. Chaque groupe attend philosophiquement son tour et ne s'aviserait pas de courir à l'aide du voisin en danger. Non « il défend son poste, il ne peut pas abandonner son poste. »

Et voilà comme on périt par l'absurde !

Lorsque, grâce à une si lourde faute, la grande révolte Parisienne de 1848 a été brisée comme verre par le plus pitoyable des gouvernements, quelle catastrophe n'aurait-on pas à redouter, si on recommençait la même sottise devant un militarisme farouche, qui a maintenant à son service les récentes conquêtes de la science et de l'art, les chemins de fer, le télégraphe électrique, les canons rayés, le fusil Chassepot ?

Par exemple, ce qu'il ne faut pas compter comme un des nouveaux avantages de l'ennemi, ce sont les voies stratégiques qui sillonnent maintenant la ville dans tous les sens. On les craint, on a tort. Il n'y

a pas à s'en inquiéter. Loin d'avoir créé un danger de plus à l'insurrection, comme on se l'imagine, elles offrent au contraire un mélange d'inconvénients et d'avantages pour les deux partis. Si la troupe y circule avec plus d'aisance, par contre elle y est exposée fort à découvert.

De telles rues sont impraticables sous la fusillade. En outre, les balcons, bastions en miniature, fournissent des feux de flanc que ne comportent point les fenêtres ordinaires. Enfin, ces longues avenues en ligne droite méritent parfaitement le nom de boulevards qu'on leur a donné. Ce sont en effet de véritables boulevards qui constituent des fronts naturels d'une très grande force.

L'arme par excellence dans la guerre des rues, c'est le fusil. Le canon fait plus de bruit que de besogne. L'artillerie ne pourrait agir sérieusement que par l'incendie. Mais une telle atrocité, employée en grand et comme système, tournerait bientôt contre ses auteurs et ferait leur perte.

La grenade, qu'on a pris la mauvaise habitude d'appeler bombe, est un moyen secondaire, sujet d'ailleurs à une foule d'inconvénients; elle consomme beaucoup de poudre pour peu d'effet, est d'un maniement très dangereux, n'a aucune portée et ne peut agir que des fenêtres. Les pavés font presque autant de mal et ne coûtent pas si cher. Les ouvriers n'ont pas d'argent à perdre.

Pour l'intérieur des maisons, le revolver et l'arme blanche, baïonnette, épée, sabre et poignard. Dans un abordage la pique ou la pertuisane de huit pieds triompherait de la baïonnette.

L'armée n'a sur le peuple que deux grands avantages, le fusil Chassepot et l'organisation. Ce dernier surtout est immense, irrésistible. Heureusement on peut le lui ôter, et dans ce cas, l'ascendant passe du côté de l'insurrection.

Dans les luttes civiles, les soldats sauf de rares exceptions, ne marchent qu'avec répugnance, par contrainte et par eau-de-vie. Ils voudraient bien être ailleurs et regardent plus volontiers derrière que devant eux. Mais une main de fer les retient esclaves et victimes d'une discipline impitoyable ; sans affection pour le pouvoir, ils n'obéissent qu'à la crainte et sont incapables de la moindre initiative. Un détachement coupé est un détachement perdu. Les chefs ne l'ignorent pas, s'inquiètent avant tout de maintenir les communications entre tous leurs corps. Cette nécessité annule une partie de leur effectif.

Dans les rangs populaires, rien de semblable. Là on se bat pour une idée. Là on ne trouve que des volontaires, et leur mobile est l'enthousiasme, non la peur. Supérieurs à l'adversaire par le dévouement, ils le sont bien plus encore par l'intelligence. Ils l'emportent sur lui dans l'ordre moral et même physique, par la conviction, la vigueur, la fertilité des ressources, la vivacité de corps et d'esprit, ils ont la tête et le coeur. Nulle troupe au monde n'égale ces hommes d'élite.

Que leur manque-t-il donc pour vaincre ? Il leur manque l'unité et l'ensemble qui fécondent, en les faisant concourir au même but, toutes ces qualités que l'isolement frappe d'impuissance. Il leur manque l'organisation. Sans elle, aucune chance. L'organisation, c'est la victoire; l'éparpillement, c'est la mort.

Juin 1848 a mis cette vérité hors de conteste. Que serait-ce donc aujourd'hui ? Avec les vieux procédés, le peuple tout entier succomberait si la troupe voulait tenir, et elle tiendra tant qu'elle ne verra devant elle que des forces irrégulières, sans direction. Au contraire, l'aspect d'une armée parisienne en bon ordre manoeuvrant selon les règles de la tactique frappera les soldats de stupeur et fera tomber leur résistance.

Une organisation militaire, surtout quand il faut l'improviser sur le champ de bataille, n'est pas une petite affaire pour notre parti. Elle suppose un commandement en chef et, jusqu'à un certain point, la série habituelle des officiers de tous grades. Où prendre ce personnel ? Les bourgeois révolutionnaires et socialistes sont rares et le peu qu'il y en a ne fait que la guerre de plume. Ces messieurs s'imaginent bouleverser le monde avec leurs livres et leurs journaux, et depuis seize ans ils barbouillent du papier à perte de vue, sans se fatiguer de leurs déboires, ils souffrent avec une

patience chevaline le mors, la selle, la cravache, et ne lâcheraient pas une ruade. Fi donc ! Rendre les coups ! C'est bon pour des goujats.

Ces héros de l'écritoire professent pour l'épée le même dédain que l'épauletier pour leurs tartines. Ils ne semblent pas se douter que la force est la seule garantie de la liberté, qu'un pays est esclave où les citoyens ignorent le métier des armes et en abandonnent le privilège à une caste ou à une corporation.

Dans les républiques de l'antiquité, chez les Grecs et les Romains, tout le monde savait et pratiquait l'art de la guerre. Le militaire de profession était une espèce inconnue. Cicéron était général, César avocat. En quittant la toge pour l'uniforme, le premier venu se trouvait colonel ou capitaine et ferré à glace sur l'article. Tant qu'il n'en sera pas de même en France, nous resterons les Pékins taillés à merci par les traîneurs de sabre.

Des milliers de jeunes gens instruits, ouvriers et bourgeois, frémissent sous un joug abhorré. Pour le briser, songent-ils à prendre l'épée ? Non ! la plume, toujours la plume, rien que la plume. Pourquoi donc pas l'une et l'autre, comme l'exige le devoir d'un Républicain ? En temps de tyrannie, écrire est bien, combattre est mieux, quand la plume esclave demeure impuissante. Eh bien ! point ! On fait un journal, on va en prison, et nul ne songe à ouvrir un livre de manoeuvres, pour y apprendre en vingt-quatre heures le métier qui fait toute la force de nos oppresseurs, et qui nous mettrait dans la main notre revanche et leur châtement.

Mais à quoi bon ces plaintes ? C'est la sottise habituelle de notre temps de se lamenter au lieu de réagir. La mode est aux jérémiades. Jérémie pose dans toutes les attitudes, il pleure, flagelle, il dogmatise, il régent, il tonne, fléau lui-même entre tous les fléaux. Laissons ces bobèches de l'élégie, fossoyeurs de la liberté ! Le devoir d'un révolutionnaire, c'est la lutte toujours, la lutte quand même, la lutte jusqu'à extinction.

Les cadres manquent pour former une armée ? Eh bien ! Il faut en improviser sur le terrain même, pendant l'action. Le peuple de Paris fournira les éléments, anciens soldats, ex-gardes nationaux. Leur rareté obligera de réduire à un minimum le chiffre des officiers et sous-officiers. Il n'importe. Le zèle, l'ardeur, l'intelligence des volontaires, compenseront ce déficit.

L'essentiel, c'est de s'organiser. Plus de ces soulèvements tumultueux, à dix mille têtes isolées, agissant au hasard, en désordre, sans nulle pensée d'ensemble, chacun dans son coin et selon sa fantaisie ! Plus de ces barricades à tort et à travers, qui gaspillent le temps, encombrant les rues, et entravent la circulation, nécessaire à un parti comme à l'autre. Le Républicain doit avoir la liberté de ses mouvements aussi bien que les troupes.

Point de courses inutiles, de tohu-bohu, de clameurs ! Les minutes et les pas sont également précieux. Surtout ne pas se claquemurer dans son quartier ainsi que les insurgés n'ont jamais manqué de le faire, à leur grande dommage. Cette manie, après avoir causé la défaite, a facilité les proscriptions. Il faut s'en guérir, sous peine de catastrophe.

Ces préliminaires posés, indiquons le mode d'organisation.

L'unité principale est le bataillon. Il se compose de huit compagnies ou pelotons.

Chaque compagnie compte un lieutenant, quatre sergents, cinquantesix soldats; en tout soixante et un hommes.

Deux compagnies forment une division commandée par un capitaine. Le bataillon présente par conséquent treize officiers, savoir: un commandant, quatre capitaines, huit lieutenants, plus 32 sergents, 448 soldats et le porte-drapeau, total: 494 hommes. Les tambours sont en sus, si on en trouve.

La rareté prévue de l'élément qui forme les cadres, oblige de supprimer dans chaque compagnie

deux officiers, le capitaine et le sous-lieutenant, deux sous-officiers, le sergent-major et le fourrier, enfin les huit caporaux. L'état-major de la compagnie se trouve ainsi réduit de seize à cinq individus. Il est vrai qu'elle est moins nombreuse que dans l'armée, où elle compte 90 hommes sur pied de guerre. Proportion gardée, c'est une différence d'état-major de cinq à onze.

Le chiffre de la compagnie est faible, afin de faciliter les manoeuvres tant du peloton que du bataillon.

Le capitaine, au lieu de commander un peloton comme dans la troupe, en commande deux, c'est-à-dire une division. Cependant les manoeuvres par division n'auront presque jamais lieu. A peu près impraticables dans Paris, elles ne peuvent servir qu'à plier le bataillon en masse Par divisions, sur une place ou une grande voie. Mais il importe de donner un chef spécial à la division, soit qu'elle occupe une, deux ou quatre barricades. Dans le premier cas, la barricade est importante par le nombre de ses défenseurs. Dans les deux autres, il est essentiel de ne pas laisser dans une direction supérieure les deux ou quatre petits postes.

Organisation du peloton.

Le peloton se divise en deux sections, chacune de 28 soldats et de deux sous-officiers.

La section se subdivise en deux demi-sections, chacune de 14 soldats et un sous-officier.

Place des officiers et sous-officiers dans le peloton en bataille.

Le lieutenant à la droite de son peloton, au premier rang.

Le premier sergent derrière le lieutenant, au second rang.

Le deuxième sergent, à la gauche de la section de droite, au premier rang.

Le troisième sergent, derrière le deuxième, à la droite de la section de gauche, au second rang.

Le quatrième sergent, à la gauche de la section de gauche et du peloton, au premier rang.

Des guides.

Le premier sergent est guide de droit du peloton et de la section de droite. Il est guide de droite et de gauche de la première demi-section de droite.

Le deuxième sergent est guide de gauche de la section de droite. Il est guide de droite et de gauche de la seconde demi-section de droite. Il est porte-fanion du peloton.

Le troisième sergent est guide de droite de la section de gauche. Il est guide de droite et de gauche de la première demi-section de gauche.

Le quatrième sergent est guide de gauche du peloton et de la section de gauche. Il est guide de droite et de gauche de la seconde demi-section de gauche.

Placer les officiers et sous-officiers, quand le bataillon est en colonne, la droite ou la gauche en tête.

1° En colonne, par pelotons, le lieutenant se tient à droite du peloton. Le premier, deuxième et quatrième sergents, au premier rang, le troisième au second rang, derrière le deuxième ;

2° En colonne par sections, le lieutenant se tient à droite de la section de tête. Les quatre sergents à droite et à gauche de leurs sections respectives au premier rang ;

3° En colonne par demi-sections le lieutenant se tient à la droite de la demi-section de tête. Les quatre sergents, étant guides de droite et de gauche de leurs demi-sections, sont tantôt à droite, tantôt à gauche, selon le commandement, toujours au premier rang.

Les deux sergents qui se trouvent aux extrémités du bataillon en bataille, en sont guides de droite et

de gauche et se tiennent au premier rang. Le lieutenant du peloton de droite, s'écarte à droite, pour faire place au guide.

Place des capitaines, en bataille et en colonne :

Le bataillon étant en bataille, les capitaines se tiennent à quelques pas en arrière du centre de leurs divisions respectives. Le bataillon étant en colonne, chaque capitaine se tient sur le flanc gauche de sa division.

Le chef de bataillon n'a point de place fixe.

Nota. - Les quatre sous-officiers restent constamment dans les rangs qu'ils encadrent. Ils ne sont jamais en serre-file comme dans la troupe. Les ouvriers Parisiens, volontaires au service de la liberté, n'ont pas besoin de sergents pousseculs.

Place du porte-drapeau, en bataille et en colonne

1° en bataille, le porte-drapeau est à la gauche du quatrième peloton, au premier rang ;

2° en colonne, par divisions, le porte-drapeau est au centre, à égale distance entre la seconde et la troisième divisions ;

3° en colonne, par pelotons, le porte-drapeau est à gauche, dans l'alignement des guides, à égale distance entre le quatrième et le cinquième peloton ;

4° en colonne par sections, ou par demi-sections, le porte-drapeau est au centre, à égale distance entre le quatrième et le cinquième peloton.

Le drapeau est rouge, - *chaque compagnie a son fanion ou guidon de couleur particulière :*

1° peloton-fanion rouge ;

2° peloton-fanion violet;

3° peloton-fanion verd (sic);

4° peloton-fanion jaune;

5° peloton-fanion bleu;

6° peloton-fanion rose;

7° peloton-fanion orange;

8° peloton-fanion noir.

Les officiers et sous-officiers porteront, comme insignes, un ruban de couleur du guidon de leur compagnie, les lieutenants au bras gauche, entre l'épaule et le coude, les sergents au poignet gauche. Le ruban de la 8e compagnie sera noir à double lisere rouge.

Les capitaines porteront entre l'épaule et le coude un ruban de la couleur de chacune des deux compagnies formant leur division, au bras droit du peloton impair, au bras gauche celui du peloton pair. Le ruban noir du 4e capitaine aura double liseré rouge.

Le chef de bataillon porte au bras gauche, entre l'épaule et le coude, un large ruban rouge, à frange pendante.

Le numéro de chaque. bataillon sera inscrit au haut de la hampe du fanion de ses huit compagnies.

Les diverses couleurs tant des fanions que des officiers et sous-officiers, ont pour but de faire reconnaître à première vue dans la mêlée les différentes compagnies et d'opérer un prompt ralliement.

Chaque homme occupant deux pieds dans le rang, la demi-section a cinq mètres de front, la section

dix, le peloton, vingt, la division, quarante, le bataillon, cent soixante.

Il faut toujours manoeuvrer avec 70 ou 75 centimètres de distance entre les deux rangs, afin que le second rang ne soit pas obligé d'emboîter le pas, chose très incommode pour des novices. Si on doit faire feu, le deuxième rang serre le premier, afin de passer les fusils entre les têtes des hommes du premier rang.

Des manoeuvres.

Tous les officiers doivent connaître parfaitement l'école de peloton et l'école de bataillon. Pour savoir le moins, il est bon de savoir le plus. Néanmoins, il est évident qu'il n'y aura lieu d'employer qu'un petit nombre des mouvements décrits dans l'une et l'autre école. Il est donc essentiel d'étudier ceux-là de préférence. Ils ont surtout pour but de régulariser la formation en bataille.

Voici les principaux

1° Le bataillon étant en bataille rompre à droite ou à gauche soit par pelotons, soit par sections, soit par demi-sections ;

2° Le bataillon étant en bataille, rompre en arrière à droite ou à gauche, soit par pelotons, soit par sections, soit par demi-sections.

Nota-bene. - Dans ce dernier mouvement, faire par le flanc sans dédoubler. - Du reste, l'autre manière de rompre est préférable ;

3° Le bataillon marchant en colonne par pelotons, rompre les pelotons;

4° Le bataillon marchant en colonne par sections, rompre les sections.

Nota-bene. - Ces deux derniers mouvements doivent s'exécuter au pas de gymnastique, afin de ne pas perdre de temps ni de terrain;

5° Le bataillon marchant en colonne par demi-sections, former les sections;

6° Le bataillon marchant en colonne par sections, former les pelotons.

Nota-bene. - Les pelotons ayant vingt mètres de front, le bataillon ne pourra marcher en colonne par pelotons que sur les plus larges chaussées.

La marche la plus habituelle sera en colonne par sections qui n'occupe que onze de front.

On rompra les sections, avant d'entrer dans une rue ayant moins de douze mètres de large;

7° Le bataillon marchant en colonne par pelotons, ou par sections, ou par demi-sections, le former à droite ou à gauche en bataille.

Nota-bene. - Cette formation en bataille étant la plus prompte, est la meilleure. Mais elle présente des difficultés. On ne peut former régulièrement la colonne à droite ou à gauche en bataille, que si les pelotons, ou les sections ou les demi-sections ont exactement conservé leurs distances, c'est-à-dire si la distance qui les sépare est égale à leur front. Si elle est plus grande, il reste des vides dans le bataillon formé en bataille. Si, au contraire, la distance est moindre que le front, les fractions du bataillon, en arrivant à l'alignement, se heurtent et s'entassent les unes sur les autres, faute de place ;

8° La colonne étant en marche par pelotons, par sections ou par demi-sections, la former sur la droite ou sur la gauche en bataille.

Nota-bene. - Ce mouvement n'a pas les inconvénients du précédent, et devant l'ennemi, il a l'avantage d'ouvrir le feu dès le début de la formation. Mais, pour mettre simplement la colonne en bataille, il est d'une extrême lenteur.

Le mouvement de flanc, par dédoublement, a le très grand avantage de former instantanément le bataillon en colonne, s'il est en bataille, ou en bataille, s'il est en colonne. Mais il a cet inconvénient qu'il est impossible de serrer la colonne. En outre, les deux mouvements: faire par le flanc, et faire front, sont difficiles pour des hommes qui n'ont jamais été exercés. Néanmoins il sera utile d'enseigner cette manoeuvre au bataillon, aussitôt qu'il sera organisé. L'intelligence des ouvriers Parisiens leur en fera comprendre le mécanisme en quelques minutes.

Lorsqu'un bataillon en marche doit faire tête de colonne à droite ou à gauche, pour entrer dans une rue latérale, il faut employer le mouvement « tournez à droite », ou « tournez à gauche », préférable à la conversion régulière qui est plus lente et plus difficile.

Tous les changements de direction de la colonne doivent se faire par ce même mouvement « tournez à droite ou à gauche ».

Le bataillon devra toujours marcher et manoeuvrer au pas de route, c'est-à-dire les deux rangs à distance de 70 ou 75 centimètres, afin que le second rang ne soit pas obligé d'emboîter le pas, et marche en liberté.

Tous les mouvements devront être exécutés avec rapidité, sans se piquer de précision ni d'élégance. La promptitude avant tout.

Le port d'armes en sous-officier, le fusil dans la main droite, le bras allongé le long de la cuisse, la sous-garde tournée en avant.

Il faudra faire appel aux hommes qui savent battre la caisse. Les tambours sont de première nécessité pour les commandements.

Manoeuvres par divisions.

Les manoeuvres par divisions ne peuvent être que fort rares dans Paris. Il importe néanmoins d'étudier les suivantes:

1° Le bataillon étant en colonne par pelotons, serrés en masse, ou à demi-distance ou à distance entière, former les divisions ;

2° Le bataillon étant en bataille, le ployer en colonne serrée par division sur l'une quelconque des quatre divisions, la droite ou la gauche en tête ;

3° Le bataillon étant en colonne serrée par divisions, en marche ou de pied ferme, le déployer sur l'une quelconque des quatre divisions. La colonne par peloton.

Esquisse de la marche à suivre dans une prise d'armes à Paris.

Les hommes qui prennent l'initiative du mouvement, ont choisi d'avance un commandant en chef et un certain nombre d'officiers, dont les fonctions commencent avec l'insurrection elle-même.

Manière d'organiser.

Aussitôt que des citoyens accourent, à la vue du soulèvement, les faire mettre en bataille sur deux rangs.

Les engager au silence et au calme, leur adresser une brève allocution. Leur annoncer ensuite que tout citoyen marchant sous le drapeau de la République, recevra des vivres et cinq francs par jour, en indemnité de salaire, pendant la durée de la lutte.

Inviter tous ceux qui ont servi dans l'armée ou fait partie de la garde nationale, à sortir des rangs et à se présenter sur le front de la ligne.

Les classer en officiers, sous-officiers et simples soldats. Mettre en réserve les premiers comme

officiers supérieurs, choisir les sous-officiers pour lieutenants, chefs de pelotons, les simples soldats pour sergents.

Distribuer aux lieutenants et aux sergents un imprimé qui leur explique l'organisation de l'armée populaire et les diverses mesures à prendre.

Les caser à leurs places respectives comme-officiers et sous-officiers et encadrer entre eux les soldats de chaque peloton, et former ainsi les compagnies jusqu'à épuisement du personnel présent.

S'il n'y a pas assez d'hommes pour compléter un bataillon, ranger à la suite des pelotons constitués, les cadres de ceux qui restent à former, cadres prêts à recevoir les volontaires nouveaux.

Si, au contraire, c'est le personnel des cadres qui est insuffisant, faire appel aux hommes qui se sentent assez d'intelligence pour commander, leur assigner les fonctions de lieutenant et de sergents, et leur donner l'imprimé qui les mettra au courant de l'organisation.

Le nombre des pelotons ainsi formés restant inférieur à huit, déclarer néanmoins le bataillon constitué.

S'il est supérieur à huit, constituer avec l'excédent un deuxième bataillon, qui se complétera par l'adjonction de nouveaux volontaires.

Distribuer aux lieutenants et aux sergents les rubans de diverses couleurs qu'ils doivent porter comme insignes; déployer le drapeau du bataillon, ainsi que les fanions des compagnies qui seront confiés aux deuxièmes sergents.

Aussitôt le drapeau déployé, faire prêter aux officiers, sous-officiers et soldats le serment ci-après :

« Je jure de combattre jusqu'à la mort pour la République, d'obéir aux ordres des chefs, et de ne pas m'écarter un seul instant du drapeau, ni de jour ni de nuit, avant que la bataille soit terminée. »

Distribuer les armes disponibles aux compagnons et aux bataillons, dans l'ordre chronologique de leur formation; premiers organisés, premiers armés.

S'il n'existe que quelques fusils, les donner aux sergents porte-fanions.

Les officiers et sous-officiers feront constamment aux soldats les recommandations suivantes:

« Ne jamais perdre une seconde - rester en ordre - observer le silence (sauf le cri de Vive la République poussé seulement à un signal donné) - marcher d'un pas rapide. Dans le cas d'un engagement, n'agir que d'après le commandement. Si on a le dessous, se rallier vite et sans tumulte au drapeau et aux fanions. - Si on a le dessus, garder les rangs, sans bruit, ni cri, prêts à marcher. - Exécuter tous les ordres avec rapidité et si on doit s'éloigner du drapeau pour les remplir, le rallier vivement, aussitôt l'ordre accompli. »

Le cri de Vive la République ne doit être poussé qu'au signal des chefs, parce qu'une marche silencieuse est souvent de la plus impérieuse nécessité.

Qu'on soit en marche ou en halte, organiser aussitôt tous les ouvriers qui se rencontreront sur le passage de la colonne.

S'il y a des cadres en excédent, ils marcheront à la queue de la colonne, dans l'ordre des numéros de leurs compagnies, incorporant en chemin, sans s'arrêter, tous les hommes de bonne volonté trouvés sur la route.

Les officiers et sous-officiers des pelotons ainsi formés pendant la marche, demandent immédiatement aux citoyens incorporés s'ils ont servi dans l'armée ou appartenu à la garde nationale; et ils font sortir sur le flanc de la colonne ceux qui se trouvent dans ce cas.

Des officiers d'état-major accompagnent la colonne afin de constituer avec ces nouveaux éléments

des cadres de compagnies et de bataillons, en assignant les grades d'après la règle indiquée plus haut. Ils distribuent les rubans servant d'insignes, font déployer les fanions et les drapeaux des nouveaux corps qui se mettent à la suite.

L'organisation des nouveaux bataillons continuera ainsi sans interruption, pendant la durée de la lutte. Toute colonne en marche ralliera les ouvriers rencontrés sur son chemin et les formera en compagnies et en bataillons d'après les procédés ci-dessus.

Aussitôt que le nombre des bataillons dépassera neuf, ils pourront être réunis par régiments et par brigades.

Dès le début de l'insurrection, des citoyens dévoués seront chargés de couper les fils télégraphiques et de détruire les communications du gouvernement avec la province.

Mesures insurrectionnelles.

Aussitôt que la chose sera possible, le commandant en chef établira des commissions d'armement, de vivres et de sûreté publique.

Commission d'armement.

La commission d'armement fera rechercher, soit dans les magasins et fabriques d'arqueuserie, soit chez les particuliers, toutes les armes disponibles, fusils de guerre et de chasse, pistolets, revolvers, sabres et épées, ainsi que les poudres entreposées chez les débitants ou réunies en dépôt, notamment chez les artificiers.

Elle requerra le plomb en existence chez les plombiers, les moules à balles de tous calibres chez les quincailliers, fera fabriquer des mandrins par les tourneurs, des mesures à poudre, installera des ateliers où les femmes et les enfants seront employés moyennant salaire à la fonte des balles et à la confection des cartouches.

Elle fera préparer des fanions, des drapeaux et des rubans pour insignes.

Elle requerra chez les fabricants de produits chimiques, les matières qui entrent dans les diverses sortes de poudres notamment l'acide sulfurique et l'acide nitrique anhydres ou concentrés, éléments du fulmicoton. On mettra en réquisition pour ces travaux les élèves en pharmacie.

Commission des vivres.

La commission des vivres requerra chez les boulangers, bouchers et dans les entrepôts de liquides, le pain, la viande, les vins et liqueurs nécessaires à la consommation de l'armée Républicaine, Elle mettra en réquisition les traiteurs, restaurateurs et autres établissements de ce genre pour la préparation des vivres.

Il y aura, par chaque bataillon, un commissaire des vivres chargé de veiller à la distribution et de faire connaître à la commission les besoins du bataillon.

Commission de sûreté publique.

La commission de sûreté publique a pour mission de, déjouer les trames de la police et les manoeuvres des contre-révolutionnaires, de faire imprimer, distribuer et afficher les proclamations ou arrêtés du Commandant en chef, de surveiller les télégraphes, les chemins de fer, les établissements impériaux, en un mot, de dissoudre les moyens d'action de l'ennemi, d'organiser et d'assurer ceux de la République.

Les fonds nécessaires pour le service de ces trois commissions et pour le paiement de l'indemnité

quotidienne de cinq francs, allouée aux citoyens présents sous les drapeaux, seront prélevées sur les caisses publiques.

Il sera délivré aux marchands et industriels, réceptionné régulier des livraisons de marchandises quelconques par eux fournies, sur réquisition. Ces fournitures seront soldées par le gouvernement républicain.

Les trois commissions rendront compte de leurs travaux, d'heure en heure au commandant en chef et exécuteront ses ordres.

Il sera formé un service spécial pour les ambulances.



Des barricades.

Aucun mouvement militaire ne devant avoir lieu que d'après l'ordre du commandant en chef, il ne sera élevé de barricades que sur les emplacements désignés par lui.

Sous peine d'une prompte débâcle, les barricades ne peuvent plus être aujourd'hui une oeuvre comme en 1830 et 1848, confuse et désordonnée. Elles doivent faire partie d'un plan d'opération, arrêté d'avance.

Dans ce système, chaque retranchement est occupé par une garnison qu'on abandonne point à elle-même, qui reste en communication suivie avec les réserves et en reçoit constamment des renforts proportionnés aux dangers de l'attaque.

Le tohu-bohu et l'éparpillement ne constituaient pas le seul vice des anciennes barricades. Leur construction n'était pas moins défectueuse.

Amas informe de pavés, entremêlés de voitures sur le flanc, de poutres et de planches, ce mauvais barrage n'était pas un obstacle pour l'infanterie qui l'enlevait au pas de course. Quelques gros retranchements peut-être, faisaient exception. Encore pas un seul n'était à l'abri de l'escalade. Ils servaient eux-mêmes d'échelle.

Arrêter les troupes, les contraindre à un siège, résister même assez longtemps au canon, telle est la destination d'une barricade. Il faut donc la construire d'après ces données, pour qu'elle atteigne son triple but. Jusqu'ici, elle n'y a pas satisfait le moins du monde.

Croquis de barricade

« Profil de la barricade complète, rempart et contre-garde avec glacis. Le rempart et le mur interne de la contre-garde sont maçonnés en plâtre. »

Dans l'état actuel de Paris, malgré l'invasion du macadam, le pavé reste toujours le véritable élément de la fortification passagère, à condition toutefois d'en faire un usage plus sérieux que par le passé. C'est une affaire de bon sens et de calcul.

L'ancien pavé, qui tapisse encore la majeure partie de la voie publique est un cube de 25 centimètres de côté. On peut, dès lors, supputer par avance le nombre de ces blocs qui sera mis en oeuvre pour bâtir un mur, dont les trois dimensions, longueur, largeur et hauteur sont déterminées.

Barricade régulière.

La barricade complète consiste dans un rempart et sa contre-garde ou couvre-face.

Le rempart est en pavés maçonnés au plâtre, large d'un mètre, haut de trois, encasté par des extrémités dans les murs de façade des maisons.

La contre-garde, placée à six mètres en avant du rempart se compose de deux parties attenantes l'une à l'autre, savoir : un mur interne de mêmes dimensions et constructions que le rempart, et un glacis en pavés secs amoncelés s'étendant sur une longueur de quatre mètres jusqu'à l'entrée de la rue.

Un mètre cube contient 64 pavés de 25 centimètres de côté. Le rempart ainsi que le mur interne de la contre-garde ont toujours deux facteurs fixes, la hauteur 3 mètres, la largeur ou épaisseur un mètre. La longueur seule varie. Elle dépend de la largeur de la rue.

En supposant ici la rue de 12 mètres, et par conséquent, le chiffre 12, facteur commun pour le rempart, le mur interne maçonné du glacis, et le glacis lui-même, on aura :

$$\begin{array}{lcl} \text{Le rempart} & = 3 \times 1 \times 12 & = 36 \\ \text{Le mur interne du glacis} & = 3 \times 1 \times 12 & = 36 \\ \text{Le glacis} & = \underline{3 \times 4 \times 12} & = 72 \\ & & 2 \end{array}$$

Le cube total de la barricade et de sa contre-garde sera de 144 mètres qui, à 64 pavés par mètre cube, donnent 9186 pavés, représentant 191 rangées à 4×12 ou 48 par rangées. Ces 192 rangées occupent 48 mètres de long. Ainsi la rue serait délavée dans une longueur de 48 mètres, pour fournir les matériaux du retranchement complet.

Le calcul n'ayant pas tenu compte de la place occupée par le plâtre dans le rempart et le mur interne de la contre-garde le nombre de pavés serait diminué d'autant. Il serait moindre encore dans le glacis, par suite des vides existant entre les pavés entassés en désordre.

Les petits pavés rectangulaires qui ont remplacé en partie le macadam des grandes voies, pourraient servir également à l'érection des barricades. Mais le travail des parties maçonnées serait plus long et consommerait plus de plâtre.

Dans tous les cas, il est bien évident qu'un pareil retranchement ne serait pas bâclé dans une heure. Or, il importe de se mettre en défense le plus promptement possible. On peut parer à cette difficulté.

Le détachement chargé de construire et d'occuper la barricade doit se rendre sur le terrain avec une voiture de sacs de plâtre, plus des brouettes, des voitures à bras, des leviers, des pics, des pelles, des pioches, des marteaux, des ciseaux à froid, des truelles, des seaux, des auges. Les réquisitions de tous ces objets seront faites chez les marchands respectifs dont les adresses se trouvent dans l'Almanach du Commerce. On choisira les plus voisins du point de départ.

Une fois sur le terrain, le chef du poste fait commencer le rempart à 15 mètres environ du débouché de la rue, et au lieu de trois mètres de hauteur, ne lui en donne que la moitié.

Ce mur de quatre pieds et demi a précisément la hauteur normale pour le tir d'un fantassin debout. On peut l'escalader sans doute, mais l'opération n'est pas commode. C'est déjà un obstacle respectable. Or, ce massif n'a que 18 mètres cubes ou 1152 pavés, qui représente 24 rangées ou 6 mètres de longueur à délavé. Cela peut se faire assez rapidement.

On achève ensuite le rempart jusqu'à trois mètres à mi-hauteur ($1 \text{ m } 1/2$), c'est-à-dire à un mètre et demi, on laisse, de distance en distance, des trous destinés à recevoir des solives, sur lesquelles on posera des planches formant banquettes pour le tir.

Le dessus du mur interne de la contre-garde doit être plan, sans inclinaison ni en dedans ni en dehors afin de ne pas donner prise au boulet qui écrêterait la partie la plus haute amincie.

Le dessus du rempart peut être incliné légèrement, afin de ménager au tir une certaine plongée. Il sera crépi et lissé à la truelle, ainsi que la paroi faisant face à la contre-garde.

Les trous pratiqués à mi-hauteur pour l'échafaudage de construction, tant au mur de la contre-garde

qu'au rempart seront bouchés avec soin. Les parois du rempart et de la contre-garde qui se font face, devront être lissées à la truelle, et n'offrir aucune aspérité favorisant l'escalade.

Les rangées de pavés de chaque assise de deux murs seront posées en échiquier, ainsi que les assises elles-mêmes, par rapport l'une à l'autre.

Si le rempart dépassait en hauteur le mur de la contre-garde, les boulets démoliraient la partie saillante. Dans le cas cependant où du rempart on voudrait tirer au loin sur l'ennemi, il suffirait d'y placer des sacs à plâtre remplis de terre. Les combattants se hausseraient eux-mêmes au moyen de pavés.

Du reste, le retranchement est plutôt une barrière qu'un champ d'action. C'est aux fenêtres que se trouve le véritable poste de combat. De là, des centaines de tirailleurs peuvent diriger dans tous les sens un feu meurtrier.

L'officier chargé de défendre le débouché d'une rue, fait occuper, en arrivant, les maisons des deux angles par le tiers de son monde, les hommes les mieux armés, détache en avant quelques vedettes pour éclairer les rues et prévenir une surprise, et commence les travaux du retranchement avec les précautions et dans l'ordre indiqués plus haut.

Si une attaque survient avant l'achèvement du mur simple, d'un mètre et demi de haut, l'officier se retire avec tout son monde dans les maisons des deux angles, après avoir mis en sûreté dans une cour intérieure, voiture, chevaux, matériel de toute espèce. Il se défend par les feux des fenêtres et les pavés lancés des étages supérieurs. Les petits pavés rectangulaires des grandes voies macadamisées sont excellents pour cet usage.

L'attaque repoussée, il reprend et presse sans relâche la construction de la barricade en dépit des interruptions. Au besoin des renforts arrivent.

Cette besogne terminée, on se met en communication avec les deux barricades latérales, en perçant les gros murs qui séparent les maisons situées sur le front de défense. La même opération s'exécute simultanément, dans les maisons des deux côtés de la rue barricadée jusqu'à son extrémité, puis en retour à droite et à gauche, le long de la rue parallèle au front de défense, en arrière.

Les ouvertures sont pratiquées au premier et au dernier étage, afin d'avoir deux routes; le travail se poursuit à la fois dans quatre directions.

Tous les îlots ou pâtés de maisons appartenant aux rues barricadées, doivent être percés dans leur pourtour, de manière que les combattants puissent entrer et sortir par la rue parallèle de derrière, hors de la vue et de la portée de l'ennemi.

Dans ce travail, la garnison de chaque barricade doit se rencontrer à mi-chemin, tant sur le front de défense que dans la rue de derrière avec les deux garnisons des deux barricades voisines, de droite et de gauche.

Plan d'un phalanstère en grande échelle



Exemple de barricades sur un front de défense, reliées entre elles par le percement des maisons des îlots adjacents.

Le boulevard Sébastopol étant supposé front de défense, on a pris sur ce front une étendue d'environ 140 mètres, qui comprend les débouchés de trois rues et un peu au-delà, savoir les rues Aubry-le-Boucher, de la Reynie, et des Lombards.

Les trois rues sont fermées à leur issue sur le boulevard, par des barricades avec contre-gardes. Les

dimensions et les distances sont rigoureusement exactes sur le plan.

La garnison du retranchement La Reynie, après avoir complété les constructions de la rue et simultanément même percé des maisons le long du boulevard, vers la rue Aubry-le-Boucher, à droite, et vers la rue des Lombards, à gauche.

Elle fait la même opération des deux côtés de la rue de la Reynie, en gagnant la rue des Cinq-Diamants, et parvenue à l'extrémité, tourne à gauche, vers la rue Aubry-le-Boucher, à droite vers la rue des Lombards, en continuant son travail.

De leur côté, les garnisons des barricades Aubry-le-Boucher et Lombards vont à la rencontre des travailleurs La Reynie, d'après la même méthode, et la jonction s'opère à mi-chemin.

Les maisons ont été indiquées au hasard sur le boulevard Sébastopol, mais dans les rues de La Reynie, Aubry-le-Boucher, des Lombards et des Cinq-Diamants, le nombre des maisons ou plutôt des gros murs qui les séparent a été relevé avec exactitude sur un ancien plan très détaillé.

La Garnison La Reynie aurait donc à percer, entre la moitié des maisons du boulevard, entre les deux rues latérales, douze murs dans la rue de La Reynie, cinq d'un côté, sept de l'autre, plus sept autres dans la rue des Cinq-Diamants, cinq à droite, deux à gauche.

En admettant dix maisons sur le front Sébastopol, ce qui ne donne à chacune que neuf mètres de façade, il y aurait donc en tout 24 murs à percer, six pour chaque escouade de travailleurs, puisqu'on procéderait dans quatre directions à la fois.

Du reste, si on est en nombre, on peut percer en même temps toutes les maisons de la rue barricadée et de la rue de derrière, puisqu'on a ses communications libres, en arrière du retranchement.

L'intérieur des îlots consiste généralement en cours et jardins. On pourrait ouvrir des communications à travers ces espaces, séparés d'ordinaire par de faibles murs. La chose sera même indispensable sur les points que leur importance ou leur situation spéciale exposent aux attaques les plus sérieuses.

Il sera donc utile d'organiser des compagnies d'ouvriers non-combattants, maçons, charpentiers, etc., pour exécuter les travaux conjointement avec l'infanterie.

Lorsque sur le front de défense, une maison est plus particulièrement menacée, on démolit l'escalier du rez-de-chaussée, et l'on pratique des ouvertures dans les planchers des diverses chambres du premier étage, afin de tirer sur les soldats qui envahiraient le rez-de-chaussée pour y attacher des pétards. L'eau bouillante jouerait aussi un rôle utile dans cette circonstance.

Si l'attaque embrasse une grande étendue de front, on coupe les escaliers, et on perce les planchers dans toutes les maisons exposées. En règle générale, lorsque le temps et les autres travaux de défense plus urgents le permettent, il faut détruire l'escalier du rez-de-chaussée dans toutes les maisons de l'îlot, sauf une, à l'endroit de la rue derrière le moins exposé.

La troupe enlève toujours assez facilement les barricades, à cause du petit nombre de leurs défenseurs, de l'isolement où on les abandonne, et du défaut de confiance mutuelle dû à l'absence d'organisation et de commandement. Les choses prendraient une toute autre face, avec une direction énergique et l'envoi successif de puissants renforts.

Jusqu'ici dans les luttes parisiennes, les insurgés sont toujours demeurés inactifs derrière leur semblant de barricades, oisiveté fatale chez des combattants très mal armés, sans artillerie, presque sans munitions. La bravoure seule ne suffit pas à compenser tous les désavantages matériels.

Les ouvriers Parisiens semblent ignorer leur principale force, la supériorité de l'intelligence et de l'adresse. Inépuisables en ressources, ingénieux, tenaces, initiés à toutes les puissances de l'industrie, il leur serait facile d'improviser en peu d'heures tout un matériel de guerre. Charpentiers,

menuisiers, mécaniciens, fondeurs, tourneurs, maçons, ils peuvent suffire à tout, et opposer à l'ennemi cent sapeurs du génie pour un.

Mais il faut pour cela une activité incessante. Pas un seul homme ne doit rester inoccupé. Quand une besogne est finie, on en commence une autre, il y a toujours quelque chose à faire. En voici quelques-unes qui ont leur importance : Emmancher droites sur des hampes de sept pieds des lames de faux dont on a redressé au feu le crochet de la base et coupé le bourrelet formant dos, on fait tourner les hampes chez le tourneur le plus proche. Les lames de faux se trouvent en quantité chez les quincailliers.

Enlever les portes des appartements ou prendre des planches dans les magasins, les percer d'étroites meurtrières, longues de dix centimètres, les doubler d'épaisses feuilles des tôles percées de la même façon, et garnir de ces volets mobiles l'ouverture des fenêtres, le devant et les côtés des balcons pour diriger des feux de flanc dans la longueur des rues.

Amonceler des pavés à tous les étages, les plus petits au quatrième, au cinquième, aux mansardes, les plus gros au second et au troisième. En munir surtout les chambres situées au-dessus du retranchement.

Tout chef de barricade fera prendre chez les marchands les plus proches, les matériaux ou engins utiles à la défense, il mettra en réquisition les industriels, tels que tourneurs, menuisiers, serruriers, etc..., pour le confectionnement des objets que les soldats de la garnison ne seraient pas en mesure de fabriquer eux-mêmes. Il délivrera en échange des récépissés réguliers, valant factures.

Les commandants de barricades ne retiendront pas auprès d'eux les recrues qui viendraient les rejoindre. Ils les adresseront à leur supérieur immédiat, les lieutenants au capitaine, les capitaines au chef de bataillon, afin que ces hommes soient dirigés sur la réserve où s'opèrent l'organisation des nouveaux corps.

Cette règle est dictée par des motifs impérieux: 1° l'indemnité ne peut être allouée aux volontaires que sur constatation officielle de leur présence sous le drapeau, avec date précise; 2° le commandant en chef doit toujours connaître le chiffre exact des forces de chaque retranchement; 3° le bon ordre exige que l'effectif des compagnies et des bataillons demeure à peu près uniforme.

Les commandants de barricade adresseront des rapports fréquents à leurs supérieurs qui les feront tenir au quartier général.

Défense des barricades.

En supposant que l'armée tienne pied et s'acharne à la lutte, il est aisé de pressentir sa méthode d'attaque contre les positions républicaines.

D'abord, des détachements plus ou moins nombreux tirant aux fenêtres pendant leur marche, s'avanceront pour enlever une barricade. S'ils sont repoussés, et peut-être même sans avoir couru cette chance, ils perceront les maisons des îlots qui font face aux insurgés, et arriveront ainsi par l'intérieur sur le front de défense.

Les deux parties n'étant plus alors séparées que par la largeur de la rue, les soldats dirigeront un feu violent sur les fenêtres en face, pour chasser les défenseurs. Il faut s'attendre aussi que la troupe, en cas de résistance un peu longue, amènera du canon à travers l'îlot quelle occupe.

Elle le mettra en batterie sous une porte cochère, vis-à-vis une des maisons du front de défense, puis ouvrant soudainement la porte, canonnera les murs à bout portant, pour jeter bas l'édifice. Il ne tombera pas aux premiers coups, il faut un certain temps.

Dès que le canon sera démasqué, les Républicains tireront sur les artilleurs par les ouvertures du rez-de-chaussée, soupiraux, portes et balcons ayant vue sur l'allée de la porte cochère. On percera

rapidement des meurtrières vis-à-vis, afin de multiplier les feux.

Règle générale : il est inutile de riposter aux soldats qui fusillent des fenêtres. C'est perdre sa poudre. L'ennemi en a de reste. Elle est rare chez les insurgés. Il est donc indispensable de la ménager. On se garantira des balles au moyen des volets doublés de tôle qui garnissent les fenêtres des balcons.

La garnison, dédaignant le feu des croisées, surveillera la rue pour empêcher l'ennemi de la traverser. Dès qu'il tentera le passage, il faut le fusiller à outrance, l'accabler de pierres et de pavés, du haut des maisons. En même temps, on se tiendra prêt à le fusiller, à l'arroser d'eau bouillante par le plancher du premier étage, s'il pénétrait dans le rez-de-chaussée, malgré le barricadement des portes et des fenêtres. Durant le combat, veiller avec soin à ce qu'il ne puisse attacher des pétards. Ne pas ménager les pavés, les bouteilles pleines d'eau, même les meubles, à défaut d'autres projectiles. Oter les volets en tôle des hauts étages, pour lancer les pierres, en évitant les balles d'en face.

Quant au retranchement, il ne sera pas facile d'en avoir raison. Le boulet ne pourrait atteindre le rempart que par le tir à ricochet, et le faible intervalle de six mètres, qui le sépare de la contre-garde, rendrait ce tir inefficace.

L'obus sera également impuissant. il viendra faire explosion en avant ou en arrière ou dans l'intervalle des deux ouvrages, et ses éclats écorcheront le plâtre des murailles, rien de plus. Car il ne trouvera là personne. La barricade sera défendue par les fenêtres.

Plan du secteur envisagé



L'assaut serait très meurtrier pour les assaillants. Il faudrait essayer la fusillade jusqu'au pied du glacis, et à partir de ce point, braver un péril plus redoutable encore, il ne serait possible de descendre du mur interne, puis de franchir le rempart qu'avec des échelles de huit pieds, bagage incommode, et sous une grêle de pavés et de balles.

Si, en construisant la barricade, on a pu enfermer une ou deux portes cochères, dans l'intervalle de six mètres, entre le rempart et sa contregarde, des pelotons de faucheurs massés derrière les battants de la porte qui s'ouvrira tout à coup, se jetteront sur les soldats qui seraient descendus de la contre-garde et les mettront en pièces dans cette souricière car leurs baïonnettes ne seront pas de longueur contre leurs pertuisanes.

S'il n'existe point de porte cochère, les faucheurs se masseront au rez-de-chaussée afin de s'élancer par les portes d'allées ainsi que par les fenêtres basses. Au préalable, le commandant aura fait cesser la pluie de balles et de pavés, ce que la troupe pourra prendre pour un signe de défaite, méprise qui lui deviendrait fatale.

Si l'ennemi est rebuté par la longue résistance d'une ou de plusieurs barricades, il recourra peut-être à l'incendie des maisons par les obus. Eteindre le feu sera difficile. Si on n'y réussit pas, la retraite deviendra inévitable. Il faudra se replier de maison en maison sur une deuxième ligne de défense. Les troupes ne joueraient pas longtemps ce jeu-là. On ne fera pas de Paris une seconde Saragosse.

La lutte des barricades fournira au commandant en chef l'occasion de prendre à son tour l'offensive et de jeter des colonnes d'attaque sur les flancs et les derrières des assaillants.

Les blessés seront évacués sur les ambulances, désignées aux chefs de corps; les morts seront transportés aux hôpitaux.

Des mines.

Les troupes pourraient avoir recours à la mine pour forcer un front de défense trop tenace. C'est un moyen puissant, mais assez peu probable. L'ennemi n'en usera certainement pas au début. Ce moyen est long et dénote d'ailleurs une certaine timidité, qui ébranlerait l'esprit du soldat en lui montrant l'insurrection très redoutable.

Cependant il se peut que la nécessité fasse passer par-dessus cet inconvénient. Dans ce cas, le système d'égouts prend une grande importance. Dans toutes les rues où il s'en trouve, ils deviendraient le point de départ des galeries de mines.

L'ennemi a un plan détaillé des égouts de Paris. Ils sont de plusieurs dimensions. La carte des plus grands, dit égouts collecteurs, est connue de tout le monde. On la trouve dans le second volume de Paris-Guide. Mais ceux-là ne forment que le très petit nombre. La masse des canaux moyens et des rigoles demeure inconnue. Il serait utile de s'en enquérir auprès des ouvriers égoutiers.

Pendant le combat, il sera indispensable de faire reconnaître ces voies souterraines, par de nombreux détachements, auxquels on tracera un itinéraire. Ils seront munis d'échelles pour remonter à volonté par tous les regards.

On barricadera les embranchements qui aboutissent aux collecteurs eux-mêmes, d'après un plan réglé sur celui des opérations à ciel ouvert.

Toute rue servant de défense peut être traversée par une galerie de mine, il faudra donc s'assurer si elle recouvre un égout, et dans ce cas, occuper l'égout par des barricades, lorsque le front de défense sera attaqué avec vigueur par l'ennemi.

Des sentinelles le parcourront à pas de loup, posant l'oreille contre la paroi du côté des troupes, afin d'entendre le bruit de la sape et avertir aussitôt. Du reste, l'ennemi ne tenterait de pénétrer dans l'égout par la sape que s'il ne pouvait y arriver par la voie naturelle des embranchements, sa rencontre dans ses détours souterrains serait donc l'indice de ses projets de mine. Ces rencontres viendraient accroître les difficultés de l'opération et la rendre moins probable.

Dans les rues sans égouts, s'il en existe, la galerie serait creusée directement, à partir d'une cave, pour traverser la rue jusqu'à la maison vis-à-vis. Ce travail serait plus difficile à découvrir et à surprendre que celui des égouts. Des sentinelles devront coller l'oreille au mur de la cave bordant la rue, afin d'écouter le bruit des mineurs. La garnison, prévenue, les attendrait à l'issue pour leur faire un mauvais parti.

Somme toute, la guerre de mine est peu probable; celle d'égout l'est davantage.

Des habitants des maisons occupées.

Les habitants des maisons occupées par les républicains seront invités dans leur propre intérêt, à se retirer avec leur numéraire, leurs valeurs quelconques et leur argenterie, après avoir fermé tous les meubles. On leur rappellera, d'après l'exemple du 2 décembre, que les soldats de Bonaparte, en pénétrant dans toute maison d'où il est parti un coup de feu, égorgent sans distinction hommes et femmes, vieillards au lit et enfants à la mamelle.

Si les vieillards, les femmes et les enfants se retirent, les hommes devront les suivre. On ne les laissera pas demeurer seuls au logis.

Lorsqu'on aura percé les murs de toutes les maisons d'un îlot, on pourra faire retirer les familles qui habitent le front de défense, dans la partie de derrière de l'îlot.

Dans le cas où, par suite de communications interceptées, les vivres viendraient à leur manquer, les Républicains leur en donneront, en prévenant du fait les commissaires de bataillon pour qu'ils

approvisionnement en conséquence.

Il faut encore le répéter: la condition *sine qua non* de la victoire, c'est l'organisation, l'ensemble, l'ordre et la discipline. Il est douteux que les troupes résistent longtemps à une insurrection organisée et agissant avec tout l'appareil d'une force gouvernementale. L'hésitation les gagnera, puis le trouble, puis le découragement, enfin la débâcle.

Proclamation à l'armée

Source : *Auguste Blanqui. Instruction pour une prise d'armes. L'Éternité par les astres, hypothèse astronomique et autres textes*, Société encyclopédique française, Editions de la Tête de Feuilles. 1972

Transcrit par Andy Blunden

Soldats ! Le peuple de Paris prend les armes. Serez-vous contre lui ? En délivrant la France, c'est vous surtout qu'il délivre. N'êtes-vous pas esclaves, comme nous, plus que nous ?

Sous prétexte de discipline, d'arrogants épauletiers vous écrasent du talon de leurs bottes. Pour un mot, pour un geste, la salle de police, le cachot, le conseil de guerre. Humbles, muets, il vous faut courber le front sous la terreur.

Vous n'êtes plus des citoyens, pas même des hommes. Les chevaux d'escadron sont mieux traités que vous. C'est qu'il en coûte de les remplacer, lorsqu'ils meurent, et vous autres vous ne coûtez rien. Quand il n'y en a plus, il y en a encore, il y en a toujours. Les mères sont là pour fournir de la chair à cachot, de la chair à canon.

L'habit qu'on vous met sur le dos peut-il vous faire oublier ce que vous étiez hier, ce que vous allez redevenir demain, des pékins, voués ainsi que nous à l'insulte et à la mitraille ?

Cet habit, il est l'enseigne de votre servitude, et il sert de linceul à vos ossements sur tous les lointains rivages où il plaît au maître de vous envoyer mourir. Combien des vôtres dorment là-bas sous cette terre du Mexique, d'où les survivants n'ont rapporté qu'une santé détruite et la honte de la défaite !

Au-dedans, on fait de vous des sbires, des gardes-chiourmes, au-dehors les satellites d'un tyran qui partout veut anéantir la liberté, tout ce qui est libre, et le monde entier rend la France responsable du servilisme de l'armée.

Tous les peuples nous haïssent, et pourtant ils ne demanderaient qu'à nous aimer. Que veulent-ils ? Ce que vous voulez aussi, gagner leur vie aux champs et dans l'atelier. Les travailleurs de toutes les nations sont frères, et ils n'ont qu'un seul ennemi, l'opresseur qui les force à s'entr'égorgier sur les champs de bataille.

Tous, ouvriers et paysans de France, d'Allemagne, ou d'Angleterre, d'Europe, d'Asie ou d'Amérique, tous, nous avons mêmes labeurs, mêmes souffrances, mêmes intérêts. Qu'y a-t-il de commun entre nous et cette race de fainéants dorés qui ne se contentent pas de vivre de nos sueurs, et qui veulent encore boire notre sang ?

Soldats, ne soyez point leurs dupes et leurs victimes et leurs instruments ! Ne faites pas de nous et de vous aussi les victimes de ces barbares ! Pour eux, pour ces insolents, un homme du peuple qui tombe, ouvrier ou soldat, c'est une canaille de moins, voilà tout. S'ils vous commandent : Feu ! Eh bien ! Feu sur ces misérables eux-mêmes ! Voici venir l'heure de punir leurs forfaits et de venger vos

injures. Vous n'avez plus à craindre les conseils de guerre. Le peuple est là. Joignez ses rangs, votre cause est la même.

Voudriez-vous donner aux Parisiens le mortel regret de tirer sur vous, de vous tuer, vous leurs camarades, quand ils vous tendent les mains et qu'ils vous crient : « Venez, allons boire ensemble à notre délivrance puis vous retournerez à vos chaumières où vos mères et vos fiancées vous attendent. Plus de sangsues dévorantes ; l'aisance et le bonheur par le travail et la liberté. Si les rois nous menacent, ils nous trouveront devant eux debout et terribles, tandis que se levant par derrière, les prolétaires de tous les pays écraseront entre leurs rangs et les nôtres ces ennemis du genre humain. »

Soldats ! La main ! Soldats ! Vive la liberté ! Vive la République Universelle !

Officiers !

Vous ne servez pas la patrie, vous servez un tyran, son fléau. Qui en doute parmi vous ? Personne. Vous n'êtes ni des ignorants, ni des imbéciles. Vous savez parfaitement ce que vous faites.

Pour des grades et des croix, vous avez vendu la liberté, la vie même de la France. Car Bonaparte ne peut maintenir son joug que par les ténèbres et la violence. Les prêtres pour abrutir, l'armée pour garrotter. Or, l'armée, c'est vous. Le soldat n'est que votre esclave et votre souffre-douleur.

Le régime du sabre ne pouvait avoir qu'un prétexte, la gloire et la grandeur extérieure du pays. Qu'a-t-il apporté ? Le déshonneur, la misère et la décadence.

Le Mexique et Mentana nous ont couverts d'opprobres, et par Sadowa, l'ouvrage de votre maître, nous sommes tombés plus bas qu'après 1815.

Le militarisme ne nous a apporté que le déshonneur, la ruine et la décadence. Le sabre et le goupillon se coalisent pour anéantir la pensée et nous refouler jusqu'au Moyen-Age.

Point de ménagements envers des coupables qui ne prétendent pas seulement à opprimer la France, mais qui visent, par l'abrutissement à la rayer de la liste des nations !

Ainsi, prenez garde ! Si l'honneur et le patriotisme parlent encore à votre cœur, si vous abandonnez la cause du crime pour celle de la justice, la patrie n'est point ingrate, elle reconnaîtra magnifiquement le service rendu.

Mais si vous persistez dans la voie de la trahison, le peuple sera sans pitié pour vous, comme vous êtes sans pitié pour le peuple.

Proclamation aux Parisiens.

Source : *Auguste Blanqui. Instruction pour une prise d'armes. L'Éternité par les astres, hypothèse astronomique et autres textes*, Société encyclopédique française, Editions de la Tête de Feuilles. 1972;

Transcrit par Andy Blunden

Parisians !

Seize ans de baillons ! Seize ans d'outrages ! la France bafouée, pillée, trépignée ! N'était-ce point

assez ? Non ! Voici que la faim déchire les entrailles du peuple.

Bonaparte avait promis gloire et prospérité. La prospérité ! Oui, il a dévoré à lui seul 400 millions, 25 millions par an, 70 000 F. par jour. Il a gavé d'or ses mamelouks, les agioteurs, les cocottes, les prêtres, les petits crevés. Il vous reste à vous, pour vous mettre sous la dent, les platras des démolitions.

La Gloire ! Nous la connaissons : Le Mexique, Mentana. Et ce n'est là qu'un commencement. Désormais tous les soldats de 20 à 30 ans sont soldats, ... soldats du Pape.

Ils auront l'honneur de mourir pour les Jésuites, et le père Hyacinthe promet de les confesser sur les champs de bataille.

Aux réchappés de cette gloire, on distribuera des soupes à la porte des églises et des casernes.

Plus d'ateliers ! Plus de mariages ! Tout cela est révolutionnaire. Rien que des palais et des prisons, des couvents et des bordels ! ...

Aux armes, Parisiens ! c'en est trop. Vous avez reçu de vos pères la liberté, vous ne lèguerez pas la servitude à vos fils.

Les oppresseurs ont comblé la mesure. Aux armes ! Que le châtiment tombe comme la foudre sur leurs attentats. L'heure de la grande révolution du peuple a sonné ! Marchons !

Proclamation du 20 février 1866

Source : *Auguste Blanqui. Instruction pour une prise d'armes. L'Éternité par les astres, hypothèse astronomique et autres textes*, Société encyclopédique française, Editions de la Tête de Feuilles. 1972

Transcrit par Andy Blunden.

20 février 1866

Vu l'arrêté du ministre de la Guerre, en date du [en blanc] décembre 1851, signé Leroy et Saint-Arnaud, et ainsi conçu :

« Tous les individus pris les armes à la main seront fusillés. »

Attendu qu'à la suite de l'attentat du 2 décembre 1851, les défenseurs de la Constitution prisonniers ont été mis à mort pendant et après le combat ;

Qu'en divers lieux de la capitale, une foule de citoyens inoffensifs et sans armes, de simples passants ont péri assassiné par les Prétoriens ;

Que sur le Boulevard, une multitude de spectateurs paisibles, hommes, femmes, enfants, ont été soudainement et sans provocation, massacrés par la soldatesque bonapartiste ;

Que cette même soldatesque a égorgé dans leurs foyers, sans distinction d'âge ni de sexe, les habitants de plusieurs maisons ;

Que dans les départements de l'Hérault, de l'Ain, de la Nièvre, les défenseurs de la Constitution ont été, non point fusillés, mais guillotiné par sentences de conseils de guerre, longtemps après la fin

de la lutte ;

Attendu qu'en présence de ces forfaits, la magnanimité dont le peuple a fait preuve dans les guerres civiles depuis quarante ans serait désormais un crime en même temps qu'un suicide ;

Le commandant en chef de l'armée républicaine arrête :

Article premier. — Bonaparte, les ministres, le Corps législatif et le Sénat sont déclarés ennemis publics ;

Art. 2. — Tous les fonctionnaires quelconques sont suspendus de leurs fonctions. Les contrevenants seront fusillés ;

Art. 3. — Les sergents de ville et les agents de police sont tenus de se renfermer dans leurs domiciles privés. Ceux qui paraîtront dans les rues, en uniforme ou autrement, seront fusillés ;

Art. 4. — Les officiers, faisant partie d'un corps qui aura tiré sur les Républicains, seront fusillés ;

Art. 5. — Les officiers, sous-officiers, soldats de tout détachement d'artillerie qui auront tiré sur les maisons pour incendier, seront fusillés ;

Art. 6. — Les sous-officiers et soldats qui auront fait feu sur le peuple seront envoyés dans les colonies. Ceux qui auront massacré des enfants, des femmes, des vieillards, seront fusillés ;

Art. 7. — Il est enjoint aux soldats de passer sur-le-champ par les armes tout chef qui commanderait le feu sur le peuple ;

Art. 8. — Les officiers qui, pendant la lutte, se déclareront avec leur troupe pour la République, recevront une haute récompense, en témoignage de la gratitude nationale ;

Art. 9. — Les sous-officiers et soldats qui, pendant la lutte, embrasseront la cause Républicaine, auront droit, soit à leur congé, soit à des grades supérieurs dans l'armée nationale. Avec son congé chaque soldat recevra 300 F en sus de sa masse, chaque sous-officier 500 F.

Contre le positivisme

Source : *Auguste Blanqui. Instruction pour une prise d'armes. L'Éternité par les astres, hypothèse astronomique et autres textes*, Société encyclopédique français, Editions de la Tête de Feuilles. 1972;

Transcrit par Andy Blunden.

1er avril 1869

(La philosophie positive, n° 5, mars-avril 1869) article par Hippolyte Stupuy, Une remarque sur Condorcet, pages 201 et suivantes.

Monceau d'absurdités et niaiseries touchant le Christianisme et le Moyen-Age attaqués à tort par les Révolutionnaires, suivant l'auteur. Prétendus bienfaits du catholicisme et de la féodalité. Doctrine exécrationnable du fatalisme historique, du fatalisme dans l'humanité. Tout ce qui arrive est bien, par cela seul que cela arrive.

Le Catholicisme est irréprochable tant qu'il est le plus fort. Ses torts ne commencent qu'avec sa faiblesse. La féodalité également est un bienfait tant qu'elle écrase. Elle ne devient fléau que par la grâce de son déclin.

Travestissement des faits audacieux autant qu'ineptes pour la justification de cette théorie sinistre du progrès quand même, de la santé continue. Aplomb grotesque de ces systématisateurs dans leur pédantisme. Leur prétendue *Sociologie* érigée en science presque mathématique. Les appréciations les plus sottes, les plus manifestement ridicules, données imperturbablement pour des vérités *scientifiquement démontrées*.

Auguste Comte n'a rien découvert en quoi que ce soit. Il a classifié, nomenclaturé, pédantisé. Ses systèmes ont varié au gré des événements et des circonstances. Ce prétendu fondateur de la science positive s'est jeté brusquement dans les extravagances du mysticisme. Ce destructeur de dogmes a improvisé la religion de l'humanité avec sacrements et sacerdoce. Pourquoi ? Le coup d'Etat l'a terrifié. Il y a vu le triomphe soudain et inattendu du passé. Pour le fléchir et le séduire, il lui a offert une religion ultra-aristocratique, le système des castes, l'asservissement des masses, la domination absolue des riches, toutes les folies accumulées du Brahmanisme et du Christianisme.

Pourquoi des disciples orthodoxes refusent-ils de le suivre dans cette voie ? De quel droit récuser sur ce point la compétence du révélateur, tout en le proclamant le suprême prophète qui a dit le dernier mot de l'humanité ?

On parle en son nom et le renie ! S'il a extravagué dans ses derniers oracles, il n'est pas infaillible dans les premiers.

Le Positivisme, qui accuse à tort et à travers, qui traite de négation tout ce qui est en dehors de lui, le Protestantisme, le Déisme, l'Athéisme, est précisément lui-même la négation type, le doute systématiquement poussé jusqu'à l'absurde, érigé en religion. Il n'est pas le Positivisme, mais le Négativisme ou plutôt le Nihilisme. C'est un expédient, une ficelle, un truc.

Pour démontrer sa science *sociologique*, il torture et travestit l'histoire avec une audace à rendre jaloux le père Loriquet. Et cette audace impose. Il lui suffit de s'intituler *science*, de s'affubler du nom universellement respecté pour devenir aussitôt sacro-saint. Personne n'ose le regarder en face. On s'incline avec humilité et on lui tire bien bas son chapeau.

Il faut dire aussi qu'il a la protection des couards, protection toute puissante. Il sert d'abri aux athées et aux matérialistes honteux qui tiennent à vivre en paix avec la force régnante et ne se brouillent jamais avec le bras séculier. N'était donc cet appui, la louche doctrine du biaisement et de l'équivoque aurait bientôt sombré. Mais, quoi qu'on dise, les poltrons sont un fameux rempart.

« L'autorité spirituelle, si *respectable* et si respectée au Moyen Age », dit Stupuy page 203, « se déconsidère de plus en plus au XVIème siècle par le spectacle public de son inconduite et par les conflits sans fin qui président à son élection aux élections papales... ».

Comme si l'inconduite des papes et les scandales du conclave au XVIème siècle pouvaient se comparer, même de loin, aux turpitudes et aux atrocités des compétitions papales des VIIIème, IXème, Xème siècles, époque où l'on dépeint l'autorité spirituelle comme si respectable !

Respectable, parce qu'elle est incontestée et omnipotente grâce à sa férocité. Le Christianisme n'aurait pas été loin certes, sans la violence. Dès l'origine elle a été sa méthode unique. Déjà au 1er siècle, dans l'ombre, il procède par l'oppression, l'espionnage, la calomnie. Il a pour citadelle son organisation, pour arme toutes les formes de violence. Cette organisation formidable résiste à tout, triomphe de tout. La première victime est l'Empire romain. Victorieux, le Christianisme se maintient, comme il a conquis, par l'écrasement.

Sans ce système, il aurait avorté à son berceau, et une fois maître, s'il se fut relâché, n'aurait pas

subsisté deux cents ans. Ses milices, ses guerres sans quartier, le fer, la flamme, la torture, les captations, l'astuce, l'enchaînement de la pensée, le siège mis devant chaque individu, l'anéantissement immédiat de toute contradiction l'ont consolidé à travers les siècles et les obstacles. L'incendie, le carnage, la destruction marquent sa route.

Que serait-il advenu, s'il eût succombé dans l'une quelconque des luttes terminées par son triomphe ? Nul ne peut le dire, même l'entrevoir. La moindre conjoncture à ce sujet serait même une niaiserie, Parce que les choses ont suivi ce cours, il semble qu'elles n'auraient pu en suivre d'autre. Le fait accompli a une puissance irrésistible. Il est le destin même. L'esprit s'en trouve accablé et n'ose se révolter. Le sol lui manque. Il ne pourrait s'appuyer que sur le néant.

Terrible force pour les fatalistes de l'histoire, adoreurs de ce fait accompli ! Toutes les atrocités du vainqueur, la longue série de ses attentats sont froidement transformés en évolution régulière, inéluctable, comme celle de la nature. Rien n'arrête ces imperturbables *Systémisateurs*. Jean XII, Marozie, Théodora, Mathilde, etc..., constituent une « *autorité spirituelle* » respectable et respectée ! Tout cela est légitime, utile, indispensable. On doit y voir la marche naturelle, obligée du genre humain. La raison sans réplique, c'est que tout cela se suit et s'enchaîne, qu'il y a filiation constante dans les événements, que chaque époque est le produit de l'époque précédente.

Belle découverte et bel argument ! Et sans doute, tout se tient et s'engrène. La seconde d'après suit la seconde d'avant. Mais l'engrenage des choses humaines n'est point fatal comme celui de l'univers. Il est modifiable à toute minute. Un couple va se marier. Je tue l'homme et je prends la femme. Les enfants de cette femme seront les miens. N'auraient-ils pu être ceux du tué ? Le meurtre est intervenu et a changé le père. Il y a toujours filiation, mais la descendance est toute autre.

C'est une immoralité, c'est un crime de glorifier le passé quand même, de le justifier par de prétendues lois immuables, d'invoquer la dignité de l'histoire qui commande le respect ou même l'indulgence pour les horreurs des temps évanouis. Parler des services du catholicisme a pu être, à certains moments, une duperie, une illusion de circonstance. Aujourd'hui, après l'enseignement des récentes années, il n'est plus permis de plaider, au nom du fatalisme, la cause de cette religion néfaste. De la première à la dernière heure, elle n'a fait et ne fera que le mal. Elle n'était pas plus utile à l'humanité que la petite vérole, la peste ou le choléra ne sont nécessaires à la santé d'un homme.

La doctrine du progrès continu est une fantaisie des temps de transition. Elle a donné quelques années de vogue au catholicisme sous le règne de Louis-Philippe. C'était une des formes de la réaction contre le mercantilisme, réaction provoquée dans la démocratie par le débordement et l'outrecuidance cynique des intérêts matériels. Les classes moyennes intronisaient sans vergogne le culte du veau d'or et semblaient l'ériger en religion universelle. La pensée était honnie, l'idée de justice sociale mise au ban, l'enrichissement à tout prix proclamé la seule vertu.

Un moment, dans le premier dégoût de cette puanteur, la Révolution oublia les crimes du catholicisme pour se rappeler seulement sa spiritualité, et eut presque l'illusion de voir dans cet adversaire déchu un auxiliaire contre le sale ennemi surgi tout à coup devant elle. Le Moyen Age fut tout à coup de mode universelle, par méprise et naïveté dans le camp populaire, par instinct et par calcul chez les conservateurs. Courte unanimité ! La méprise s'est évanouie, l'instinct s'est fait doctrine. Chaque chose a repris sa couleur propre. L'avenir a reconnu dans le christianisme son mortel ennemi, le passé sa dernière planche de salut.

Le Positivisme, attaché à la traîne d'un Révélateur, reste figé dans l'admiration du Moyen Age. Auguste Comte, contemporain de cet engouement éphémère, en a fait une des assises de sa lourde construction *sociologique*. Il faut bien que les disciples se logent de leur mieux dans la bâtisse du maître. On fausse, on estropie l'histoire pour l'ajuster aux divagations des nouveaux livres saints. La Bible était une inspiration divine. Les tomes d'Auguste Comte sont la *science démontrée*. Où est la

pire outrecuidance ?

Dans sa systématisation du Moyen Age, le Positivisme lui sacrifie sans pitié ni scrupule tous les martyrs de la pensée et de la justice, Abélard, Arnaud de Brescia, Rienzi, etc... Il n'ose point sans doute les condamner, il se borne à taire leurs noms ou leurs rôles, et à rayer simplement de l'histoire les grandes figures qui contrarient sa thèse de la Papauté légitime... légitime, comme de raison, tant que ses forfaits l'ont conservée toute puissante, coupable, aussitôt qu'ils n'ont plus réussi à la préserver de la décadence.

Ce Positivisme est d'un aplomb vraiment rare. C'est lui qui a découvert le soleil, la lune et les étoiles. Il invente à chaque instant une foule de choses aussi merveilleuses qu'ignorées, telles que le pain, le vin, la chandelle, etc. Rien n'existait avant lui. Il a tout créé, tout numéroté. Son procédé de fabrication est curieux. Il consiste à embourber dans un vaste marais de phrases ce que chacun savait en deux mots de l'eau la plus limpide. Ainsi cette vérité si simple : « On est toujours un peu de son siècle », le Positivisme la remet au monde entortillée dans cinquante pages illisibles.

Autre découverte par la même méthode: "Toutes les époques produisent des rétrogrades et des avancés." Qui eut découvert cela et bien d'autres choses avant Auguste Comte ? C'est lui vraiment qui nous a planté à tous un nez positif au milieu du visage. Jusqu'à la venue de ce Messie, on n'avait que de faux nez de carton.

* * *

De sa prétendue science de la sociologie, aussi bien que de la philosophie de l'histoire, le positivisme exclut l'idée de justice. Il n'admet que la loi du progrès continu, la fatalité. Chaque chose est excellente à son heure puisqu'elle prend place dans la filiation du progrès. Tout est au mieux toujours. Nul critérium pour apprécier le bon ou le mauvais. Ce serait du préconçu, de l'à priori, de la métaphysique.

L'expérience des siècles démontre que le seul agent du progrès est l'instruction, que la lumière jaillit presque uniquement de l'échange et du choc des pensées humaines, que par conséquent tout ce qui favorise et multiplie cet échange est le bien, que tout ce qui le supprime ou l'entrave est le mal. Or, le christianisme a pour principe fondamental l'anéantissement de la liberté de pensée et de communiquer sa pensée. De par l'observation, il est donc la nuit et le mal.

Foin ! métaphysique et somette que tout cela ! répond le positiviste. La vérité c'est que, n'importe par quel moyen, le christianisme ayant combattu et régné 1500 ans, a été nécessairement le progrès durant cette période de lutte et de puissance. Il ne commence à devenir le mal et l'obstacle qu'à dater de son déclin, et seulement parce qu'il décline. — Cependant au début, à l'apogée, dans la décadence, sa méthode a toujours été la même : "extermination de la pensée." Qu'importe ! Hosannah ! Gloire à son triomphe ! Hourra ! (Hou ! Hou !) Sus ! Sus à sa défaite !

Telle est la philosophie positive, aussi généreuse que juste, aussi noble que consolante.

La manie du progrès quand même, chez ces aveugles systématisateurs, va jusqu'à l'accusation de *mouvement rétrograde* et d'impulsion *négative*, portée contre la renaissance des lettres gréco-latines, et suivant eux cette victoire sur les infâmes productions du Moyen Age est un recul. Elle a brisé l'évolution régulière qui était chrétienne ! Elle a introduit en fraude la vieillesse païenne dans le monde moderne. L'Antiquité est une *intruse* qui nous a dévoyés car elle a fait remonter le cours des âges.

Il est vrai en reparaissant au jour, comme le Rhône après sa perte, l'antiquité s'est permis de donner un rude démenti à la tocade du développement continu. Arrêtant court, puis refoulant dans la nuit le Moyen Age, elle est venue réinstaller sur les ruines de la tradition christiano-absolutiste, l'idée de liberté et de République conservée en dépôt dans les entrailles des idiomes grecs et latins.

Elle est donc fautive cette théorie du progrès ininterrompu et fatal. Car la civilisation gréco-romaine a bondi par-dessus le christianisme pour refaire malgré lui, contre lui, la civilisation moderne. Pas de preuve plus éclatante que cette religion, maladie terrible, a cloué près de deux mille ans l'humanité sur un lit de douleurs.

Si la science a pu naître, c'est que l'imprimerie, appuyée sur l'Antiquité, l'a sauvée du tigre qui la guettait au berceau. Les Positivistes aiment et chantent la Science. Eh! bien, elle est fille de l'Antiquité. Le christianisme a failli la tuer. Sorcière ! Au feu ! Criait cet infâme. Elle n'a échappé qu'avec peine, témoins Roger Bacon, Raymond Lulle et tant d'autres. Elle revit aujourd'hui pour châtier le monstre. De quel droit les panégyristes de l'assassin se font-ils les chantres de la victime ?

Le Positivisme n'est qu'une série de trucs. Le premier et le meilleur est son nom même qui s'empare de droit de tout ce qui est vérité et réalité ! Il s'accroche d'abord à la science et la fait sienne par ce mariage. « *Science positive* », se dit le vulgaire. « Avant Comte il n'existait donc qu'une science négative. »

Or, cet accouplement n'est qu'un pléonasme: « *Lumière éclatante* » ne serait pas plus ridicule, mais qu'est-ce que le péché de pléonasme pour le charabia positiviste, cette dardre rongeanse de notre langue ?

* * *

Le Positivisme dénomme science particulière chacune des diverses sciences connues, et science générale la *Philosophie positive*, c'est-à-dire la classification comtiste. Il s'introduit ainsi modestement dans l'humanité comme *Science des Sciences*, quoi ? La fantaisie d'un pédant ! Une nomenclature sans valeur pratique, sans application courante, brimborion inutile à reléguer sous un verre de pendule.

Le public se laisse faire et suit, les yeux fermés, tout étourdi d'un effroyable baragouin qui lui semble sortir au moins de l'autre de Trophonius ...

Toute la valeur du Positivisme est matérialiste. Otez-lui cette qualité, il ne reste plus qu'erreurs et outrecuidance. Personne ne montre mieux la vérité du matérialisme et, chose étrange, il se refuse à conclure et traite le matérialisme de métaphysique. Plaisante accusation.

Eh ! Messieurs,

Vous donnez lourdement vos qualités aux autres,
et nous n'acceptons pas si lentement les vôtres.

Affirmer, au nom de l'expérience, la non-immortalité de l'âme, l'éternité de la matière, et repousser la qualification de matérialiste, c'est un raffinement de casuistique inaccessible à l'intelligence d'un simple mortel. Qu'est-ce que le matérialisme, sinon la doctrine qui déclare l'univers infini dans le temps et dans l'espace, et l'esprit une propriété inséparable de la substance nerveuse, dans la vie comme dans la mort ?

Avec plus ou moins de détours et de subtilités, le Positivisme dit la même chose. Franchise à part, où est la différence entre les deux doctrines ? — Ah ! voici : l'une n'est qu'un particularisme — Style Allemand ; l'autre est l'universalité des connaissances humaines. Avait-il donc inventé ces connaissances le Positivisme ? Non, il les a tout bonnement enfilées en chapelet et débite ce chapelet comme son ouvrage.

Le Positivisme est un demi-Dieu qui sait tout, qui embrasse tout, depuis les derniers confins de la Mathématique transcendante jusqu'aux plus minces détails de la *Sociologie*, passée, présente et future. Du haut de son trône omniscient, il laisse choir un regard de dédain sur le Myrmidon qui ose se prétendre son pareil et lui dit comme à un chétif insecte: « Qu'y-a-t-il entre nous ? »

8 avril 1869

Page 375 — (*La philosophie positive*, n° 3, Nov. Déc. 1869) article de *La Révolution* par Littré. (*)

Affreux pathos d'A. Comte sur les philosophies de Voltaire et de Rousseau. Mauvaise foi de ce soit-disant révélateur qui fait semblant de ne reconnaître au XVIIIème siècle que deux écoles, Déiste l'une et l'autre, et ne souffle mot de l'école matérialiste et athée représentée par la pléiade Diderot, d'Holbach, d'Alembert, Lamétrie, Helvétius, etc...

Le brave homme avait ses raisons pour escamoter cette pléiade. Il voulait simplement inventer l'athéisme sous le nom de Positivisme. A l'exemple du maître, les disciples feignant aussi de ne voir dans l'athéisme qu'une métaphysique. Mais ôtez de leur gallimatias l'idée athée et matérialiste, que reste-t-il ? Une classification fantaisiste. Avec ce mot : « Positivisme », ils ont presque réussi à se poser en créateurs de toutes les sciences humaines.

Quel terrible baragouin que ce style d'A. Comte ! un pareil écrivain a-t-il pu jamais tirer de son cerveau une chose sérieuse ? Littré trouve dans ce patois une explication des conséquences réactionnaires de Thermidor.

« C'est », dit-il, « l'immixtion (*sic*) de la Réaction dans le mouvement Thermidorien. Les violences de Robespierre avaient rendu la réaction imminente. »

Cette raison c'est celle de Diaforius : « Pourquoi l'opium fait-il dormir ? — Parce qu'il a une vertu dormitive. » D'où vient l'immixtion de la Réaction dans le mouvement Thermidorien ? Qui l'a rendue possible ? Ecrasée jusqu'alors, pourquoi a-t-elle pu relever la tête et prendre si soudainement le dessus ?

La faute en est à la composition des assemblées délibérantes, toutes mauvaises sans exception, depuis 1789. Constituante, Législative, Convention étaient des collectivités bourgeoises, égoïstes et poltronnes, des ramassés de nullités ou de médiocrités où pointaient ça et là les talents en petit nombre et plus rares encore les caractères.

Comprimée au 31 mai par la minorité Révolutionnaire, puis appelée à la rescousse par les Montagnards contre la dictature Robespierrienne, la majorité rétrograde de la Convention se retrouva libre le 9 Thermidor et maîtresse le lendemain.

L'éternité par les astres

1872

Introduction

Un document produit en version numérique par Daniel Banda, bénévole, professeur de philosophie en Seine Saint-Denis et chargé de cours d'esthétique à ParisI Sorbonne et ParisX Nanterre.

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales" dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi. Site web :

http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par M. Daniel Banda, bénévole, professeur de philosophie en Seine Saint-Denis et chargé de cours d'esthétique à Paris-I Sorbonne et Paris-X Nanterre.

Louis Auguste Blanqui (1825-1881)

L'éternité par les astres (1872)

L'éternité par les astres (1872). Une édition électronique réalisée à partir du texte de Louis Auguste Blanqui, *L'éternité par les astres*, Paris, Librairie Germer Baillière, 1872.

Édition réalisée à partir du fichier image disponible sur le site *web* de la Bibliothèque nationale de France <http://gallica.bnf.fr/> (le fichier image a été imprimé, puis numérisé, enfin "reconnu").

Pour faciliter la lecture à l'écran, nous sautons régulièrement une ligne d'un paragraphe au suivant quand l'édition originale va simplement à la ligne.

Édition complétée le 11 mars 2003 à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

L'Éternité par les astres

I L'univers. - L'infini

II L'indéfini

III Distances prodigieuses des étoiles

IV Constitution physique des astres

V Observations sur la cosmogonie de Laplace. - Les comètes

[VI](#) L'origine des mondes

[VII](#) Analyse et synthèse de l'univers

[VIII](#) Résumé

L'éternité par les Astres

Hypothèse astronomique

I

l'univers. - l'infini.

L'univers est infini dans le temps et dans l'espace, éternel, sans bornes et indivisible. Tous les corps, animés et inanimés, solides, liquides et gazeux, sont reliés l'un à l'autre par les choses même qui les séparent. Tout se tient. Supprimât-on les astres, il resterait l'espace, absolument vide sans doute, mais ayant les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, espace indivisible et illimité.

Pascal a dit avec sa magnificence de langage « L'univers est un cercle, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » Quelle image plus saisissante de l'infini ? Disons d'après lui, et en précisant encore : L'univers est une sphère dont le centre est partout et la surface nulle part.

Le voici devant nous, s'offrant à l'observation et au raisonnement. Des astres sans nombre brillent dans ses profondeurs. Supposons-nous à l'un de ces « centres de sphère », qui sont partout, et dont la surface n'est nulle part, et admettons un instant l'existence de cette surface, qui se trouve dès lors la limite du monde.

Cette limite sera-t-elle solide, liquide ou gazeuse ? Quelle que soit sa nature, elle devient aussitôt la prolongation de ce qu'elle borne ou prétend borner. Prenons qu'il n'existe sur ce point ni solide, ni liquide, ni gaz, pas même l'éther. Rien que l'espace, vide et noir. Cet espace n'en possède pas moins les trois dimensions, et il aura nécessairement pour limite, ce qui veut dire pour continuation, une nouvelle portion d'espace de même nature, et puis après, une autre, puis une autre encore, et ainsi de suite, *indéfiniment*.

L'infini ne peut se présenter à nous que sous l'aspect de *l'indéfini*. L'un conduit à l'autre par l'impossibilité manifeste de trouver ou même de concevoir une limitation à l'espace. Certes, l'univers infini est incompréhensible, mais l'univers limité est absurde. Cette certitude absolue de l'infinité du monde, jointe à son incompréhensibilité, constitue une des plus crispantes agaceries qui tourmentent l'esprit humain. Il existe, sans doute, quelque part, dans les globes errants, des cerveaux assez vigoureux pour comprendre l'énigme impénétrable au nôtre. Il faut que notre jalousie en fasse son deuil.

Cette énigme se pose la même pour l'infini dans le temps que pour l'infini dans l'espace. L'éternité du monde saisit l'intelligence plus vivement encore que son immensité. Si l'on ne peut consentir de bornes à l'univers, comment supporter la pensée de sa non-existence ? La matière n'est pas sortie du néant. Elle n'y rentrera point. Elle est éternelle, impérissable. Bien qu'en voie perpétuelle de transformation, elle ne peut ni diminuer, ni s'accroître d'un atome.

Infinie dans le temps, pourquoi ne le serait-elle pas dans l'étendue ? Les deux infinis sont inséparables. L'un implique l'autre à peine de contradiction et d'absurdité. La science n'a pas constaté encore une loi de solidarité entre l'espace et les globes qui le sillonnent. La chaleur, le

mouvement, la lumière, l'électricité, sont une nécessité pour toute l'étendue. Les hommes compétents pensent qu'aucune de ses parties ne saurait demeurer veuve de ces grands foyers lumineux, par qui vivent les mondes. Notre opuscule repose en entier sur cette opinion, qui peuple de l'infinité des globes l'infinité de l'espace, et ne laisse nulle part un coin de ténèbres, de solitude et d'immobilité.

II L'INDÉFINI

On ne peut emprunter une idée, même bien faible, de l'infini qu'à l'indéfini, et cependant cette idée si faible revêt déjà des apparences formidables. Soixante deux chiffres, occupant une longueur de 5 centimètres environ, donnent 20 octodécillions de lieues, ou en termes plus habituels, des milliards de milliards de milliards de milliards de fois le chemin du soleil à la terre.

Qu'on imagine encore une ligne de chiffres, allant d'ici au soleil, c'est-à-dire longue, non plus de 15 centimètres, mais de 37 millions de lieues. L'étendue qu'embrasse cette énumération n'est-elle pas effrayante ? Prenez maintenant cette étendue même pour unité dans un nouveau nombre que voici : La ligne de chiffres qui le composent part de la terre et aboutit à cette étoile là-bas, dont la lumière met plus de mille ans pour arriver jusqu'à nous, en faisant 75 000 lieues par seconde. Quelle distance sortirait d'un pareil calcul, si la langue trouvait des mots et du temps pour l'énoncer !

On peut ainsi prolonger *l'indéfini* à discrétion, sans dépasser les bornes de l'intelligence, mais aussi sans même entamer l'infini. Chaque parole fût-elle l'indication des plus effroyables éloignements, on parlerait des milliards de milliards de siècles, à un mot par seconde, pour n'exprimer en somme qu'une insignifiance dès qu'il s'agit de l'infini.

III DISTANCES PRODIGIEUSES DES ÉTOILES

L'univers semble se dérouler immense à nos regards. Il ne nous montre pourtant qu'un bien petit coin. Le soleil est une des étoiles de la voie lactée, ce grand rassemblement stellaire qui envahit la moitié du ciel, et dont les constellations ne sont que des membres détachés, épars sur la voûte de la nuit. Au-delà, quelques points imperceptibles, piqués au firmament, signalent les astres demi-éteints par la distance, et là-bas, dans les profondeurs qui déjà se dérobent, le télescope entrevoit des nébuleuses, petits amas de poussière blanchâtre, voies lactées des derniers plans.

L'éloignement de ces corps est prodigieux. Il échappe à tous les calculs des astronomes, qui ont essayé en vain de trouver une parallaxe à quelquesuns des plus brillants: Sirius, Altaïr, Wèga (de la Lyre). Leurs résultats n'ont point obtenu créance et demeurent très problématiques. Ce sont des à-peu-près, ou plutôt un minimum, qui rejette les étoiles les plus proches au-delà de 7000 milliards de lieues. La mieux observée, la 61e du Cygne, a donné 23 000 milliards de lieues, 658 700 fois la distance de la terre au soleil.

La lumière, marchant à raison de 75 000 lieues par seconde, ne franchit cet espace qu'en dix ans et trois mois. Le voyage en chemin de fer, à dix lieues par heure, sans une minute d'arrêt ni de ralentissement, durerait 250 millions d'années. De ce même train, on irait au soleil en 400 ans. La terre, qui fait 233 millions de lieues chaque année, n'arriverait à la 61e du Cygne qu'en plus de cent mille ans.

Les étoiles sont des soleils semblables au nôtre. On dit Sirius cent cinquante fois plus gros. La chose est possible, mais peu vérifiable. Sans contredit, ces foyers lumineux doivent offrir de fortes inégalités de volume. Seulement, la comparaison est hors de portée, et les différences de grandeur et

d'éclat ne peuvent guère être pour nous que des questions d'éloignement ou plutôt des questions de doute. Car, sans données suffisantes, toute appréciation est une témérité.

IV

CONSTITUTION PHYSIQUE DES ASTRES.

La nature est merveilleuse dans l'art d'adapter les organismes aux milieux, sans s'écarter jamais d'un plan général qui domine toutes ses Œuvres. C'est avec de simples modifications qu'elle multiplie ses types jusqu'à l'impossible. On a supposé, bien à tort, dans les corps célestes, des situations et des êtres également fantastiques, sans aucune analogie avec les hôtes de notre planète. Qu'il existe des myriades de formes et de mécanismes, nul doute. Mais le plan et les matériaux restent invariables. On peut affirmer sans hésitation qu'aux extrémités les plus opposées de l'univers, les centres nerveux sont la base, et l'électricité l'agent-principe de toute existence animale. Les autres appareils se subordonnent à celui-là, suivant mille modes dociles aux milieux. Il en est certainement ainsi dans notre groupe planétaire, qui doit présenter d'innombrables séries d'organisations diverses. Il n'est même pas besoin de quitter la terre pour voir cette diversité presque sans limites.

Nous avons toujours considéré notre globe comme la planète-reine, vanité bien souvent humiliée. Nous sommes presque des intrus dans le groupe que notre gloriole prétend agenouiller autour de sa suprématie. C'est la densité qui décide de la constitution physique d'un astre. Or, notre densité n'est point celle du système solaire. Elle n'y forme qu'une infime exception qui nous met à peu près en dehors de la véritable famille, composée du soleil et des grosses planètes. Dans l'ensemble du cortège, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, comptent, comme volume, pour 2 sur 2417, et en y joignant le Soleil, pour 2 sur 1 281 684. Autant compter pour zéro !

Devant un tel contraste, il y a quelques années seulement, le champ était ouvert à la fantaisie sur la structure des corps célestes. La seule chose qui ne parût point douteuse, c'est qu'ils ne devaient en rien ressembler au nôtre, On se trompait. L'analyse spectrale est venue dissiper cette erreur, et démontrer, malgré tant d'apparences contraires, l'identité de composition de l'univers. Les formes sont innombrables, les éléments sont les mêmes, Nous touchons ici à la question capitale, celle qui domine de bien haut et annihile presque toutes les autres ; il faut donc l'aborder en détail et procéder du connu à l'inconnu.

Sur notre globe jusqu'à nouvel ordre, la nature a pour éléments uniques à sa disposition les 64 *corps simples*, dont les noms viennent ci-après. Nous disons « jusqu'à nouvel ordre », parce que le nombre de ces corps n'était que 53 il y a peu d'années. De temps à autre, leur nomenclature s'enrichit de la découverte de quelque métal, dégagé à grand-peine, par la chimie, des liens tenaces de ses combinaisons avec l'oxygène. Les 64 arriveront à la centaine, c'est probable. Mais les acteurs sérieux ne vont guère au-delà de 25. Le reste ne figure qu'à titre de comparses. On les dénomme *corps simples*, parce qu'on les a trouvés jusqu'à présent irréductibles. Nous les rangeons à peu près dans l'ordre de leur importance :

- | | |
|---------------|----------------|
| 1. Hydrogène. | 33. Manganèse. |
| 2. Oxygène. | 34. Zirconium. |
| 3. Azote. | 35. Cobalt. |
| 4. Carbone. | 36. Iridium. |
| 5. Phosphore. | 37. Bore. |
| 6. Soufre. | 38. Strontium |
| 7. Calcium. | 39. Molybdène. |
| 8. Silicium. | 40. Palladium. |

9. Potassium.	41. Titane.
10. Sodium.	42. Cadmium.
11. Aluminium.	43. Sélénium.
12. Chlore.	44. Osmium.
13. Iode.	45. Rubidium.
14. Fer.	46. Lantane.
15. Magnésium.	47. Tellure.
16. Cuivre.	48. Tungstène.
17. Argent.	49. Uranium.
18. Plomb.	50. Tantale.
19. Mercure.	51. Lithium.
20. Antimoine.	52. Niobium.
21. Baryum.	53. Rhodium.
22. Chrome.	54. Didyme.
23. Brome.	55. Indium.
24. Bismuth.	56. Terbium.
25. Zinc.	57. Thallium.
26. Arsenic.	58. Thorium.
27. Platine.	59. Vanadium.
28. Étain.	60. Ytrium.
29. Or.	61. Caesium.
30. Nickel.	62. Ruthénium.
31. Glucinium.	63. Erbium.
32. Fluor.	64. Cérium

Les quatre premiers, hydrogène, oxygène, azote, carbone, sont les grands agents de la nature. On ne sait auquel d'entre eux donner la préséance, tant leur action est universelle. L'hydrogène tient la tête, car il est la lumière de tous les soleils. Ces quatre gaz constituent presque à eux seuls la matière organique, flore et faune, en y joignant le calcium, le phosphore, le soufre, le sodium, le potassium, etc...

L'hydrogène et l'oxygène forment l'eau, avec adjonction de chlore, de sodium, d'iode pour les mers. Le silicium, le calcium, l'aluminium, le magnésium, combinés avec l'oxygène, le carbone, etc..., composent les grandes masses des terrains géologiques, les couches superposées de l'écorce terrestre. Les métaux précieux ont plus d'importance chez les hommes que dans la nature.

Naguère encore, ces éléments étaient tenus pour spécialités de notre globe. Que de polémiques, par exemple, sur le soleil, sa composition, l'origine et la nature de la lumière ! La grande querelle de l'*émission* et des *ondulations* est à peine terminée. Les dernières escarmouches d'arrière-garde retentissent encore. Les *ondulations* victorieuses avaient échafaudé sur leur succès une théorie assez fantastique que voici : « Le soleil, simple corps opaque comme la première planète venue, est enveloppé de deux atmosphères, l'une, semblable à la nôtre, servant de parasol aux indigènes contre la seconde, dite photosphère, source éternelle et inépuisable de lumière et de chaleur. »

Cette doctrine, universellement acceptée, a longtemps régné dans la science, en dépit de toutes les analogies. Le feu central qui gronde sous nos pieds atteste suffisamment que la terre a été autrefois ce qu'est aujourd'hui le soleil, et la terre n'a jamais endossé de photosphère électrique, gratifiée du don de pérennité.

L'analyse spectrale a dissipé ces erreurs. Il ne s'agit plus d'électricité inusable et perpétuelle, mais tout prosaïquement d'hydrogène brûlant, là comme ailleurs, avec le concours de l'oxygène. Les protubérances roses sont des jets prodigieux de ce gaz enflammé, qui débordent le disque de la lune, pendant les éclipses totales de soleil. Quant aux taches solaires, on avait eu raison de les représenter comme de vastes entonnoirs ouverts dans des masses gazeuses. C'est la flamme de l'hydrogène, balayée par les tempêtes sur d'immenses surfaces, et qui laisse apercevoir, non pas comme une opacité noire, mais comme une obscurité relative, le noyau de l'astre, soit à l'état liquide, soit à l'état gazeux fortement comprimé.

Donc, plus de chimères. Voici deux éléments terrestres qui éclairent l'univers, comme ils éclairent les rues de Paris et de Londres. C'est leur combinaison qui répand la lumière et la chaleur. C'est le produit de cette combinaison, l'eau, qui crée et entretient la vie organique. Point d'eau, point d'atmosphère, point de flore ni de faune. Rien que le cadavre de la lune.

Océan de flammes dans les étoiles pour vivifier, océan d'eau sur les planètes pour organiser, l'association de l'hydrogène et de l'oxygène est le gouvernement de la matière, et le sodium est leur compagnon inséparable dans leurs deux formes opposées, le feu et l'eau. Au spectre solaire, il brille en première ligne ; il est l'élément principal du sel des mers.

Ces mers, aujourd'hui si paisibles, malgré leurs rides légères, ont connu de tout autres tempêtes, quand elles tourbillonnaient en flammes dévorantes sur les laves de notre globe. C'est cependant bien la même masse d'hydrogène et d'oxygène; mais quelle métamorphose ! L'évolution est accomplie. Elle s'accomplira également sur le soleil. Déjà ses taches révèlent, dans la combustion de l'hydrogène, des lacunes passagères, que le temps ne cessera d'agrandir et de tourner à la permanence. Ce temps se comptera par siècles, sans doute, mais la pente descend.

Le soleil est une étoile sur son déclin. Un jour viendra où le produit de la combinaison de l'hydrogène avec l'oxygène, cessant de se décomposer à nouveau pour reconstituer à part les deux éléments, restera ce qu'il doit être, de l'eau. Ce jour verra finir le règne des flammes, et commencer celui des vapeurs aqueuses, dont le dernier mot est la mer. Ces vapeurs, enveloppant de leurs masses épaisses l'astre déchu, notre monde planétaire tombera dans la nuit éternelle.

Avant ce terme fatal, l'humanité aura le temps d'apprendre bien des choses. Elle sait déjà, de par la spectrométrie, que la moitié des 64 *corps simples*, composant notre planète, fait également partie du soleil, des étoiles et de leurs cortèges. Elle sait que l'univers entier reçoit la lumière, la chaleur et la vie organique, de l'hydrogène et de l'oxygène associés, flammes ou eau.

Tous les *corps simples* ne se montrent pas dans le spectre solaire, et réciproquement les spectres du soleil et des étoiles accusent l'existence d'éléments à nous inconnus. Mais cette science est neuve encore et inexpérimentée. Elle dit à peine son premier mot et il est décisif. Les éléments des corps célestes sont partout identiques. L'avenir ne fera que dérouler chaque jour les preuves de cette identité. Les écarts de densité, qui semblaient de prime abord un obstacle insurmontable à toute similitude entre les planètes de notre système, perdent beaucoup de leur signification isolante, quand on voit le soleil, dont la densité est le quart de la nôtre, renfermer des métaux tels que le fer (densité, 7,80), le nickel (8,67), le cuivre (9,95), le zinc (7,19), le cobalt (7,81), le cadmium (8,69), le chrome (5,90).

Que les *corps simples* existent sur les divers globes en proportions inégales, d'où résultent des divergences de densité, rien de plus naturel. Évidemment, les matériaux d'une nébuleuse doivent se classer sur les planètes selon les lois de la pesanteur, mais ce classement n'empêche pas les *corps simples* de coexister dans l'ensemble de la nébuleuse, sauf à se répartir ensuite selon un certain ordre, en vertu de ces lois. C'est précisément le cas de notre système, et, selon toute apparence, celui des autres groupes stellaires. Nous verrons plus loin quelles conditions ressortent de ce fait.

V

OBSERVATIONS SUR LA COSMOGONIE DE LAPLACE.

- LES COMÈTES.

Laplace a puisé son hypothèse dans Herschell qui l'avait tirée de son télescope. Tout entier aux mathématiques, l'illustre géomètre s'occupe beaucoup du mouvement des astres et fort peu de leur nature. Il ne touche à la question physique qu'avec nonchalance, par de simples affirmations, et se hâte de retourner aux calculs de la gravitation, son objectif permanent. Il est visible que sa théorie est aux prises avec deux difficultés capitales : l'origine ainsi que la haute température des nébuleuses, et les comètes. Ajournons pour un instant les nébuleuses et voyons les comètes. Ne pouvant à aucun titre les loger dans son système, l'auteur, pour s'en défaire, les envoie promener d'étoile en étoile. Suivons-les, afin de nous en débarrasser nous-mêmes.

Tout, le monde aujourd'hui en est arrivé à un profond mépris des comètes, ces misérables jouets des planètes supérieures qui les bousculent, les tiraillent en cent façons, les gonflent aux feux solaires, et finissent par les jeter dehors en lambeaux. Déchéance complète ! Quel humble respect jadis, quand on saluait en elles des messagères de mort ! Que de huées et de sifflets depuis qu'on les sait inoffensives ! On reconnaît bien là les hommes.

Toutefois, l'impertinence n'est pas sans une légère nuance d'inquiétude. Les oracles ne se privent pas de contradictions. Ainsi Arago, après avoir proclamé vingt fois la nullité absolue des comètes, après avoir assuré que le vide le plus parfait d'une machine pneumatique est encore beaucoup plus dense que la substance cométaire, n'en déclare pas moins, dans un chapitre de ses oeuvres, que « la transformation de la terre en satellite de comète est un événement qui ne sort pas du cercle des probabilités. »

Laplace, savant si grave, si sérieux, professe également le pour et le contre sur cette question. Il dit quelque part : « La rencontre d'une comète ne peut produire sur la terre aucun effet sensible. Il est très probable que les comètes *l'ont plusieurs fois enveloppée sans avoir été aperçues...* » Et ailleurs : « Il est facile de se représenter les effets de ce choc (d'une comète) sur la terre : l'axe et le mouvement de rotation changés ; les mers abandonnant leurs anciennes positions pour se précipiter vers le nouvel équateur ; une grande partie des hommes et des animaux noyés dans ce déluge universel, ou détruits par la violente secousse imprimée au globe, des espèces entières anéanties... » etc...

Des *oui* et *non* si catégoriques sont singuliers sous la plume de mathématiciens. L'attraction, ce dogme fondamental de l'astronomie, est parfois tout aussi maltraitée. Nous l'allons voir en disant un mot de la lumière zodiacale.

Ce phénomène a déjà reçu bien des explications différentes. On l'a d'abord attribué à l'atmosphère du soleil, opinion combattue par Laplace. Suivant lui, « l'atmosphère solaire n'arrive pas à mi-chemin de l'orbe de Mercure. Les lueurs zodiacales proviennent des molécules trop volatiles pour s'être unies aux planètes, à l'époque de la grande formation primitive, et qui circulent aujourd'hui autour de l'astre central. Leur extrême ténuité n'oppose point de résistance à la marche de corps célestes, et nous donne cette clarté perméable aux étoiles. »

Une telle hypothèse est peu vraisemblable. Des molécules planétaires, volatilisées par une haute température, ne conservent pas éternellement leur chaleur, ni par conséquent la forme gazeuse, dans les déserts glacés de l'étendue. De plus, quoi qu'en dise Laplace, cette matière, si tenue qu'on la suppose, serait un obstacle sérieux aux mouvements des corps célestes, et amènerait avec le temps de graves désordres.

La même objection réfute une idée récente, qui fait honneur de la lumière zodiacale aux débris des comètes naufragées dans les tempêtes du périhélie. Ces restes formeraient un vaste océan qui

englobe et dépasse même les orbites de Mercure, Vénus et la Terre. C'est pousser un peu loin le dédain des comètes que de confondre leur nullité avec celle de l'éther, voire même du vide. Non, les planètes ne feraient pas bonne route au travers de ces nébulosités, et la gravitation ne tarderait pas à s'en mal trouver.

Il semble encore moins rationnel de chercher l'origine des lueurs mystérieuses de la région zodiacale dans un anneau de météorites circulant autour du soleil. Les météorites, de leur nature, ne sont pas très perméables à la clarté des étoiles.

En remontant un peu haut, peut-être trouverait-on le chemin de la vérité. Arago a dit je ne sais où : « La matière cométaire a pu assez fréquemment entrer dans notre atmosphère. Cet événement est sans danger. Nous pouvons, sans nous en apercevoir, traverser la queue d'une comète... » Laplace n'est pas moins explicite : « Il est très probable, dit-il, que les comètes ont plusieurs fois enveloppé la terre sans être aperçues... »

Tout le monde sera de cet avis, Mais on peut demander aux deux astronomes ce que sont devenues ces comètes. Ont-elles continué leur voyage ? Leur est-il possible de s'arracher aux étreintes de la terre et de passer outre ? L'attraction est donc confisquée ? Quoi ! Cette vague effluve cométaire, qui fatigue la langue à définir son néant, braverait la force qui maîtrise l'univers !

On conçoit que deux globes massifs, lancés à fond de train, se croisent par la tangente et continuent de fuir, après une double secousse. Mais que des inanités errantes viennent se coller contre notre atmosphère, puis s'en détachent paisiblement pour suivre leur route, c'est d'un sans-gêne peu acceptable. Pourquoi ces vapeurs diffuses ne demeurent-elles pas clouées à notre planète par la pesanteur ?

« Justement ! Parce qu'elles ne pèsent pas, dira-t-on. Leur inconsistance même les dérober. Point de masse, point d'attraction. » Mauvais raisonnement. Si elles se séparent de nous pour rallier leur corps d'armée, c'est que le corps d'armée les attire et nous les enlève. A quel titre ? La terre leur est bien supérieure en puissance. Les comètes, on le sait, ne dérangent personne, et tout le monde les dérange, parce qu'elles sont les humbles esclaves de l'attraction. Comment cesseraient-elles de lui obéir, précisément quand notre globe les saisit au corps et ne devrait plus lâcher prise ? Le soleil est trop loin pour les disputer à qui les tient de si près, et dût-il entraîner la tête de ces cohues, l'arrière-garde, rompue et disloquée, resterait au pouvoir de la terre.

Cependant on parle, comme d'une chose toute simple, de comètes qui entourent, puis abandonnent notre globe. Personne n'a fait à cet égard la moindre observation. La marche rapide de ces astres suffit-elle pour les soustraire à l'action terrestre, et poursuivent-ils leur course par l'impulsion acquise ?

Une pareille atteinte à la gravitation est impossible et nous devons être sur la voie des lueurs zodiacales. Les détachements cométaires, faits prisonniers dans ces rencontres sidérales, et refoulés vers l'équateur par la rotation, vont former ces renflements lenticulaires qui s'illuminent aux rayons du soleil, avant l'aurore, et surtout après le crépuscule du soir. La chaleur du jour les a dilatés et rend leur luminosité plus sensible qu'elle ne l'est le matin, après le refroidissement de la nuit.

Ces masses diaphanes, d'apparence toute cométaire, perméables aux plus petites étoiles, occupent une étendue immense, depuis l'équateur, leur centre et leur point culminant comme altitude et comme éclat, jusque bien au-delà des tropiques, et probablement jusqu'aux deux pôles, où elles s'abaissent, se contractent et s'éteignent.

On avait toujours logé jusqu'ici la lumière zodiacale hors de la terre, et il était difficile de lui assigner une place ainsi qu'une nature conciliables à la fois avec sa permanence et ses variations. Mais c'est la terre elle-même qui en porte la cause, enroulée autour de son atmosphère, sans que le poids de la colonne atmosphérique en reçoive un atome d'augmentation. Cette pauvre substance ne

pouvait donner une preuve plus décisive de son inanité.

Les comètes, dans leurs visites, renouvellent peut-être plus souvent qu'on ne le pense les contingents prisonniers. Ces contingents, du reste, ne sauraient dépasser une certaine hauteur sans être écumés par la force centrifuge, qui emporte son butin dans l'espace. L'atmosphère terrestre se trouve ainsi doublée d'une enveloppe cométaire, à peu près impondérable, siège et source de la lumière zodiacale. Cette version s'accorde bien avec la diaphanéité des comètes, et de plus, elle tient compte des lois de la pesanteur qui n'autorisent pas l'évasion des détachements capturés par les planètes.

Reprenons l'histoire de ces nihilités chevelues. Si elles évitent Saturne, c'est pour tomber sous la coupe de Jupiter, le policier du système. En faction dans l'ombre, il les flaire, avant même qu'un rayon solaire les rende visibles, et les rabat éperdues vers les gorges périlleuses. Là, saisies par la chaleur et dilatées jusqu'à la monstruosité, elles perdent leur forme, s'allongent, se désagrègent et franchissent à la débandade la passe terrible, abandonnant partout des traînants, et ne parvenant qu'à grand-peine, sous la protection du froid, à regagner leurs solitudes inconnues.

Celles-là seules échappent, qui n'ont pas donné dans les traquenards de la zone planétaire. Ainsi, évitant de funestes défilés, et laissant au loin, dans les plaines zodiacales, les grosses araignées se promener au bord de leurs toiles, la comète de 1811 fond des hauteurs polaires sur l'écliptique, déborde et tourne rapidement le soleil, puis raille et reforme ses immenses colonnes dispersées par le feu de l'ennemi. Alors seulement, après le succès de la manœuvre, elle déploie aux regards stupéfaits les splendeurs de son armée, et continue majestueusement sa retraite victorieuse dans les profondeurs de l'espace.

Ces triomphes sont rares. Les pauvres comètes viennent, par milliers, se brûler à la chandelle. Comme les papillons, elles accourent légères, du fond de la nuit, précipiter leur volte autour de la flamme qui les attire, et ne se dérobent point sans joncher de leurs épaves les champs de l'écliptique. S'il faut en croire quelques chroniqueurs des cieux, depuis le soleil jusque par delà l'orbe terrestre, s'étend un vaste cimetière de comètes, aux lueurs mystérieuses, apparaissant les soirs et matins des jours purs. On reconnaît les mortes à ces clartés fantômes, qui se laissent traverser par la lumière vivante des étoiles.

Ne seraient-ce pas plutôt les captives suppliantes, enchaînées depuis des siècles aux barrières de notre atmosphère, et demandant en vain ou la liberté ou l'hospitalité ? De son premier et de son dernier rayon, le soleil inter-tropical nous montre ces pâles Bohémiennes, qui expient si durement leur visite indiscreète à des gens établis.

Les comètes sont véritablement des êtres fantastiques. Depuis l'installation du système solaire, c'est par millions qu'elles ont passé au périhélie. Notre monde particulier en regorge, et cependant, plus de la moitié échappent à la vue, et même au télescope. Combien de ces nomades ont élu domicile chez nous ?... Trois..., Et encore, peut-on dire qu'elles vivent sous la tente. Un de ces jours, elles lèveront le pied et s'en iront rejoindre leurs innombrables tribus dans les espaces imaginaires. Il importe peu, en vérité, que ce soit par des ellipses, des paraboles ou des hyperboles.

Après tout, ce sont des créatures inoffensives et gracieuses, qui tiennent souvent la première place dans les plus belles nuits d'étoiles. Si elles viennent se prendre comme des folles dans la souricière, l'astronomie y est prise avec elles et s'en tire encore plus mal. Ce sont de vrais cauchemars scientifiques. Quel contraste avec les corps célestes ! Les deux extrêmes de l'antagonisme, des masses écrasantes et des impondérabilités, l'excès du gigantesque et l'excès du rien.

Et cependant, à propos de ce rien, Laplace parle de condensation, de vaporisation, comme s'il s'agissait du premier gaz venu. Il assure que, par les chaleurs du périhélie, les comètes, à la longue, se dissipent entièrement dans l'espace. Que deviennent-elles après cette volatilisation ? L'auteur ne le dit pas, et probablement ne s'en inquiète guère. Dès qu'il ne s'agit plus de géométrie, il procède sommairement, sans beaucoup de scrupules. Or, si éthérée que puisse et doive être la sublimation

des astres chevelus, elle demeure pourtant matière. Quelle sera sa destinée ? Sans doute, de reprendre plus tard, par le froid, sa forme primitive. Soit. C'est de l'essence de comète qui reproduit des diaphanéités ambulatoires. Mais ces diaphanéités, suivant Laplace et d'autres auteurs, sont identiques avec les nébuleuses fixes.

Oh ! Par exemple, halte-là ! Il faut arrêter les mots au passage pour vérifier leur contenu. *Nébuleuse* est suspect. C'est un nom trop bien mérité ; car il a trois sens différents. On désigne ainsi 1) Une lueur blanchâtre, qui est décomposée par de forts télescopes en innombrables petites étoiles très serrées ; 2) Une clarté pâle, d'aspect semblable, piquetée de un ou plusieurs petits points brillants, et qui ne se laisse pas résoudre en étoiles ; 3) Les comètes.

La confrontation minutieuse de ces trois individualités est indispensable. Pour la première, les amas de petites étoiles, point de difficulté. On est d'accord. La contestation porte tout entière sur les deux autres. Suivant Laplace, des nébulosités, répandues à profusion dans l'univers, forment, par un premier degré de condensation, soit des comètes, soit des nébuleuses à points brillants, irréductibles en étoiles, et qui se transforment en systèmes solaires. Il explique et décrit en détail cette transformation.

Quant aux comètes, il se borne à les représenter comme de petites nébuleuses errantes qu'il ne définit pas, et ne cherche nullement à différencier des nébuleuses en voie d'enfantement stellaire, Il insiste, au contraire, sur leur ressemblance intime, qui ne permet de distinguer entre elles que par le déplacement des comètes devenu visible aux rayons du soleil. En un mot, il prend dans le télescope d'Herschell des nébuleuses irréductibles et en fait indifféremment des systèmes planétaires ou des comètes. Ce n'est qu'une question d'orbites et de fixité ou d'irrégularité dans la gravitation. Du reste, même origine : « les nébulosités éparses dans l'univers », partant même constitution.

Comment un si grand physicien a-t-il pu assimiler des lueurs d'emprunt, glaciales et vides, aux immenses gerbes de vapeurs ardentes qui seront un jour des soleils ? Passe, si les comètes étaient de l'hydrogène. On pourrait supposer que de grandes masses de ce gaz, restées en dehors des nébuleuses étoiles, errent en liberté à travers l'étendue, où elles jouent la petite pièce de la gravitation. Encore serait-ce du gaz froid et obscur, tandis que les berceaux stello-planétaires sont des incandescences, si bien que l'assimilation entre ces deux sortes de nébuleuses resterait encore impossible. Mais ce pis-aller même fait défaut. Comparé aux comètes, l'hydrogène est du granit. Entre la matière nébuleuse des systèmes stellaires et, celle des comètes, il ne peut rien y avoir de commun. L'une est force, lumière, poids et chaleur ; l'autre, nullité, glace, vide et ténèbres.

Laplace parle d'une similitude si parfaite entre les deux genres de nébuleuses qu'on a beaucoup de peine à les distinguer. Quoi ! Les nébuleuses volatilisées sont à des distances incommensurables, les comètes sont presque à portée de la main, et d'une vaine ressemblance entre deux corps séparés par de tels abîmes, on conclut à l'identité de composition ! mais la comète est un infiniment petit, et la nébuleuse est presque un univers. Une comparaison quelconque entre de telles données est une aberration.

Répétons encore que, si pendant l'état volatil des nébuleuses, une partie de l'hydrogène se dérobaient en même temps à l'attraction et à la combustion, pour s'échapper libre dans l'espace et devenir comète, ces astres rentreraient ainsi dans la constitution générale de l'univers, et pourraient d'ailleurs jouer un rôle redoutable. Impuissants, comme masse, dans une rencontre planétaire, mais embrasés au choc de l'air et au contact de son oxygène, ils feraient périr par le feu tous les corps organisés, plantes et animaux. Seulement, de l'avis unanime, l'hydrogène est à la substance cométaire ce que serait un bloc de marbre pour l'hydrogène lui-même.

Qu'on suppose maintenant des lambeaux de nébulosités stellaires, errant de système en système, à l'instar des comètes. Ces amas volatils, au maximum de température, passeraient autour de nous, non pas brouillard subtil, terne et transi, mais trombe effroyable de lumière et de chaleur, qui aurait

bientôt coupé court à nos polémiques sur leur compte. L'incertitude s'éternise au sujet des comètes. Discussions et conjectures ne terminent rien. Quelques points toutefois semblent éclaircis. Ainsi, l'unité de la substance cométaire ne fait pas doute. C'est un corps simple, qui n'a jamais présenté de variante dans ses apparitions, déjà si nombreuses. On retrouve constamment cette même ténuité élastique et dilatable jusqu'au vide, cette translucidité absolue qui ne gêne en rien le passage des moindres lueurs.

Les comètes ne sont ni de l'éther, ni du gaz, ni un liquide, ni un solide, ni rien de semblable à ce qui constitue les corps célestes, mais une substance indéfinissable, ne paraissant avoir aucune des propriétés de la matière connue, et n'existant pas en dehors du rayon solaire qui les tire une minute du néant, pour les y laisser retomber. Entre cette énigme sidérale et les systèmes stellaires qui sont l'univers, radicale séparation. Ce sont deux modes d'existence isolés, deux catégories de la matière totalement distinctes, et sans autre lien qu'une gravitation désordonnée, presque folle. Dans la description du monde, il n'y a nul compte à en tenir. Elles ne sont rien, ne font rien, n'ont qu'un rôle, celui d'énigme. Avec ses dilatations à outrance du périhélie, et ses contractions glacées de l'aphélie, cet astre follet représente certain géant des mille et une nuits, mis en bouteille par Salomon, et l'occasion offerte, s'épandant peu à peu hors de sa prison en immense nuage, pour prendre figure humaine, puis revaporisé et reprenant le chemin du goulot, pour disparaître au fond de son bocal. Une comète, c'est une once de brouillard, remplissant d'abord un milliard de lieues cubes, puis une carafe.

C'est fini de ces joujoux, ils laissent le débat ouvert sur cette question : « Les nébuleuses sont-elles toutes des amas d'étoiles adultes, ou bien faut-il voir dans quelques unes d'entre elles des fœtus d'étoiles, soit simples, soit multiples ? » Cette question n'a que deux juges, le télescope et l'analyse spectrale. Demandons-leur une stricte impartialité qui se garde surtout contre l'influence occulte des grands noms. Il semble, en effet, que la spectrométrie incline un peu à trouver des résultats conformes à la théorie de Laplace.

La complaisance pour les erreurs possibles de l'illustre mathématicien est d'autant moins utile que sa théorie puise dans la connaissance actuelle du système solaire une force capable de tenir tête même au télescope et à l'analyse spectrale, ce qui n'est pas peu dire. Elle est la seule explication rationnelle et raisonnable de la mécanique planétaire, et ne succomberait certainement que sous des arguments irrésistibles...

VI ORIGINE DES MONDES.

Cette théorie a un côté faible pourtant... le même toujours, la question d'origine, esquivée cette fois par une réticence. Malheureusement, omettre n'est pas résoudre. Laplace a tourné avec adresse la difficulté, la léguant à d'autres. Quant à lui, il en avait dégagé son hypothèse, qui a pu faire son chemin débarrassée de cette pierre d'achoppement.

La gravitation n'explique qu'à moitié l'univers. Les corps célestes, dans leurs mouvements, obéissent à deux forces, la force centripète ou pesanteur, qui les fait tomber ou les attire l'un vers l'autre, et la force centrifuge qui les pousse en avant par la ligne droite. De la combinaison de ces deux forces résulte la circulation plus ou moins elliptique de tous les astres. Par la suppression de la force centrifuge, la terre tomberait dans le soleil. Par la suppression de la force centripète, elle s'échapperait de son orbite en suivant la tangente, et fuirait droit devant elle.

La source de la force centripète est connue, c'est l'attraction ou gravitation. L'origine de la force centrifuge reste un mystère. Laplace a laissé de côté cet écueil. Dans sa théorie, le mouvement de translation, autrement dit, la force centrifuge, a pour origine la rotation de la nébuleuse. Cette hypothèse est sans aucun doute la vérité, car il est impossible de rendre un compte plus satisfaisant

des phénomènes que présente notre groupe planétaire. Seulement, il est permis de demander à l'illustre géomètre : « D'où venait la rotation de la nébuleuse ? D'où venait la chaleur qui avait volatilisé cette masse gigantesque, condensée plus tard en soleil entouré de planètes ? »

La chaleur ! on dirait qu'il n'y a qu'à se baisser et en prendre dans l'espace. Oui, de la chaleur à 270 degrés au dessous de zéro. Laplace veut-il parler de celle-là, quand il dit *qu'en vertu d'une chaleur excessive, l'atmosphère du soleil s'étendait primitivement au-delà des orbites de toutes les planètes ?* Il constate, d'après Herschell, l'existence, en grand nombre, de nébulosités, d'abord diffuses au point d'être à peine visibles, et qui arrivent, par une suite de condensations, à l'état d'étoiles. Or, ces étoiles sont des globes gigantesques en pleine incandescence comme le soleil, ce qui accuse une chaleur déjà fort respectable. Quelle ne devait pas être leur température, lorsque entièrement réduites en vapeurs, ces masses énormes s'étaient dilatées jusqu'à un tel degré de volatilisation qu'elles n'offraient plus à l'œil qu'une nébulosité à peine perceptible !

Ce sont précisément ces nébulosités que Laplace représente comme répandues à profusion dans l'univers, et donnant naissance aux comètes ainsi qu'aux systèmes stellaires. Assertion inadmissible, comme nous l'avons démontré à propos de la substance cométaire, qui ne peut rien avoir de commun avec celle des nébuleuses étoiles. Si ces substances étaient semblables, les comètes seraient, partout et toujours, mêlées aux matières stellaires, pour en partager l'existence, et ne feraient pas constamment bande à part, étrangères à tous les autres astres, et par leur inconsistance, et par leurs habitudes vagabondes, et par l'unité absolue de substance qui les caractérise.

Laplace a parfaitement raison de dire : « Ainsi, on descend, par les progrès de la condensation de la matière nébuleuse à la considération du soleil environné autrefois d'une vaste atmosphère, considération à laquelle on remonte, comme nous l'avons vu, par l'examen des phénomènes du système solaire. Une rencontre aussi remarquable donne à l'existence de cet état antérieur du soleil une probabilité fort approchante de la certitude. »

En revanche, rien de plus faux que l'assimilation des comètes, inanités impondérables et glacées, aux nébuleuses stellaires qui représentent les parties massives de la nature, portées par la volatilisation au *maximum* de température et de lumière. Assurément, les comètes sont une énigme désespérante, car, demeurant inexplicables quand tout le reste s'explique, elles deviennent un obstacle presque insurmontable à la connaissance de l'univers. Mais on ne triomphe pas d'un obstacle par une absurdité. Mieux vaut faire la part du feu en accordant à ces impalpabilités une existence spéciale en dehors de la matière proprement dite, qui peut bien agir sur elles par la gravitation, mais sans s'y mêler ni subir leur influence. Bien que fugaces, instables, toujours sans lendemain, on les connaît pour une substance simple, une, invariable, inaccessible à toute modification, pouvant se séparer, se réunir, former des masses ou se déchirer en lambeaux, jamais changer. Donc, elles n'interviennent pas dans le perpétuel devenir de la nature. Consolons-nous de ce logogriphe par la nullité de son rôle.

La question des origines est beaucoup plus sérieuse. Laplace en a fait bon marché, ou plutôt il n'en tient nul compte, et ne daigne ou n'ose même pas en parler. Herschell, au moyen de son télescope, a constaté dans l'espace de nombreux amas de matière nébuleuse, à différents degrés de diffusion, amas qui, par refroidissements progressifs, aboutissent en étoiles. L'illustre géomètre raconte et explique fort bien les transformations. Mais de l'origine de ces nébulosités, pas un mot. On se demande naturellement : « Ces nébuleuses, qu'un froid relatif amène à l'état de soleils et de planètes, d'où viennent-elles ? »

D'après certaines théories, il existerait dans l'étendue une matière chaotique, laquelle, grâce au concours de la chaleur et de l'attraction, s'agglomérerait pour former les nébuleuses planétaires. Pourquoi et depuis quand cette matière chaotique ? D'où sort cette chaleur extraordinaire qui vient aider à la besogne ? Autant de questions qu'on ne se pose pas, ce qui dispense d'y répondre.

Pas n'est besoin de dire que la matière chaotique, constituant les étoiles modernes, a aussi constitué les anciennes, d'où il suit que l'univers ne remonte pas au-delà des plus vieilles étoiles sur pied. On accorde volontiers des durées immenses à ces astres ; mais de leur commencement, point d'autres nouvelles que l'agglomération de la matière chaotique, et sur leur fin, silence. La plaisanterie commune à ces théories, c'est l'établissement d'une fabrique de chaleur à discrétion dans les espaces imaginaires, pour fournir à la volatilisation indéfinie de toutes les nébuleuses et de toutes les matières chaotiques possibles.

Laplace, si scrupuleux géomètre est un physicien peu rigoriste. Il vaporise sans façon, *en vertu d'une chaleur excessive*. Étant donnée une fois la nébuleuse qui se condense, on le suit avec admiration dans son tableau de la naissance successive des planètes et de leurs satellites par les progrès du refroidissement. Mais cette matière nébuleuse sans origine, attirée de partout, on ne sait ni comment ni pourquoi, est aussi un singulier réfrigérant de l'enthousiasme. Il n'est vraiment pas convenable d'asseoir son lecteur sur une hypothèse posée dans le vide, et de le planter là.

La chaleur, la lumière, ne s'accumulent point dans l'espace, elles s'y dissipent. Elles ont une source qui s'épuise. Tous les corps célestes se refroidissent par le rayonnement. Les étoiles, incandescences formidables à leur début, aboutissent à une congélation noire. Nos mers étaient jadis un océan de flammes. Elles ne sont plus que de l'eau. Le soleil éteint, elles seront un bloc de glace. Les cosmogonies qui prétendent le monde d'hier peuvent croire que les astres en sont encore à brûler leur première huile. Après ? Ces millions d'étoiles, illumination de nos nuits, n'ont qu'une existence limitée. Elles ont commencé dans l'incendie, elles finiront dans le froid et les ténèbres.

Suffit-il de dire : Cela durera toujours plus que nous ? Prenons ce qui est. *Carpe diem*. Qu'importe ce qui a précédé ! Qu'importe ce qui suivra ? Avant et après nous le déluge ! » Non, l'énigme de l'univers est en permanence devant chaque pensée. L'esprit humain veut la déchiffrer à tout prix. Laplace était sur la voie, en écrivant ces mots : « Vue du soleil, la lune paraît décrire une suite d'épicycloïdes, dont les centres sont sur la circonférence de l'orbe terrestre. Pareillement, la terre décrit une suite d'épicycloïdes, dont les centres sont sur la courbe que le soleil décrit autour du centre de gravité du groupe d'étoiles dont il fait partie. Enfin, le soleil lui-même décrit une suite d'épicycloïdes dont les centres sont sur la courbe décrite par le centre de gravité de ce groupe autour de celui de l'univers. »

« *De l'univers !* » C'est beaucoup dire. Ce prétendu centre de l'univers, avec l'immense cortège qui gravite autour de lui, n'est qu'un point imperceptible dans l'étendue. Laplace était cependant bien sur le chemin de la vérité, et touchait presque la clef de l'énigme. Seulement, ce mot : « *De l'univers* » prouve qu'il la touchait sans la voir, ou du moins sans la regarder. C'était un ultra-mathématicien. Il avait jusqu'à la moelle des os, la conviction d'une harmonie et d'une solidité inaltérable de la mécanique céleste. Solide, très solide, soit. Il faut cependant distinguer entre l'univers et une horloge.

Quand une horloge se dérègle, on la règle. Quand elle se détériore, on la raccommode. Quand elle est usée, on la remplace. Mais les corps célestes, qui les répare ou les renouvelle ? Ces globes de flammes, si splendides représentants de la matière, jouissent-ils du privilège de la pérennité ? Non, la matière n'est éternelle que dans ses éléments et son ensemble. Toutes ses formes, humbles ou sublimes, sont transitoires et périssables. Les astres naissent, brillent, s'éteignent, et survivant des milliers de siècles peut-être à leur splendeur évanouie, ne livrent plus aux lois de la gravitation que des tombes flottantes. Combien de milliards de ces cadavres glacés rampent ainsi dans la nuit de l'espace, en attendant l'heure de la destruction, qui sera, du même coup, celle de la résurrection !

Car les trépassés de la matière rentrent tous dans la vie, quelle que soit leur condition. Si la nuit du tombeau est longue pour les astres finis, le moment vient où leur flamme se rallume comme la foudre. A la surface des planètes, sous les rayons solaires, la forme qui meurt se désagrège vite, pour

restituer ses éléments à une forme nouvelle. Les métamorphoses se succèdent sans interruption. Mais quand un soleil s'éteint glacé, qui lui rendra la chaleur et la lumière ? Il ne peut renaître que soleil. Il donna la vie en détail à des myriades d'êtres divers. Il ne peut la transmettre à ses fils que par mariage. Quelles peuvent être les noces et les enfantements de ces géants de la lumière ?

Lorsqu'après des millions de siècles, un de ces immenses tourbillons d'étoiles, nées, gravitant, mortes ensemble, achève de parcourir les régions de l'espace ouvertes devant lui, il se heurte sur ses frontières avec d'autres tourbillons éteints, arrivant à sa rencontre. Une mêlée furieuse s'engage durant d'innombrables années, sur un champ de bataille de milliards de milliards de lieues d'étendue. Cette partie de l'univers n'est plus qu'une vaste atmosphère de flammes, sillonnées sans relâche par la foudre des conflagrations qui volatilisent instantanément étoiles et planètes.

Ce pandémonium ne suspend pas un instant son obéissance aux lois de la nature. Les chocs successifs réduisent les masses solides à l'état de vapeurs, ressaisies aussitôt par la gravitation qui les groupe en nébuleuses tournant sur elles-mêmes par l'impulsion du choc, et les lance dans une circulation régulière autour de nouveaux centres. Les observateurs lointains peuvent alors, à travers leurs télescopes, apercevoir le théâtre de ces grandes révolutions, sous l'aspect d'une lueur pâle, mêlée de points plus lumineux. La lueur n'est qu'une tache, mais cette tache est un peuple de globes qui ressuscitent.

Chacun des nouveau-nés vivra d'abord son enfance solitaire, nuée embrasée et tumultueuse. Plus calme avec le temps, le jeune astre détachera peu à peu de son sein une nombreuse famille, bientôt refroidie par l'isolement, et ne vivant plus que de la chaleur paternelle. Il en sera l'unique représentant dans le monde qui ne connaîtra que lui, et n'apercevra jamais ses enfants. Voilà notre système planétaire, et nous habitons l'une des plus jeunes filles, suivie seulement d'une soeur, Vénus, et d'un tout petit frère, Mercure, le dernier éclos du nid.

Est-ce bien exactement ainsi que renaissent les mondes ? Je ne sais. Peut-être les légions mortes qui se heurtent pour ressaisir la vie, sont-elles moins nombreuses, le champ de la résurrection moins vaste. Mais certainement, ce n'est qu'une question de chiffre et d'étendue, non de moyen. Que la rencontre ait lieu, soit entre deux groupes stellaires simplement, soit entre deux systèmes où chaque étoile, avec son cortège, ne joue déjà que le rôle de planète, soit encore entre deux centres où elle n'est plus qu'un modeste satellite, soit enfin entre deux foyers qui représentent vu coin de l'univers, c'est ce qu'il n'est permis à personne de décider en connaissance de cause. La seule affirmation légitime, la voici :

La matière ne saurait diminuer, ni s'accroître d'un atome. Les étoiles ne sont que des flambeaux éphémères. Donc, une fois éteints, s'ils ne se rallument, la nuit et la mort, dans un temps donné, se saisissent de l'univers. Or, comment pourraient-ils se rallumer, sinon par le mouvement transformé en chaleur dans des proportions gigantesques, c'est-à-dire par un entrechoc qui les volatilise et les appelle à une nouvelle existence ? Qu'on n'objecte pas que, par sa transformation en chaleur, le mouvement serait anéanti, et dès lors les globes immobilisés. Le mouvement n'est que le résultat de l'attraction, et l'attraction est impérissable, comme propriété permanente de tous les corps. Le mouvement renaît soudain du choc lui-même, dans de nouvelles directions peut-être, mais toujours effet de la même cause, la pesanteur.

Direz-vous que ces bouleversements sont une atteinte aux lois de la gravitation ? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Notre unique ressource est de consulter l'analogie Elle nous répond: « Depuis des siècles, les météorites tombent par millions sur notre globe, et sans nul doute, sur les planètes de tous les systèmes stellaires. C'est un manquement grave à l'attraction, telle que vous l'entendez. En fait, c'est une forme de l'attraction que vous ne connaissez pas, ou plutôt que vous dédaignez, parce qu'elle s'applique aux astéroïdes, non aux astres. Après avoir gravité des milliers d'années, selon toutes les règles, un beau jour, ils ont pénétré dans l'atmosphère, en violation de la règle, et y ont

transformé le mouvement en chaleur, par leur fusion ou leur volatilisation, au frottement de l'air. Ce qui arrive aux petits, peut et doit arriver aux grands. Traduisez la gravitation au tribunal de *l'Observatoire*, comme prévenue d'avoir, malicieusement, et illégitimement précipité ou laissé choir sur la terre, des aéroolithes qu'on lui avait confiés pour les maintenir en promenade dans le vide. »

Oui, la gravitation les a laissés, les laisse et les laissera choir, comme elle a cogné, cogne et cognera les unes contre les autres, de vieilles planètes, de vieilles étoiles, de vieilles défuntes enfin, cheminant lugubrement dans un vieux cimetière, et alors les trépassés éclatent comme un bouquet d'artifice, et des flambeaux resplendissent pour illuminer le monde. Si le moyen ne vous convient pas, trouvez-en un meilleur. Mais prenez garde. Les étoiles n'ont qu'un temps et, en y joignant leurs planètes, elles sont toute la matière. Si vous ne les ressuscitez pas, l'univers est fini. Du reste, nous poursuivrons notre démonstration sur tous les modes, majeur et mineur, sans crainte des redites. Le sujet en vaut la peine. Il n'est pas indifférent de savoir ou d'ignorer comment l'univers subsiste.

Ainsi, jusqu'à preuve contraire, les astres s'éteignent de vieillesse, et se rallument par un choc. Tel est le mode de transformation de la matière chez les individualités sidérales. Par quel autre procédé pourraient-elles obéir à la loi commune du changement, et se dérober à l'immobilisation éternelle ? Laplace dit : « Il existe dans l'espace des corps obscurs, aussi considérables, et peut-être aussi nombreux que les étoiles. » Ces corps sont tout simplement les étoiles éteintes. Sont-elles condamnées à la perpétuité cadavérique ? Et toutes les vivantes, sans exception, iront-elles les rejoindre pour toujours ? Comment pourvoir à ces vacances ?

L'origine donnée, très vaguement du reste, par Laplace aux nébuleuses stellaires, est sans vraisemblance. Ce serait une agrégation de nébulosités, de nuages cosmiques volatilisés, agrégation formée incessamment dans l'espace. Mais comment ? L'espace est partout ce que nous le voyons, froideur et ténèbres. Les systèmes stellaires sont des masses énormes de matière : D'où sortent-ils ? Du vide ? Ces improvisations de nébulosités ne sont pas acceptables.

Quant à la matière chaotique, elle n'aurait pas dû reparaître au XIX^{ème} siècle. Il n'a jamais existé, il n'existera jamais l'ombre d'un chaos nulle part. L'organisation de l'univers est de toute éternité. Elle n'a jamais varié d'un cheveu, ni fait relâche d'une seconde. Il n'y a point de chaos, même sur ces champs de bataille où des milliards d'étoiles se heurtent et s'embrasent durant une série de siècles, pour refaire des vivants avec les morts. La loi de l'attraction préside à ces refontes foudroyantes, avec autant de rigueur qu'aux plus paisibles évolutions de la lune.

Ces cataclysmes sont rares dans tous les cantons de l'univers, car les naissances ne sauraient excéder les décès dans l'état civil de l'infini, et ses habitants jouissent d'une très belle longévité. L'étendue, libre sur leur route, est plus que suffisante pour leur existence, et l'heure de la mort arrive longtemps avant la fin de la traversée. L'infini n'est pauvre ni de temps ni d'espace. Il en distribue à ses peuples une juste et large proportion. Nous ignorons le temps accordé, mais on peut se former quelque idée de l'espace par la distance des étoiles, nos voisines.

L'intervalle minimum qui nous en sépare est de dix mille milliards de lieues, un abîme. N'est-ce point là une voie magnifique, et assez spacieuse pour y cheminer en toute sécurité ? Notre soleil a ses flancs assurés. Sa sphère d'activité doit toucher sans doute celle des attractions les plus proches. Il n'y a point de champs neutres pour la gravitation. Ici, les données nous manquent. Nous connaissons notre entourage. Il serait intéressant de déterminer ceux de ces foyers lumineux dont les sphères d'attraction sont limitrophes de la nôtre, et de les ranger autour d'elle, comme on enferme un boulet entre d'autres boulets. Notre domaine dans l'univers se trouverait ainsi cadastré. La chose est impossible, sinon elle serait déjà faite. Malheureusement on ne va pas mesurer de parallaxes à bord de Jupiter ou de Saturne.

Notre soleil marche, c'est incontestable d'après son mouvement de rotation. Il circule de conserve avec des milliers, et peut-être des millions d'étoiles qui nous enveloppent et sont de notre armée. Il

voyage depuis les siècles, et nous ignorons son itinéraire passé, présent et futur. La période historique de l'humanité date déjà de six mille ans. On observait en Égypte dès ces temps reculés. Sauf un déplacement des constellations zodiacales, dû à la précession des équinoxes, aucun changement n'a été constaté dans l'aspect du ciel. En six mille ans, notre système aurait pu faire du chemin dans une direction quelconque.

Six mille ans, c'est pour un marcheur médiocre comme notre globe, le cinquième de la route jusqu'à Sirius. Pas un indice, rien. Le rapprochement vers la constellation d'Hercule reste une hypothèse. Nous sommes figés sur place, les étoiles aussi. Et cependant, nous sommes en route avec elles vers le même but. Elles sont nos contemporaines, nos compagnes de voyage, et de là vient peut-être leur apparente immobilité : nous avançons ensemble. Le chemin sera long, le temps aussi, jusqu'à l'heure des vieillesse, puis des morts, et enfin des résurrections. Mais ce temps et ce chemin devant l'infini, c'est un tout petit point, et pas un millième de seconde. Entre l'étoile et l'éphémère l'éternité ne distingue pas. Que sont ces milliards de soleils se succédant à travers les siècles et l'espace ? Une pluie d'étincelles. Cette pluie féconde l'univers.

C'est pourquoi le renouvellement des mondes par le choc et la volatilisation des étoiles trépassées, s'accomplit à toute minute dans les champs de l'infini. Innombrables et rares à la fois sont ces conflagrations gigantesques, selon que l'on considère l'univers ou une seule de ses régions. Quel autre moyen pourrait y suppléer pour le maintien de la vie générale ? Les nébuleuses-comètes sont des fantômes, les nébulosités stellaires, colligées on ne sait comment, sont des chimères. Il n'y a rien dans l'étendue que les astres, petits et gros, enfants, adultes ou morts, et toute leur existence est à jour. Enfants, ce sont les nébuleuses volatilisées ; adultes, ce sont les étoiles et leurs planètes ; mortes, ce sont leurs cadavres ténébreux.

La chaleur, la lumière, le mouvement, sont des forces de la matière, et non la matière elle-même. L'attraction qui précipite dans une course incessante tant de milliards de globes, n'y pourrait ajouter un atome, mais elle est la grande force fécondatrice, la force inépuisable que nulle prodigalité n'entame, puisqu'elle est la propriété commune et permanente des corps. C'est elle qui met en branle toute la mécanique céleste, et lance les mondes dans leurs pérégrinations sans fin. Elle est assez riche pour fournir à la revivification des astres le mouvement que le choc transforme en chaleur.

Ces rencontres de cadavres sidéraux qui se heurtent jusqu'à résurrection, sembleraient volontiers un trouble de l'ordre. – Un trouble ! Mais qu'advierait-il si les vieux soleils morts, avec leurs chapelets de planètes défunte, continuaient indéfiniment leur procession funèbre, allongée chaque nuit par de nouvelles funérailles ? Toutes ces sources de lumière et de vie qui brillent au firmament s'éteindraient l'une après l'autre, comme les lampions d'une illumination. La nuit éternelle se ferait sur l'univers.

Les hautes températures initiales de la matière ne peuvent avoir d'autre source que le mouvement, force permanente, dont proviennent toutes les autres. Cette œuvre sublime, l'épanouissement d'un soleil, n'appartient qu'à la force-reine. Toute autre origine est impossible. Seule, la gravitation renouvelle les mondes, comme elle les dirige et les maintient, par le mouvement. C'est presque une vérité d'instinct, aussi bien que de raisonnement et d'expérience.

L'expérience, nous l'avons chaque jour sous les yeux, c'est à nous de regarder et de conclure. Qu'est-ce qu'un aérolithe qui s'enflamme et se volatilise en sillonnant l'air, si ce n'est l'image en petit de la création d'un soleil par le mouvement transformé en chaleur ? N'est-ce point aussi un désordre ce corpuscule détourné de sa course pour envahir l'atmosphère ? Qu'avait-il à y faire de normal ? Et parmi ces nuées d'astéroïdes, fuyant avec une vitesse planétaire sur la voie de leur orbite, pourquoi l'écart d'un seul plutôt que de tous ? Où est en tout cela la bonne gouverne ?

Pas un point où n'éclate incessamment le trouble de cette harmonie prétendue, qui serait le marasme et bientôt la décomposition. Les lois de la pesanteur ont, par millions, de ces corollaires inattendus,

d'où jaillissent, ici une étoile filante, là une étoile-soleil. Pourquoi les mettre au ban de l'harmonie générale ? Ces accidents déplaisent, et nous en sommes nés ! Ils sont les antagonistes de la mort, les sources toujours ouvertes de la vie universelle. C'est par un échec permanent à son bon ordre, que la gravitation reconstruit et repeuple les globes. Le bon ordre qu'on vante les laisserait disparaître dans le néant.

L'univers est éternel, les astres sont périssables, et comme ils forment toute la matière, chacun d'eux a passé par des milliards d'existences. La gravitation, par ses chocs résurrecteurs, les divise, les mêle, les pétrit incessamment, si bien qu'il n'en est pas un seul qui ne soit un composé de la poussière de tous les autres. Chaque pouce du terrain que nous foulons a fait partie de l'univers entier. Mais ce n'est qu'un témoin muet, qui ne raconte pas ce qu'il a vu dans l'Éternité.

L'analyse spectrale, en révélant la présence de plusieurs *corps simples* dans les étoiles, n'a dit qu'une partie de la vérité. Elle dit le reste, peu à peu, avec les progrès de l'expérimentation. Deux remarques importantes. Les densités de nos planètes diffèrent. Mais celle du soleil en est le résumé proportionnel très-précis, et par là il demeure le représentant fidèle de la nébuleuse primitive. Même phénomène sans doute dans toutes les étoiles. Quand les astres sont volatilisés par une rencontre sidérale, toutes les substances se confondent en une masse gazeuse qui jaillit du choc. Puis elles se classent lentement, d'après les lois de la pesanteur, par le travail d'organisation de la nébuleuse.

Dans chaque système stellaire, les densités doivent donc s'échelonner selon le même ordre, de sorte que les planètes se ressemblent, non point si elles appartiennent au même soleil, mais si leur rang correspond chez tous les groupes. En effet, elles possèdent alors des conditions identiques de chaleur, de lumière et de densité. Quant aux étoiles, leur constitution est assurément pareille, car elles reproduisent les mélanges issus, des milliards de fois, du choc et de la volatilisation. Les planètes, au contraire, représentent le triage accompli par la différence et le classement des densités. Certes, le mélange des éléments stello-planétaires, préparé par l'infini, est autrement complet et intime que celui de drogues qui seraient soumises, cent ans, au pilon continu de trois générations de pharmaciens.

Mais j'entends des voix s'écrier: « Où prend-on le droit de supposer dans les cieux cette tourmente perpétuelle qui dévore les astres, sous prétexte de refonte, et qui inflige un si étrange démenti à la régularité de la gravitation ? Où sont les preuves de ces chocs, de ces conflagrations résurrectionnistes ? Les hommes ont toujours admiré la majesté imposante des mouvements célestes, et l'on voudrait remplacer un si bel ordre par le désordre en permanence ! Qui a jamais aperçu nulle part le moindre symptôme d'un pareil tohu-bohu ?

Les astronomes sont unanimes à proclamer l'invariabilité des phénomènes de l'attraction. De l'aveu de tous, elle est un gage absolu de stabilité, de sécurité, et voici surgir des théories qui prétendent l'ériger en instrument de cataclysmes. L'expérience des siècles et le témoignage universel repoussent avec énergie de telles hallucinations.

Les changements observés jusqu'ici dans les étoiles ne sont que des irrégularités presque toutes périodiques, dès lors exclusives de l'idée de catastrophe. L'étoile de la constellation de Cassiopée en 1572, celle de Kepler en 1604, n'ont brillé que d'un éclat temporaire, circonstance inconciliable avec l'hypothèse d'une volatilisation. L'univers paraît fort tranquille et suit son chemin à petit bruit. Depuis cinq à six mille ans, l'humanité a le spectacle du Ciel. Il n'y a constaté aucun trouble sérieux. Les comètes n'ont jamais fait que peur sans mal. Six mille ans, c'est quelque chose ! c'est quelque chose aussi que le champ du télescope. Ni le temps, ni l'étendue n'ont rien montré. Ces bouleversements gigantesques sont des rêves. »

On n'a rien vu, c'est vrai, mais parce qu'on ne peut rien voir. Bien que fréquentes dans l'étendue, ces scènes-là n'ont de public nulle part. Les observations faites sur les astres lumineux ne concernent que les étoiles de notre province céleste, contemporaines et compagnes du soleil, associées par

conséquent à sa destinée. On ne peut conclure du calme de nos parages à la monotone tranquillité de l'univers. Les conflagrations rénovatrices n'ont jamais de témoins. Si on les aperçoit, c'est au bout d'une lunette qui les montre sous l'aspect d'une lueur presque imperceptible. Le télescope en révèle ainsi des milliers. Lorsqu'à son tour notre province redeviendra le théâtre de ces drames, les populations auront déménagé depuis longtemps.

Les incidents de Cassiopée en 1572, de l'étoile de Kepler en 1604, ne sont que des phénomènes secondaires. On est libre de les attribuer à une éruption d'hydrogène, ou à la chute d'une comète, qui sera tombée sur l'étoile comme un verre d'huile ou d'alcool dans un brasier, en y provoquant une explosion de flammes éphémères. Dans ce dernier cas, les comètes seraient un gaz combustible, Qui le sait et qu'importe ? Newton croyait qu'elles alimentent le soleil. Veut-on généraliser l'hypothèse, et considérer ces perruques vagabondes comme la nourriture réglementaire des étoiles ? Maigre ordinaire ! Bien incapable d'allumer ni de rallumer ces flambeaux du monde.

Reste donc toujours le problème de la naissance et de la mort des astres lumineux. Qui a pu les enflammer ? Et quand ils cessent de briller, qui les remplace ? Il ne peut se créer un atome de matière, et si les étoiles trépassées ne se rallument pas, l'univers s'éteint. Je défie qu'on sorte de ce dilemme : « Ou la résurrection des étoiles, ou la mort universelle... » C'est la troisième fois que je le répète. Or, le monde sidéral est vivant, bien vivant, et comme chaque étoile n'a dans la vie générale que la durée d'un éclair, tous les astres ont déjà fini et recommencé des milliards de fois. J'ai dit comment. Eh bien, on trouve extraordinaire l'idée de collisions entre des globes parcourant l'espace avec la violence de la foudre. Il n'y a d'extraordinaire que cet étonnement. Car enfin, ces globes se courent dessus et n'évitent le choc que par des biais. On ne peut pas toujours biaiser. Qui se cherche se trouve.

De tout ce qui précède, on est en droit de conclure à l'unité de composition de l'univers, ce qui ne veut pas dire « à l'unité de substance ». Les 64..., disons les cent *corps simples*, qui forment notre terre, constituent également tous les globes sans distinction, moins les comètes qui demeurent un mythe indéchiffrable et indifférent, et qui d'ailleurs ne sont pas des globes. La nature a donc peu de variété dans ses matériaux. Il est vrai qu'elle sait en tirer parti, et, quand on la voit, de deux corps simples, l'hydrogène et l'oxygène, faire tour à tour le feu, l'eau, la vapeur, la glace, on demeure quelque peu abasourdi. La chimie en sait long sur cet article, bien qu'elle soit loin de tout savoir. Malgré tant de puissance néanmoins, cent éléments sont une marge bien étroite, quand le chantier est l'infini. Venons au fait.

Tous les corps célestes, sans exception, ont une même origine, l'embrasement par entrechoc. Chaque étoile est un système solaire, issu d'une nébuleuse volatilisée dans la rencontre. Elle est le centre d'un groupe de planètes déjà formées, ou en voie de formation. Le rôle de l'étoile est simple : foyer de lumière et de chaleur qui s'allume, brille et s'éteint. Consolidées par le refroidissement, les planètes possèdent seules le privilège de la vie organique qui puise sa source dans chaleur et la lumière du foyer, et s'éteint avec lui. La composition et le mécanisme de tous les astres sont identiques. Seuls, le volume, la forme et la densité varient. L'univers entier est installé, marche et vit sur ce plan. Rien de plus uniforme.

VII

ANALYSE ET SYNTHÈSE DE L'UNIVERS.

Ici, nous entrons de droit dans l'obscurité du langage, parce que voici s'ouvrir la question obscure. On ne pelote pas l'infini avec la parole. Il sera donc permis de se reprendre plusieurs fois à sa pensée. La nécessité est l'excuse des redites.

Le premier désagrément est de se trouver en tête-à-tête avec une arithmétique riche, très riche en noms de nombre, richesse malheureusement assez ridicule dans ses formes. Les trillions,

quatrillions, sextillions, etc., sont grotesques, et en outre ils disent moins à la plupart des lecteurs qu'un mot vulgaire dont on a l'habitude, et qui est l'expression par excellence des grosses quantités : *Milliard*. En astronomie, il est cependant peu de chose, ce mot, et en fait d'infini il est zéro à peu près. Par malheur, c'est précisément à propos d'infini qu'il vient d'autorité sous la plume ; il ment alors audelà du possible, il ment encore lorsqu'il s'agit simplement d'*indéfini*. Dans les pages suivantes, les chiffres, seul langage disponible, manquent tous de justesse, ou sont vides de sens. Ce n'est pas leur faute ni la mienne, c'est la faute du sujet. L'arithmétique ne lui va pas.

La nature a donc sous la main cent *corps simples* pour forger toutes ses oeuvres et les couler dans un moule uniforme : « le système stello-planétaire ». Rien à construire que des systèmes stellaires, et cent *corps simples* pour tous matériaux, c'est beaucoup de besogne et peu d'outils. Certes, avec un plan si monotone et des éléments si peu variés, il n'est pas facile d'enfanter des combinaisons différentes, qui suffisent à peupler l'infini. Le recours aux répétitions devient indispensable.

On prétend que la nature ne se répète jamais, et qu'il n'existe pas deux hommes, ni deux feuilles semblables. Cela est possible à la rigueur chez les hommes de notre terre, dont le chiffre total, assez restreint, est réparti entre plusieurs races. Mais il est, par milliers, des feuilles de chêne exactement pareilles, et des grains de sable, par milliards.

A coup sûr, les cent *corps simples* peuvent fournir un nombre effrayant de combinaisons stello-planétaires *différentes*. Les X et les Y se tireraient avec peine de ce calcul. En somme, ce nombre n'est pas même indéfini, il est fini. Il a une limite fixe. Une fois atteinte, défense d'aller plus loin. Cette limite devient celle de l'univers, qui, dès lors, n'est pas infini. Les corps célestes, malgré leur inénarrable multitude, n'occuperaient qu'un point dans l'espace. Est-ce admissible ? la matière est éternelle. On ne peut concevoir un seul instant où elle n'ait pas été constituée en globes réguliers, soumis aux lois de la gravitation, et ce privilège serait l'attribut de quelques ébauches perdues au milieu du vide ! Une mesure dans l'infini ! C'est absurde. Nous posons en principe l'infinité de l'univers, conséquence de l'infinité de l'espace.

Or, la nature n'est pas tenue à l'impossible. L'uniformité de sa méthode, partout visible, dément l'hypothèse de créations infinies, exclusivement originales. Le chiffre en est borné de droit par le nombre très fini des corps simples. Ce sont en quelque sorte des *combinaisons-types*, dont les *répétitions* sans fin remplissent l'étendue. *Différentes, différenciées, distinctes, primordiales, originales, spéciales*, tous ces mots exprimant la même idée, sont pour nous synonymes de *combinaisons-types*. La fixation de leur nombre appartiendrait à l'algèbre, si dans l'espèce le problème ne restait indéterminé, autrement dit insoluble, par défaut de données. Cette indétermination, d'ailleurs, ne saurait équivaloir, ni conclure à l'infini. Chacun des *corps simples* est sans doute une quantité infinie, puisqu'ils forment à eux seuls toute la matière. Mais ce qui ne l'est pas, infini, c'est la variété de ces éléments qui ne dépassent pas cent. Fussent-ils mille, et cela n'est pas, le nombre des *combinaisons-types* s'accroîtrait jusqu'au fabuleux, mais ne pouvant atteindre à l'infini, resterait insignifiant en sa présence. On peut donc tenir pour démontrée leur impuissance à peupler l'étendue de *types originaux*.

Reste ce point acquis : L'univers a pour unité organique le groupe *stello-planétaire*, ou simplement *stellaire*, ou *planétaire*, ou bien encore *solaire*, quatre noms également convenables et de même signification. Il est formé en entier d'une série infinie de ces systèmes, provenant tous d'une nébuleuse volatilisée, qui s'est condensée en soleil et en planètes. Ces derniers corps, successivement refroidis, circulent autour du foyer central, que l'énormité de son volume maintient en combustion. Ils doivent donc se mouvoir dans la limite d'attraction de leur soleil, et ne sauraient d'ailleurs dépasser la circonférence de la nébuleuse primitive qui les a engendrés. Leur nombre se trouve ainsi fort restreint. Il dépend de la grandeur originelle de la nébuleuse. Chez nous, on en compte neuf, Mercure, Vénus, la Terre (Mars, la planète avortée), représentée par ses bribes, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune. Allons jusqu'à la douzaine, par l'admission de trois inconnues. Leur écart

s'accroît dans une telle progression qu'il devient difficile d'étendre plus loin les limites de notre groupe.

Les autres systèmes stellaires varient sans doute de grandeur, mais dans des proportions fort circonscrites par les lois de l'équilibre. On suppose Sirius cent cinquante fois plus gros que notre soleil. Qu'en sait-on ? Il n'a jusqu'ici que des parallaxes problématiques, sans valeur. De plus, le télescope ne grossissant pas les étoiles, l'œil seul les apprécie, et ne peut estimer que des apparences dépendant de causes diverses. On ne voit donc pas à quel titre il serait permis de leur assigner des grandeurs variées et même des grandeurs quelconques. Ce sont des soleils, voilà tout. Si le nôtre gouverne douze astres au maximum, pourquoi ses confrères auraient-ils de beaucoup plus grands royaumes ? – « Pourquoi non » ? Peut-on répondre. Et au fait, la réponse vaut la demande.

Accordons-les, soit. Les causes de diversité restent toujours assez faibles. En quoi consistent-elles ? La principale gît dans les inégalités de volume des nébuleuses, qui entraînent des inégalités correspondantes dans la grosseur et le nombre des planètes de leur fabrique. Viennent ensuite les inégalités de choc qui modifient les vitesses de rotation et de translation, l'aplatissement des pôles, les inclinaisons de l'axe sur l'écliptique, etc..., etc...

Disons aussi les causes de similitude. Identité de formation et de mécanisme : une étoile, condensation d'une nébuleuse et centre de plusieurs orbites planétaires, échelonnées à certains intervalles, tel est le fond commun. En outre, l'analyse spectrale révèle l'unité de composition des corps célestes. Mêmes éléments intimes partout ; l'univers n'est qu'un ensemble de familles unies en quelque sorte par la chair et par le sang. Même matière, classée et organisée par la même méthode, dans le même ordre. Fond et gouvernement identiques. Voilà qui semble limiter singulièrement les dissemblances et ouvrir bien large la porte aux ménechmes. Néanmoins, répétons-le, de ces données il peut sortir, en nombres inimaginables, des combinaisons *différentes* de systèmes planétaires. Ces nombres vont-ils à l'infini ? Non, parce qu'ils sont tous formés avec cent *corps simples*, chiffre imperceptible.

L'infini relève de la géométrie et n'a rien à voir avec l'algèbre. L'algèbre est quelquefois un jeu; la géométrie jamais. L'algèbre fouille à l'aveuglette, comme la taupe. Elle ne trouve qu'au bout de cette course à tâtons un résultat qui est souvent une belle formule, parfois une mystification. La géométrie n'entre jamais dans l'ombre, elle tient nos yeux fixes sur les trois dimensions qui n'admettent pas les sophismes et les tours de passe-passe. Elle nous dit : Regardez ces milliers de globes, faible coin de l'univers, et rappelez-vous leur histoire. Une conflagration les a tirés du sein de la mort et les a lancés dans l'espace, nébuleuses immenses, origine d'une nouvelle voie lactée. Par une, nous saurons la destinée de toutes.

Le choc résurrecteur a confondu en les volatilissant tous les *corps simples* de la nébuleuse. La condensation les a séparés de nouveau, puis classés selon les lois de la pesanteur, et dans chaque planète et dans l'ensemble du groupe. Les parties légères prédominent chez les planètes excentriques, les parties denses chez les centrales. De là, pour la proportion des *corps simples*, et même pour le volume total des globes, tendance nécessaire à la similitude entre les planètes de même rang de tous les systèmes stellaires ; grandeur et légèreté progressives, de la capitale aux frontières; petitesse et densité de plus en plus prononcées, des frontières à la capitale. La conclusion s'entrevoit. Déjà l'uniformité du mode de création des astres et la communauté de leurs éléments, impliquaient entre eux des ressemblances plus que fraternelles. Ces parités croissantes de constitution doivent évidemment aboutir à la fréquence de l'identité. Les ménechmes deviennent sosies.

Tel est notre point de départ pour affirmer la limitation des combinaisons *différenciées* de la matière et, par conséquent, leur insuffisance à semer de corps célestes les champs de l'étendue. Ces combinaisons, malgré leur multitude, ont un terme et, dès lors, doivent se répéter, pour atteindre à

l'infini. La nature tire chacun de ses ouvrages à milliards d'exemplaires. Dans la texture des astres, la similitude et la répétition forment la règle, la dissemblance et la variété, l'exception.

Aux prises avec ces idées de nombre, comment les formuler sinon par des chiffres, leurs uniques interprètes ? Or, ces interprètes obligés sont ici infidèles ou impuissants; infidèles, quand il s'agit des *combinaisons-types* de la matière dont le nombre est limité; impuissants et vides, dès qu'on parle des *répétitions infinies* de ces combinaisons. Dans le premier cas, celui des combinaisons originales ou types, les chiffres seront arbitraires, vagues, pris au hasard, sans valeur même approximative. Mille, cent mille, un million, un trillion, etc., etc, erreur toujours, mais erreur en plus ou en moins, simplement. Dans le second cas au contraire, celui des *répétitions infinies*, tout chiffre devient un nonsens absolu, puisqu'il veut exprimer ce qui est inexprimable.

A vrai dire, il ne peut être question de chiffres réels : il ne sont pour nous qu'une locution. Deux éléments seuls se trouvent en présence, le *fini* et l'*infini*. Notre thèse soutient que les cent *corps simples* ne sauraient se prêter à la formation de combinaisons *originales infinies*. Il n'y aura donc en lutte, au fond, que le *fini* représenté par des chiffres indéterminés, et l'*infini* par un chiffre conventionnel.

Les corps *célestes* sont ainsi classés par *originaux* et par *copies*. Les *originaux*, c'est l'ensemble des globes qui forment chacun un type spécial. Les *copies*, ce sont les *répétitions*, *exemplaires* ou *épreuves* de ce type. Le nombre des *types originaux* est borné, celui des *copies* ou répétitions, infini. C'est par lui que l'infini se constitue. Chaque type a derrière lui une armée de sosie dont le nombre est sans limites.

Pour la première classe ou catégorie, celle des *types*, les chiffres divers, pris à volonté, ne peuvent avoir et n'auront aucune exactitude; ils signifient purement *beaucoup*. Pour la seconde classe, savoir, les *copies*, *répétitions*, *exemplaires*, *épreuves* (mots tous synonymes), le terme *milliard* sera seul mis en usage ; il voudra dire *infini*.

On conçoit que les astres pourraient être en nombre infini et reproduire tous un seul et même *type*. Admettons un instant que tous les systèmes stellaires, matériel et personnel, soient un calque absolu du nôtre, planète par planète, sans un iota de différence. Cette collection de *copies* formerait à elle seule l'infini. Il n'y aurait qu'un *type* pour l'univers entier. Il n'en est point ainsi, bien entendu. Le nombre des *combinaisons-types* est incalculable quoique *fini*.

Appuyée sur les faits et les raisonnements qui précèdent, notre thèse affirme que la matière ne saurait atteindre à l'infini, dans la diversité des combinaisons sidérales. Oh ! Si les éléments dont elle dispose étaient eux-mêmes d'une variété infinie, si l'on avait pu se convaincre que les astres lointains n'ont rien de commun avec notre terre dans leur composition, que partout la nature travaille avec de l'inconnu, on aurait pu lui concéder l'infini à discrétion. Encore, pensions-nous déjà, il y a trente ans, que par le fait de l'infinité des corps célestes, notre planète devait exister à milliers d'exemplaires. Seulement, cette opinion n'était qu'une affaire d'instinct et ne s'appuyait absolument que sur la donnée de l'*infini*. L'analyse spectrale a complètement changé la situation et ouvert les portes à la réalité qui s'y précipite.

L'illusion sur les structures fantastiques est tombée. Point d'autres matériaux nulle part que la centaine de *corps simples*, dont nous avons les deux tiers sous les yeux. C'est avec ce maigre assortiment qu'il faut faire et refaire sans trêve l'univers. M. Haussmann en avait autant pour rebâtir Paris. Il avait les mêmes. Ce n'est pas la variété qui brille dans ses bâtisses. La nature, qui démolit aussi pour reconstruire, réussit un peu mieux ses architectures. Elle sait tirer de son indigence un si riche parti, qu'on hésite avant d'assigner un terme à l'originalité de ses œuvres.

Serrons le problème. Supposant tous les systèmes stellaires d'égale durée, mille billions d'années, par, exemple, imaginons aussi par hypothèse qu'ils commencent et finissent ensemble, à la même minute. On sait que tous ces groupes, en quelque sorte de même sang, de même chair, de même

ossature, se développent aussi par la même méthode. Dans les divers systèmes, les planètes se rangent symétriquement, selon l'intimité de leur ressemblance, et ces similitudes les poussent de concert à l'identité. Cent *corps simples*, matériaux uniques et communs d'un ensemble foncièrement solidaire, seront-ils capables de fournir une combinaison *différente et spéciale* pour chaque globe, c'est-à-dire un nombre infini d'*originaux distincts* ? Non, certes, car les diversités de toute espèce qui font varier les combinaisons, dépendent d'un nombre bien restreint, cent. Les astres *différenciés* ou *types* sont dès lors réduits à un chiffre limité, et l'infinité des globes ne peut surgir que de l'infinité des *répétitions*.

Ainsi, voilà les combinaisons originales épuisées sans avoir pu atteindre à l'infini. Des myriades de systèmes stello-planétaires différents circulent dans une province de l'étendue, car ils ne sauraient peupler qu'une province. La matière va-t-elle en rester là et faire figure d'un point dans le ciel ? Ou se contenter de mille, dix mille, cent mille points qui élargiraient d'une insignifiance son maigre domaine ? Non, sa vocation, sa loi, c'est l'infini. Elle ne se laissera point déborder par le vide. L'espace ne deviendra pas son cachot. Elle saura l'envahir pour le vivifier. Pourquoi, d'ailleurs, l'infini ne serait-il pas l'universel apanage ? La propriété du brin et du ciron aussi bien que du grand Tout ?

Telle est en effet la vérité qui ressort de ces vastes problèmes. Écartons maintenant l'hypothèse qui a fait jaillir la démonstration. Les systèmes planétaires ne fournissent nullement, on le pense bien, une carrière contemporaine. Loin de là : leurs âges s'enchevêtrent et s'entrecroisent dans tous les sens et à tous les instants, depuis la naissance embrasée de la nébuleuse jusqu'au trépassement de l'étoile, jusqu'au choc qui la ressuscite.

Laissons un moment de côté les systèmes stellaires *originaux*, pour nous occuper plus spécialement de la terre. Nous la rattacherons tout à l'heure à l'un d'eux, à notre système solaire, dont elle fait partie et qui règle sa destinée. On comprend que, dans notre thèse, l'homme, pas plus que les animaux et les choses, n'a de titres personnels à l'infini. Par lui-même, il n'est qu'un éphémère. C'est le globe dont il est l'enfant qui le fait participer à son brevet d'infinité dans le temps et dans l'espace. Chacun de nos sosies est le fils d'une terre, sosie elle-même de la terre actuelle. Nous faisons partie du calque. La terre-sosie reproduit exactement tout ce qui se trouve sur la nôtre et, par suite, chaque individu, avec sa famille, sa maison, quand il en a, tous les événements de sa vie. C'est un duplicata de notre globe, contenant et contenu. Rien n'y manque.

Les systèmes stellaires échelonnent leurs planètes autour du soleil, dans un ordre réglé par les lois de la pesanteur, qui assignent ainsi, dans chaque groupe, une place symétrique aux créations analogues. La terre est la troisième planète à partir du soleil, et ce rang tient sans doute à des conditions particulières de grandeur, de densité, sphère, etc... Des millions de systèmes stellaires se rapprochent certainement du nôtre, pour le chiffre et la disposition de leurs astres. Car le cortège est strictement disposé selon les lois de la gravitation. Dans tous les groupes de huit à douze planètes, la troisième a de fortes chances pour ne pas différer beaucoup de la terre ; d'abord, la distance du soleil, condition essentielle qui donne identité de chaleur et de lumière. Le volume et la masse, l'inclinaison de l'axe sur l'écliptique peuvent varier. Encore, si la nébuleuse équivalait à peu près à la nôtre, il y a toute raison pour que la développement suive pas à pas la même marche.

Supposons néanmoins des diversités qui bornent le rapprochement à une simple analogie. On comptera par milliards des terres de cette espèce, avant de rencontrer une ressemblance entière. Tous ces globes auront, comme nous, des terrains étagés, une flore, une faune, des mers, une atmosphère, des hommes. Mais la durée des périodes géologiques, la répartition des eaux, des continents, des îles, des races animales et humaines, offriront des variétés innombrables. Passons.

Une terre naît enfin avec notre humanité, qui déroule ses races, ses migrations, ses luttes, ses empires, ses catastrophes. Toutes ces péripéties vont changer ses destinées, la lancer sur des voies

qui ne sont point celles de notre globe. A toute minute, à toute seconde, les milliers de directions différentes s'offrent à ce genre humain. Il en choisit une, abandonne à jamais les autres. Que d'écartés à droite et à gauche modifient les individus, l'histoire ! Ce n'est point encore là notre passé. Mettons de côté, ces épreuves confuses. Elles ne feront pas moins leur chemin et seront des mondes.

Nous arrivons cependant. Voici un exemplaire complet, choses et personnes. Pas un caillou, pas un arbre, pas un ruisseau, pas un animal, pas un homme, pas un incident, qui n'ait trouvé sa place et sa minute dans le duplicata. C'est une véritable terre-sosie,... jusqu'aujourd'hui du moins. Car demain, les événements et les hommes poursuivront leur marche. Désormais, c'est pour nous l'inconnu. L'avenir de notre terre, comme son passé, changera des millions de fois de route. Le passé est un fait accompli ; c'est le nôtre. L'avenir sera clos seulement à la mort du globe. D'ici là, chaque seconde amènera sa bifurcation, le chemin qu'on prendra, celui qu'on aurait pu prendre. Quel qu'il soit, celui qui doit compléter l'existence propre de la planète jusqu'à son dernier jour, a été parcouru déjà des milliards de fois. Il ne sera qu'une copie imprimée d'avance par les siècles.

Les événements ne créent pas seuls des variantes humaines. Quel homme ne se trouve parfois en présence de deux carrières ? Celle dont il se détourne lui ferait une vie bien différente, tout en le laissant la même individualité. L'une conduit à la misère, à la honte, à la servitude. L'autre menait à la gloire, à la liberté. Ici une femme charmante et le bonheur ; là une furie et la désolation. Je parle pour les deux sexes. On prend au hasard ou au choix, n'importe, on n'échappe pas à la fatalité. Mais la fatalité ne trouve pas pied dans l'infini, qui ne connaît point l'alternative et a place pour tout. Une terre existe où l'homme suit la route dédaignée dans l'autre par le sosie. Son existence se dédouble, un globe pour chacune, puis se bifurque une seconde, une troisième fois, des milliers de fois. Il possède ainsi des sosies complets et des variantes innombrables de sosies, qui multiplient et représentent toujours sa personne, mais ne prennent que des lambeaux de sa destinée. Tout ce qu'on aurait pu être ici-bas, on l'est quelque part ailleurs. Outre son existence entière, de la naissance à la mort, que l'on vit sur une foule de terres, on en vit sur d'autres dix mille éditions différentes.

Les grands événements de notre globe ont leur contrepartie, surtout quand la fatalité y a joué un rôle. Les Anglais ont perdu peut-être bien des fois la bataille de Waterloo sur les globes où leur adversaire n'a pas commis la bévue de Grouchy. Elle a tenu à peu. En revanche, Bonaparte ne remporte pas toujours ailleurs la victoire de Marengo qui a été ici un raccroc.

J'entends des clameurs: « Hé ! quelle folie nous arrive là en droite ligne de Bedlam ! Quoi des milliards d'exemplaires de terres analogues ! D'autres milliards pour des commencements de ressemblance ! Des centaines de millions pour les sottises et les crimes de l'humanité ! Puis des milliers de millions pour les fantaisies individuelles. Chacune de nos bonnes ou de nos mauvaises humeurs aura un échantillon spécial de globe à ses ordres. Tous les carrefours du ciel sont encombrés de nos doublures ! »

Non, non, ces doublures ne font foule nulle part. Elles sont même fort rares, quoique comptant par milliards, c'est-à-dire ne comptant plus. Nos télescopes, qui ont un assez beau champ à parcourir, n'y découvriraient pas, fût-elle visible, une seule édition de notre planète. C'est mille ou cent mille fois peut-être cet intervalle qui serait à franchir, avant d'avoir la chance d'une de ces rencontres. Parmi mille millions de systèmes stellaires, qui peut dire si l'on trouverait une seule reproduction de notre groupe ou de l'un de ses membres ? Et pourtant, le nombre en est infini. Nous disions au début : « Chaque parole fût-elle l'énoncé des plus effroyables distances, on parlerait ainsi des milliards de milliards de siècles, à un mot par seconde, pour n'exprimer en somme qu'une insignifiance, dès qu'il s'agit de l'infini. »

Cette pensée trouve ici son application. Comme *types spéciaux*, chacun à un seul exemplaire, les myriades de terres à *différence* quelconque ne seraient qu'un point dans l'espace. Chacune d'elles doit être répétée à l'*infini*, avant de compter pour quelque chose. La terre, sosie exact de la nôtre, du

jour de sa naissance au jour de sa mort, puis de sa résurrection, cette terre existe à milliards de copies, pour chacune des secondes de sa durée. C'est sa destinée comme *répétition* d'une combinaison *originale*, et toutes les *répétitions* des autres *types* la partagent.

L'annonce d'un duplicata de notre résidence terrestre, avec tous ses hôtes sans distinction, depuis le grain de sable jusqu'à l'empereur d'Allemagne, peut paraître une hardiesse légèrement fantastique, surtout quand il s'agit de duplicata tirés à milliards. L'auteur, naturellement, trouve ses raisons excellentes, puisqu'il les a rééditées déjà cinq à six fois, sans préjudice de l'avenir. Il lui semble difficile que la nature, exécutant la même besogne avec les mêmes matériaux et sur le même patron, ne soit pas contrainte de couler souvent sa fonte dans le même moule. Il faudrait plutôt s'étonner du contraire.

Quant aux profusions du tirage, il n'y a pas à se gêner avec l'infini, il est riche. Si insatiable qu'on puisse être, il possède plus que toutes les demandes, plus que tous les rêves. D'ailleurs cette pluie d'*épreuves* ne tombe pas en averse sur une localité. Elle s'éparpille à travers des champs incommensurables. Il nous importe assez peu que nos sosies soient nos voisins. Fussent-ils dans la lune, la conversation n'en serait pas plus commode, ni la connaissance plus aisée à faire. Il est même flatteur de se savoir là-bas, bien loin, plus loin que le diable Vauvert, lisant en pantoufles son journal, ou assistant à la bataille de Valmy, qui se livre en ce moment dans des milliers de Républiques françaises.

Pensez-vous qu'à l'autre bout de l'infini, dans quelque terre compatissante, le prince royal, arrivant trop tard sur Sadowa, ait permis au malheureux Benedeck de gagner sa bataille ?... Mais voici Pompée qui vient de perdre celle de Pharsale. Pauvre homme ! Il s'en va chercher des consolations à Alexandrie, auprès de son bon ami le roi Ptolémée... César rira bien... Eh ! Tout juste, il est en train de recevoir en plein sénat ses vingt-deux coups de poignard... Bah ! c'est sa ration quotidienne depuis le non-commencement du monde, et il les emmagasine avec une philosophie imperturbable. Il est vrai que ses sosies ne lui donnent pas l'alarme. Voilà le terrible ! On ne peut pas s'avertir. S'il était permis de faire passer l'histoire de sa vie, avec quelques bons conseils, aux doubles qu'on possède dans l'espace, on leur épargnerait bien des sottises et des chagrins...

Ceci, au fond, malgré la plaisanterie, est très sérieux. Il ne s'agit nullement d'anti-lions, d'anti-tigres, ni d'œils au bout de la queue ; il s'agit de mathématiques et de faits positifs. Je défie la nature de ne pas fabriquer à la journée, depuis que le monde est monde, des milliards de systèmes solaires, calques serviles du nôtre, matériel et personnel. Je lui permets d'épuiser le calcul des probabilités, sans en manquer une. Dès qu'elle sera au bout de son rouleau, je la rabats sur l'infini, et je la somme de s'exécuter, c'est-à-dire d'exécuter sans fin des duplicata. Je n'ai garde d'alléguer pour motif la beauté d'échantillons qu'il serait grand dommage de ne pas multiplier à satiété. Il me semble au contraire malsain et barbare d'empoisonner l'espace d'un tas de pays fétides.

Observations inutiles, d'ailleurs. La nature ne connaît ni ne pratique la morale en action. Ce qu'elle fait, elle ne le fait pas exprès. Elle travaille à colinmaillard, détruit, crée, transforme. Le reste ne la regarde pas. Les yeux fermés, elle applique le calcul des probabilités mieux que tous les mathématiciens ne l'expliquent, les yeux très ouverts. Pas une variante ne l'esquive, pas une chance ne demeure au fond de l'urne. Elle tire tous les numéros. Quand il ne reste rien au fond du sac, elle ouvre la boîte aux répétitions, tonneau sans fond celui-là aussi, qui ne se vide jamais, à l'inverse du tonneau des Danaïdes qui ne pouvait se remplir.

Ainsi procède la matière, depuis qu'elle est la matière, ce qui ne date pas de huitaine. Travaillant sur un plan uniforme, avec cent *corps simples*, qui ne diminuent ni n'augmentent jamais d'un atome, elle ne peut que répéter sans fin une certaine quantité de combinaisons *différentes*, qu'à ce titre on appelle *primordiales*, *originales*, etc..., etc... Il ne sort de son chantier que des systèmes stellaires.

Par cela seul qu'il existe, tout astre a toujours existé, existera toujours, non pas dans sa personnalité

actuelle, temporaire et périssable, mais dans une série infinie de personnalités semblables, qui se reproduisent à travers les siècles. Il appartient à une des combinaisons originales permises par les arrangements divers des cent *corps simples*. Identique à ses incarnations précédentes, placé dans les mêmes conditions, il vit et vivra exactement la même vie d'ensemble et de détails que durant ses avatars antérieurs.

Tous les astres sont des répétitions d'une combinaison *originale*, ou *type*. Il ne saurait se former de nouveaux *types*. Le nombre en est nécessairement épuisé dès l'origine des choses, – quoique les choses n'aient point eu d'origine. Cela signifie qu'un nombre fixe de combinaisons *originales* existe de toute éternité, et n'est pas plus susceptible d'augmenter ni de diminuer que la matière. Il est et restera le même jusqu'à la fin des choses qui ne peuvent pas plus finir que commencer. Éternité des *types* actuels, dans le passé comme dans le futur, et pas un astre qui ne soit un *type* répété à l'infini, dans le temps et dans l'espace, telle est la réalité.

Notre terre, ainsi que les autres corps célestes, est la *répétition* d'une combinaison *primordiale*, qui se reproduit toujours la même, et qui existe simultanément en milliards d'exemplaires identiques. Chaque exemplaire naît, vit et meurt à son tour. Il en naît, il en meurt par milliards à chaque seconde qui s'écoule. Sur chacun d'eux se succèdent toutes les choses matérielles, tous les êtres organisés, dans le même ordre, au même lieu, à la même minute où ils se succèdent sur les autres terres, ses sosies. Par conséquent, tous les faits accomplis ou à accomplir sur notre globe, avant sa mort, s'accomplissent exactement les mêmes dans les milliards de ses pareils. Et comme il en est ainsi pour tous les systèmes stellaires, l'univers entier est la reproduction permanente, sans fin, d'un matériel et d'un personnel toujours renouvelé et toujours le même.

L'identité de deux planètes exige-t-elle l'identité de leurs systèmes solaires ? A coup sûr, celle des deux soleils est de nécessité absolue, à peine d'un changement dans les conditions d'existence, qui entraînerait les deux astres vers des destinées différentes, malgré leur identité originelle, du reste peu probable. Mais dans les deux groupes stellaires, la similitude complète est-elle aussi de rigueur entre tous les globes correspondants par leur numéro d'ordre ? Faut-il double Mercure, double Mars, double Neptune, etc..., etc... ? Question insoluble par insuffisance de données.

Sans doute ces corps subissent leur influence réciproque, et l'absence de Jupiter, par exemple, ou sa réduction des neuf dixièmes seraient pour ses voisins une cause sensible de modification. Toutefois, l'éloignement atténue ces causes et peut même les annuler. En outre, le soleil règne seul, comme lumière et comme chaleur, et quand on songe que sa masse est à celle de son cortège planétaire comme 744 est à 1, il semble que cette puissance énorme d'attraction doit anéantir toute rivalité. Cela n'est pas cependant. Les planètes exercent sur la terre une action bien avérée.

La question, du reste, est assez indifférente et n'engage pas notre thèse. S'il est possible que l'identité existe entre deux terres, sans se reproduire aussi entre les autres planètes corrélatives, c'est chose faite d'emblée, car la nature ne rate pas une combinaison. Dans le cas contraire, peu importe. Que les terres-sosies exigent, pour condition *sine qua non*, des systèmes solaires-sosies, soit. Il en résulte simplement, pour conséquence, des millions de groupes stellaires, où notre globe, au lieu de sosies, possède des ménechmes à divers degrés, combinaisons *originales*, répétées à l'infini, ainsi que toutes les autres.

Des systèmes solaires, parfaitement identiques et en nombre infini, satisfont d'ailleurs sans peine au programme obligé. Ils constituent un *type original*. Là, toutes les planètes correspondantes par échelon, offrent la plus irréprochable identité. Mercure y est le sosie de Mercure, Vénus de Vénus, la Terre de la Terre, etc.. C'est par milliards que ces systèmes sont répandus dans l'espace, comme *répétitions* d'un *type*.

Parmi les combinaisons *différenciées*, en est-il dont les différences surviennent dans des globes identiques d'abord à l'heure de leur naissance ? Il faut distinguer. Ces mutations ne sont guère

admissibles comme œuvres spontanées de la matière elle-même. La minute initiale d'un astre détermine toute la série de ses transformations matérielles. La nature n'a que des lois inflexibles, immuables. Tant qu'elles gouvernent seules, tout suit une marche fixe et fatale. Mais les variations commencent avec les êtres animés qui ont des volontés, autrement dit, des caprices. Dès que les hommes interviennent surtout, la fantaisie intervient avec eux. Ce n'est pas qu'ils puissent toucher beaucoup à la planète. Leurs plus gigantesques efforts ne remuent pas une taupinière, ce qui ne les empêche pas de poser en conquérants et de tomber en extase devant leur génie et leur puissance. La matière a bientôt balayé ces travaux de myrmidons, dès qu'ils cessent de les défendre contre elle. Cherchez ces villes fameuses, Ninive, Babylone, Thèbes, Memphis, Persépolis, Palmyre, où pullulaient des millions d'habitants avec leur activité fiévreuse. Qu'en reste-t-il ? Pas même les décombres. L'herbe ou le sable recouvrent leurs tombeaux. Que les œuvres humaines soient négligées un instant, la nature commence paisiblement à les démolir, et pour peu qu'on tarde, on la trouve réinstallée florissante sur leurs débris.

Si les hommes dérangent peu la matière, en revanche, ils se dérangent beaucoup eux-mêmes. Leur turbulence ne trouble jamais sérieusement la marche naturelle des phénomènes physiques, mais elle bouleverse l'humanité. Il faut donc prévoir cette influence subversive qui change le cours des destinées individuelles, détruit ou modifie les races animales, déchire les nations et culbute les empires. Certes, ces brutalités s'accomplissent, sans même égratigner l'épiderme terrestre. La disparition des perturbateurs ne laisserait pas trace de leur présence soi-disant souveraine, et suffirait pour rendre à la nature sa virginité à peine effleurée.

C'est parmi eux-mêmes que les hommes font des victimes et amènent d'immenses changements. Au souffle des passions et des intérêts en lutte, leur espèce s'agite avec plus de violence que l'océan sous l'effort de la tempête. Que de différences entre la marche d'humanité qui ont cependant commencé leur carrière avec le même personnel, dû à l'identité des conditions matérielles de leurs planètes ! Si l'on considère la mobilité des individus, les mille troubles qui viennent sans cesse dévoyer leur existence, on arrivera facilement à des sextillions de sextillions de variantes dans le genre humain. Mais une seule combinaison *originale* de la matière, celle de notre système planétaire, fournit, par *répétitions*, des milliards de terres, qui assurent des sosies. aux sextillions d'Humanités diverses, sorties des effervescences de l'homme. La première année de la route ne donnera que dix variantes, la seconde dix mille, la troisième des millions, et ainsi de suite, avec un *crescendo* proportionnel au progrès qui se manifeste, comme on sait, par des procédés extraordinaires.

Ces différentes collectivités humaines n'ont qu'une chose de commun, la durée, puisque nées sur des *copies* du même *type originel*, chacune en écrit son exemplaire à sa façon. Le nombre de ces histoires particulières, si grand qu'on le fasse, est toujours un nombre *fini*, et nous savons que la combinaison *primordiale* est infinie par *répétitions*. Chacune des histoires particulières, représentant une même collectivité, se tire à milliards d'*épreuves* pareilles, et chaque individu, partie intégrante de cette collectivité, possède en conséquence des sosies par milliards. On sait que tout homme peut figurer à la fois sur plusieurs variantes, par suite de changements dans la route que suivent ses sosies sur leurs terres respectives, changements qui dédoublent la vie, sans toucher à la personnalité.

Condensons : La matière, obligée de ne construire que des nébuleuses, transformées plus tard en groupes stelloplanétaires, ne peut, malgré sa fécondité, dépasser un certain nombre de combinaisons *spéciales*. Chacun de ces *types* est un système stellaire qui se répète sans fin, seul moyen de pourvoir au peuplement de l'étendue. Notre soleil, avec son cortège de planètes, est une des combinaisons *originales*, et celle-là, comme toutes les autres, est tirée à des milliards d'épreuves. De chacune de ces épreuves fait partie naturellement une terre identique avec la nôtre, une terre sosie quant à sa constitution matérielle, et par suite engendrant les mêmes espèces végétales et animales

qui naissent à la surface terrestre.

Toutes les Humanités, identiques à l'heure de l'éclosion, suivent, chacune sur sa planète, la route tracée par les passions, et les individus contribuent à la modification de cette route par leur influence particulière. Il résulte de là que, malgré l'identité constante de son début, l'Humanité n'a pas le même personnel sur tous les globes semblables, et que chacun de ces globes, en quelque sorte, a son Humanité spéciale, sortie de la même source, et partie du même point que les autres, mais dérivée en chemin par mille sentiers, pour aboutir en fin de compte à une vie et à une histoire différentes.

Mais le chiffre restreint des habitants de chaque terre ne permet pas à ces variantes de l'Humanité de dépasser un nombre déterminé. Donc, si prodigieux qu'il puisse être, ce nombre des collectivités humaines *particulières* est *fini*. Dès lors il n'est rien, comparé à la quantité *infinie* des terres identiques, domaine de la combinaison solaire *type*, et qui possédaient toutes, à leur origine, des Humanités naissantes pareilles, bien que modifiées ensuite sans relâche. Il s'ensuit que chaque terre, contenant une de ces collectivités humaines *particulières*, résultat de modifications incessantes, doit se répéter des milliards de fois, pour faire face aux nécessités de l'infini. De là des milliards de terres, absolument sosies, personnel et matériel, où pas un fêtu ne varie, soit en temps, soit en lieu, ni d'un millième de seconde, ni d'un fil d'araignée. Il en est de ces variantes terrestres ou collectivités humaines, comme des systèmes stellaires *originaux*. Leur chiffre est limité, parce qu'il a pour éléments des nombres *finis*, hommes d'une terre, de même que les systèmes stellaires *originaux* ont pour éléments un nombre *fini*, les cent *corps simples*. Mais chaque variante tire ses épreuves par milliards.

Telle est la destinée commune de nos planètes, Mercure, Vénus, la Terre, etc..., etc..., et des planètes de tous les systèmes stellaires *primordiaux* ou *types*. Ajoutons que parmi ces systèmes, des millions se rapprochent du nôtre, sans en être les *duplicata*, et comptent d'innombrables terres non plus identiques avec celle où nous vivons, mais ayant avec elle tous les degrés possibles de ressemblance ou d'analogie.

Tous ces systèmes, toutes ces variantes et leurs *répétitions* forment d'innombrables séries d'infinis partiels, qui vont s'engouffrer dans le grand infini, comme les fleuves dans l'océan. Qu'on ne se récrie point, contre ces globes tombant de la plume par milliards. Il ne faut pas dire ici : Où trouver de la place pour tant de mondes ? Mais, où trouver des mondes pour tant de place ? On peut milliarder sans scrupule avec l'infini, il demandera toujours son reste.

Les doctrines, qui ont parfois le mot pour rire aussi bien que pour pleurer, railleront peut-être nos infinis partiels, en nous félicitant de faire tant de monnaie avec une pièce fausse. En effet, quand un infini unique est dénié à l'étendue, lui en adjuger des millions, le procédé semble sans gêne. Rien de plus simple cependant. L'espace étant sans limites, on peut lui prêter toutes les figures, précisément parce qu'il n'en a aucune. Tout à l'heure sphère, le voici maintenant cylindre.

Que neuf traits de scie partagent en dix planches, perpendiculairement à son axe, un bloc de bois cylindrique. Que, par la pensée, on étende à l'*infini* le périmètre circulaire de chacune de ces planches. Qu'on les écarte aussi, par la pensée, les unes des autres de quelques quadrillions de quadrillions de lieues. Voilà dix infinis partiels irréprochables quoique un peu maigres. Tous les astres, issus de nos calculs, tiendraient à l'aise, avec leurs domaines respectifs, dans chacun de ces compartiments. De plus, rien n'empêche d'en juxtaposer d'autres, et d'ajouter ainsi de l'infini à discrétion.

Il est bien entendu que ces astres ne restent point parqués en catégories par identités. Les conflagrations rénovatrices les fusionnent et les mêlent sans cesse. Un système solaire ne renaît point, comme le phénix, de sa propre combustion, qui contribue, au contraire, à former des combinaisons différentes. Il prend sa revanche ailleurs, réenfanté par d'autres volatilisations. Les

matériaux se trouvant partout les mêmes, cent *corps simples*, et la donnée étant l'infini, les probabilités s'égalisent. Le résultat est la permanence invariable de l'ensemble par la transformation perpétuelle des parties.

Que si la chicane, à cheval sur l'*Indéfini*, nous cherche des querelles d'allemand pour nous contraindre à comprendre et à lui expliquer l'*Infini*, nous la renverrons aux jupitériens, pourvus sans doute d'une plus grosse cervelle. Non, nous ne pouvons dépasser l'indéfini. C'est connu et l'on ne tente que sous cette forme de concevoir l'*Infini*. On ajoute l'espace à l'espace, et la pensée arrive fort bien à cette conclusion qu'il est sans limites. Assurément, on additionnerait durant des myriades de siècles que le total serait toujours un nombre *fini*. Qu'est-ce que cela prouve ? L'*Infini* d'abord par l'impossibilité d'aboutir, puis la faiblesse de notre cerveau.

Oui, après avoir semé des chiffres à soulever les rires et les épaules, on demeure essoufflé aux premiers pas sur la route de l'infini. Il est cependant aussi clair qu'impénétrable, et se démontre merveilleusement en deux mots: L'espace plein de corps célestes, toujours, sans fin. C'est fort simple, bien qu'incompréhensible.

Notre analyse de l'univers a surtout mis en scène les planètes, seul théâtre de la vie organique. Les étoiles sont restées à l'arrière-plan. C'est que là, point de formes changeantes, point de métamorphoses. Rien que le tumulte de l'incendie colossal, source de la chaleur et de la lumière, puis sa décroissance progressive, et enfin les ténèbres glacées. L'étoile n'en est pas moins le foyer vital des groupes constitués par la condensation des nébuleuses. C'est elle qui classe et règle le système dont elle forme le centre. Dans chaque *combinaison-type*, elle est différente de grandeur et de mouvement. Elle demeure immuable pour toutes les répétitions de ce *type*, y compris les variantes planétaires qui sont le fait de l'humanité.

Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que ces reproductions de globes se fassent pour les beaux yeux des sosies qui les habitent. Le préjugé d'égoïsme et d'éducation qui rapporte tout à nous, est une sottise. La nature ne s'occupe pas de nous. Elle fabrique des groupes stellaires dans la mesure des matériaux à sa disposition. Les uns sont des *originaux*, les autres des *duplicata*, édités à milliards. Il n'y a même pas proprement d'*originaux*, c'est-à-dire des premiers en dates mais des *types* divers, derrière lesquels se rangent les systèmes stellaires.

Que les planètes de ces groupes produisent ou non des hommes, ce n'est pas le souci de la nature, qui n'a aucune espèce de soucis, qui fait sa besogne, sans s'inquiéter des conséquences. Elle applique 998 *millièmes* de la matière aux étoiles, où ne poussent ni un brin d'herbe ni un ciron, et le reste, « *deux millièmes* ! » aux planètes, dont la moitié, sinon plus, se dispense également de loger et de nourrir des bipèdes de notre module. En somme, pourtant, elle fait assez bien les choses. Il ne faut pas murmurer. Plus modeste, la lampe qui nous éclaire et qui nous chauffe nous abandonnerait vite à la nuit éternelle, ou plutôt nous ne serions jamais entrés dans la lumière.

Les étoiles seules auraient à se plaindre, mais elles ne se plaignent pas. Pauvres étoiles ! leur rôle de splendeur n'est qu'un rôle de sacrifice. Créatrices et servantes de la puissance productrice des planètes, elles ne la possèdent point elles-mêmes, et doivent se résigner à leur carrière ingrate et monotone de flambeaux. Elles ont l'éclat sans la jouissance; derrière elles, se cachent invisibles les réalités vivantes. Ces reines-esclaves sont cependant de la même pâte que leurs heureuses sujettes. Les cent *corps simples* en font tous les frais. Mais ceux-là ne retrouveront la fécondité qu'en dépouillant la grandeur. Maintenant flammes éblouissantes, ils seront un jour ténèbres et glaces, et ne pourront renaître à la vie que planètes, après le choc qui volatiliserait le cortège et sa reine en nébuleuse.

En attendant le bonheur de cette déchéance, les souveraines sans le savoir gouvernent leurs royaumes par les bienfaits. Elles font les moissons, jamais la récolte. Elles ont toutes les charges, sans bénéfice. Seules maîtresses de la force, elles n'en usent qu'au profit de la faiblesse... Chères

étoiles ! Vous trouvez peu d'imitateurs.

Concluons enfin à l'immanence des moindres parcelles de la matière. Si leur durée n'est qu'une seconde, leur renaissance n'a point de limites. L'infinité dans le temps et dans l'espace n'est point l'apanage exclusif de l'univers entier. Elle appartient aussi à toutes les formes de la matière, même à l'infusoire et au grain de sable.

Ainsi, par la grâce de sa planète, chaque homme possède dans l'étendue un nombre sans fin de doublures qui vivent sa vie, absolument telle qu'il la vit luimême. Il est infini et éternel dans la personne d'autres lui-même, non seulement de son âge actuel, mais de tous *ses âges*. Il a simultanément, par milliards, à chaque seconde présente, des sosies qui naissent, d'autres qui meurent, d'autres dont l'âge s'échelonne, de seconde en seconde, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Si quelqu'un interroge les régions célestes pour leur demander leur secret, des milliards de ses sosies lèvent en même temps les yeux, avec la même question dans la pensée, et tous ces regards se croisent invisibles. Et ce n'est pas seulement une fois que ces muettes interrogations traversent l'espace, mais toujours. Chaque seconde de l'éternité a vu et verra la situation d'aujourd'hui, c'est-à-dire des milliards de terres sosies de la nôtre et portant nos sosies personnels.

Ainsi chacun de nous a vécu, vit et vivra sans fin, sous forme de milliards d'*alter ego*. Tel on est à chaque seconde de sa vie, tel on est stéréotypé à milliards d'épreuves dans l'éternité. Nous partageons la destinée des planètes, nos mères nourricières, au sein desquelles s'accomplit cette inépuisable existence. Les systèmes stellaires nous entraînent dans leur pérennité. Unique organisation de la matière, ils ont en même temps sa fixité et sa mobilité. Chacun d'eux n'est qu'un éclair, mais ces éclairs illuminent éternellement l'espace.

L'univers est infini dans son ensemble et dans chacune de ses fractions, étoile ou grain de poussière. Tel il est à la minute qui sonne, tel il fut, tel il sera toujours, sans un atome ni une seconde de variation. Il n'y a rien de nouveau sous les soleils. Tout ce qui se fait, s'est fait et se fera. Et cependant, quoique le même, l'univers de tout à l'heure n'est plus celui d'à présent, et celui d'à présent ne sera pas davantage celui de tantôt ; car il ne demeure point immuable et immobile. Bien au contraire, il se modifie sans cesse. Toutes ses parties sont dans un mouvement indiscontinu. Détruites ici, elles se reproduisent simultanément ailleurs, comme individualités nouvelles.

Les systèmes stellaires finissent, puis recommencent avec des éléments semblables associés par d'autres alliances, reproduction infatigable d'exemplaires pareils puisés dans des débris différents. C'est une alternance, un échange perpétuels de renaissances par transformation.

L'univers est à la fois la vie et la mort, la destruction et la création, le changement et la stabilité, le tumulte et le repos. Il se noue et se dénoue sans fin, toujours le même, avec des êtres toujours renouvelés. Malgré son perpétuel devenir, il est cliché en bronze et tire incessamment la même page. Ensemble et détails, il est éternellement la transformation et l'immanence.

L'homme est un de ces détails. Il partage la mobilité et la permanence du grand Tout. Pas un être humain qui n'ait figuré sur des milliards de globes, rentrés depuis longtemps dans le creuset des refontes. On remonterait en vain le torrent des siècles pour trouver un moment où l'on n'ait pas vécu. Car l'univers n'a point commencé, par conséquent l'homme non plus. Il serait impossible de refluer jusqu'à une époque où tous les astres n'aient pas déjà été détruits et remplacés, donc nous aussi, habitants de ces astres ; et jamais, dans l'avenir, un instant ne s'écoulera sans que des milliards d'autres nous-mêmes ne soient en train de naître, de vivre et de mourir. L'homme est, à l'égal de l'univers, l'énigme de l'infini et de l'éternité, et le grain de sable l'est à l'égal de l'homme.

VIII

Résumé

L'univers tout entier est composé de systèmes stellaires. Pour les créer, la nature n'a que cent *corps simples* à sa disposition. Malgré le parti prodigieux qu'elle sait tirer de ces ressources et le chiffre incalculable de combinaisons qu'elles permettent à sa fécondité, le résultat est nécessairement un nombre *fini*, comme celui des éléments eux-mêmes, et pour remplir l'étendue, la nature doit répéter à l'infini chacune de ses combinaisons *originales* ou *types*.

Tout astre, quel qu'il soit, existe donc en nombre infini dans le temps et dans l'espace, non pas seulement sous l'un de ses aspects, mais tel qu'il se trouve à chacune des secondes de sa durée, depuis la naissance jusqu'à la mort. Tous les êtres répartis à sa surface, grands ou petits, vivants ou inanimés, partagent le privilège de cette pérennité.

La terre est l'un de ces astres. Tout être humain est donc éternel dans chacune des secondes de son existence. Ce que j'écris en ce moment dans un cachot du fort du Taureau, je l'ai écrit et je l'écrirai pendant l'éternité, sur une table, avec une plume, sous des habits, dans des circonstances toutes semblables. Ainsi de chacun.

Toutes ces terres s'abîment, l'une après l'autre, dans les flammes rénovatrices, pour en renaître et y retomber encore, écoulement monotone d'un sablier qui se retourne et se vide éternellement lui-même. C'est du nouveau toujours vieux, et du vieux toujours nouveau.

Les curieux de vie ultra-terrestre pourront cependant sourire à une conclusion mathématique qui leur octroie, non pas seulement l'immortalité, mais l'éternité ? Le nombre de nos sosies est infini dans le temps et dans l'espace. En conscience, on ne peut guère exiger davantage. Ces sosies sont en chair et en os, voire en pantalon et paletot, en crinoline et en chignon. Ce ne sont point là des fantômes, c'est de l'actualité éternisée.

Voici néanmoins un grand défaut : il n'y a pas progrès. Hélas ! Non, ce sont des rééditions vulgaires, des redites. Tels les exemplaires des mondes passés, tels ceux des mondes futurs. Seul, le chapitre des bifurcations reste ouvert à l'espérance. N'oublions pas que *tout ce qu'on aurait pu être ici-bas, on l'est quelque part ailleurs*.

Le progrès n'est ici-bas que pour nos neveux. Ils ont plus de chance que nous. Toutes les belles choses que verra notre globe, nos futurs descendants les ont déjà vues, les voient en ce moment et les verront toujours, bien entendu, sous la forme de sosies qui les ont précédés et qui les suivront. Fils d'une humanité meilleure, ils nous ont déjà bien bafoués et bien conspués sur les terres mortes, en y passant après nous. Ils continuent à nous fustiger sur les terres vivantes d'où nous avons disparu, et nous poursuivront à jamais de leur mépris sur les terres à naître.

Eux et nous, et tous les hôtes de notre planète, nous renaissions prisonniers du moment et du lieu que les destins nous assignent dans la série de ses avatars. Notre pérennité est un appendice de la sienne. Nous ne sommes que des phénomènes partiels de ses résurrections. Hommes du XIX^{ème} siècle, l'heure de nos apparitions est fixée à jamais, et nous ramène toujours les mêmes, tout au plus avec la perspective de variantes heureuses. Rien là pour flatter beaucoup la soif du mieux. Qu'y faire ? Je n'ai point cherché mon plaisir, j'ai cherché la vérité. Il n'y a ici ni révélation, ni prophète, mais une simple déduction de l'analyse spectrale et de la cosmogonie de Laplace. Ces deux découvertes nous font éternels. Est-ce une aubaine ? Profitons-en. Est-ce une mystification ? Résignons-nous.

Mais n'est-ce point une consolation de se savoir constamment, sur des milliards de terres, en compagnie des personnes aimées qui ne sont plus aujourd'hui pour nous qu'un souvenir ? En est-ce une autre, en revanche, de penser qu'on a goûté et qu'on goûtera éternellement ce bonheur, sous la figure d'un sosie, de milliards de sosies ? C'est pourtant bien nous. Pour beaucoup de petits esprits, ces félicités par substitution manquent un peu d'ivresse. Ils préféreraient à tous les duplicata de

l'infini trois ou quatre années de supplément dans l'édition courante. On est âpre au cramponnement, dans notre siècle de désillusions et de scepticisme.

Au fond, elle est mélancolique cette éternité de l'homme par les astres, et plus triste encore cette séquestration des mondes-frères par l'inexorable barrière de l'espace. Tant de populations identiques qui passent sans avoir soupçonné leur mutuelle existence ! Si, bien. On la découvre enfin au XIXème siècle. Mais qui voudra y croire ?

Et puis, jusqu'ici, le passé pour nous représentait la barbarie, et l'avenir signifiait progrès, science, bonheur, illusion ! Ce passé a vu sur tous nos globes-sosies les plus brillantes civilisations disparaître, sans laisser une trace, et elles disparaîtront encore sans en laisser davantage. L'avenir reverra sur des milliards de terres les ignorances, les sottises, les cruautés de nos vieux âges !

A l'heure présente, la vie entière de notre planète, depuis la naissance jusqu'à la mort, se détaille, jour par jour, sur des myriades d'astres-frères, avec tous ses crimes et ses malheurs. Ce que nous appelons le progrès est claquemuré sur chaque terre, et s'évanouit avec elle. Toujours et partout, dans le camp terrestre, le même drame, le même décor, sur la même scène étroite, une humanité bruyante, infatuée de sa grandeur, se croyant l'univers et vivant dans sa prison comme dans une immensité, pour sombrer bientôt avec le globe qui a porté dans le plus profond dédain, le fardeau de son orgueil. Même monotonie, même immobilisme dans les astres étrangers. L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations.

L'usure

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.

Transcrit : Andy Blunden.

Le sacrifice de l'indépendance individuelle, conséquence forcée de la division du travail, a-t-il été brusque ? Non ! Personne ne l'aurait consenti. Il y a dans le sentiment de la liberté personnelle une si âpre saveur de jouissance, que pas un homme ne l'eût échangée contre le collier doré de la civilisation.

Cela se voit bien par les sauvages que le monde européen tente d'apprivoiser. Les pauvres gens s'enveloppent dans leur linceul, en pleurant la liberté perdue, et préfèrent la mort à la servitude. Les merveilles du luxe, qui nous paraissent si éblouissantes, ne les séduisent pas. Elles dépassent la portée de leur esprit et de leurs besoins. Elles bouleversent leur existence. Ils les sentent seulement comme des étrangetés ennemies qui enfoncent une pointe acérée dans leur chair et dans leur âme. Les peuplades infortunées que notre irruption a surprises dans les solitudes américaines ou dans les archipels perdus du Pacifique vont disparaître à ce contact mortel.

Depuis bientôt quatre siècles, notre détestable race détruit sans pitié tout ce qu'elle rencontre, hommes, animaux, végétaux, minéraux. La baleine va s'éteindre, anéantie par une poursuite aveugle. Les forêts de quinquina tombent l'une après l'autre. La hache abat, personne ne replante. On se soucie peu que l'avenir ait la fièvre. Les gisements de houille sont gaspillés avec une incurie sauvage.

Des hommes étaient apparus soudain, nous racontant par leur seul aspect les premiers temps de notre séjour sur la terre. Il fallait conserver avec un soin filial, ne fût-ce qu'au nom de la science, ces échantillons survivants de nos ancêtres, ces précieux spécimens des âges primitifs. Nous les avons assassinés. Parmi les puissances chrétiennes, c'est à qui les achèvera.

Nous répondrons du meurtre devant l'histoire. Bientôt, elle nous reprochera ce crime avec toute la véhémence d'une moralité bien supérieure à la nôtre. Il n'y aura pas assez de haines ni de malédictions contre le christianisme qui a tué, sous prétexte de les convertir, ces créatures sans armes, contre le mercantilisme qui les massacre et les empoisonne, contre les nations qui assistent d'un œil sec à ces agonies.

Les malheureux n'ont pu s'assimiler à nous. Est-ce leur faute ? L'humanité n'a franchi que par des transitions insensibles les étapes sans nombre qui séparent son berceau de son âge viril. Des milliers de siècles dorment entre ces deux moments. Rien ne s'est improvisé chez les hommes, pas plus que dans la nature, si ce n'est les catastrophes qui détruisent et ne fondent jamais.

Les révolutions elles-mêmes, avec leurs apparences si brusques, ne sont que la délivrance d'une chrysalide. Elles avaient grandi lentement sous l'enveloppe rompue. On ne les voit jamais qu'autonomes, bien différentes de la conquête, invasion brutale d'une force extérieure qui brise et bouleverse sans améliorer. L'évolution spontanée d'une race, d'une peuplade, n'offre rien de pareil. Elle s'accomplit par degrés, sans trouble sensible, comme le développement d'une plante.

Le régime de la division du travail n'a dû remplacer l'isolement individuel que par une série de transformations, réparties sur une période immense. Chaque pas dans cette voie était applaudi comme une victoire attendue, désirée, et le changement s'est ainsi opéré peu à peu, à travers une longue suite de générations, sans froissement de mœurs, d'habitudes, ni même de préjugés.

C'était un progrès décisif sans doute... mais le prix ? Abandon complet de l'indépendance personnelle ; esclavage réciproque sous l'apparence de solidarité; les liens de l'association serrés jusqu'au garrottement. Nul ne peut désormais pourvoir seul à ses besoins. Son existence tombe à la merci de ses semblables. Il doit en attendre son pain quotidien, presque toutes les choses de la vie. Car il ne peut se livrer qu'à une industrie unique. La qualité du produit est à cette condition qui asservit, et, à mesure que la division du travail s'accroît par les perfectionnements de l'outillage, l'homme se trouve plus étroitement rivé à son métier.

On sait où en sont venues les choses aujourd'hui. Des êtres humains passent leur existence à faire des pointes d'aiguille et des têtes d'épingle.

Certes, une telle situation crée des devoirs impérieux entre les citoyens. Chacun étant voué à une occupation simple, la presque totalité de son produit lui est parfaitement inutile. Ce produit servira par quantités infinitésimales à une foule d'autres individus. L'ensemble de ces consommateurs est donc tenu de fournir aux besoins de celui qui a travaillé pour eux.

La société, dès lors, repose sur l'échange. La loi, qui en règle les conditions, doit être une loi d'assistance mutuelle, strictement conforme à la justice. Car cette aide réciproque est maintenant une question de vie ou de mort pour tous et pour chacun. Or, si le troc en nature suffisait aux temps primitifs, alors que la consommation portait sur un très petit nombre d'objets, tous de nécessité absolue, il devenait radicalement impossible entre les milliers de produits d'une industrie perfectionnée.

Un intermédiaire était donc indispensable. Les qualités spéciales des métaux précieux ont dû les désigner de bonne heure à l'attention publique. Car l'origine de la monnaie remonte à des époques inconnues. On la suppose née à peu près avec l'âge de bronze. Du reste, ceci n'a aucune importance économique et n'intéresse que l'archéologie. Ce qui nous touche, c'est l'expérience, acquise depuis trop longtemps, que les services rendus par le numéraire ont été payés bien cher. Il a créé l'usure, l'exploitation capitaliste et ses filles sinistres, l'inégalité, la misère. L'idée de Dieu seule lui dispute la palme du mal.

En pouvait-il être autrement ? Quand naquit la monnaie, deux procédés s'offraient aux hommes pour l'emploi de ce moyen d'échange, la fraternité, l'égoïsme. La droiture eût conduit rapidement à

l'association intégrale. L'esprit de rapine a créé l'interminable série de calamités qui sillonne l'histoire du genre humain. Entre ces deux routes, pas même un sentier. Car, avec le maintien du régime individualiste, l'échange honnête au pair, sans le dîmage des écus, aurait castorisé notre espèce, en la figeant dans l'immobilisme. Maintenant encore, il amènerait le même résultat.

Il est permis de supposer que les hommes auraient senti la nécessité de combiner leurs efforts pour la production compliquée, qui exige une quantité considérable de matériaux de provisions et d'instruments. Tant que la simplicité de l'outillage eût permis au producteur d'obtenir par l'échange ce qui suffit pour travailler et pour vivre, on s'en serait tenu là. Mais l'homme est perfectionneur par nature. Bientôt, les exigences d'une industrie plus avancée auraient déterminé la coopération des activités particulières et, les travailleurs recueillant le fruit intégral de leur labeur, la prospérité générale aurait pris un rapide essor. Par suite, accroissement progressif de la population, du bien-être, des lumières, réseau de plus en plus développé des divers groupes, et enfin aboutissement assez prompt à l'association complète, sans despotisme, ni contrainte, ni oppression quelconque.

Le vampirisme a fait évanouir un si beau rêve. L'accumulation du capital s'est opérée non par l'association, mais par l'accaparement individuel, aux dépens de la masse, au profit du petit nombre.

En conscience, ce rêve de fraternité, au temps jadis, n'eut-il pas été une illusion, une utopie ? Entre la loyauté et la trahison, les âges de ténèbres et de sauvagerie pouvaient-ils hésiter ? Ils ne connaissaient d'autre droit que la force, d'autre morale que le succès. Le vampire s'est lancé à pleine carrière dans l'exploitation sans merci. L'usure est devenue la plaie universelle.

Son origine se perd dans la nuit du passé. Cette forme de la rapine n'a pu se montrer avant l'usage de la monnaie. Le troc en nature ne la comporte pas, même avec la division du travail. L'écriture n'existait certainement point alors. Elle eût conservé un souvenir précis de cette grande innovation. Or la tradition est muette.

L'usure fut un mal, non pas nécessaire, ce serait du fatalisme par trop dévergondé, mais inévitable. Ah ! Si l'instrument d'échange avait porté, dès le principe, ses fruits légitimes, s'il n'avait pas été faussé, détourné de sa destination !... Oui, mais si... est toujours une niaiserie. Faire du présent une catilinaire contre le passé, n'est pas moins absurde que de faire du passé la règle, ou plutôt la routine de l'avenir.

Chaque siècle a son organisme et son existence propres, faisant partie de la vie générale de l'Humanité. Ceci n'est point du fatalisme. Car la sagesse ou la débauche du siècle ont leur retentissement sur la santé de l'espèce. Seulement, l'Humanité, être multiple, peut toujours guérir d'une maladie. Elle en est quitte pour quelques milliers d'années d'hôpital. L'individu risque la mort.

Il serait donc oiseux et ridicule de perdre ses regrets sur l'abus lamentable qu'on a fait du moyen d'échange. Hélas ! Faut-il l'avouer ? C'était l'inconvénient d'un avantage, l'expiation, disaient les chrétiens, doctrinaires de la souffrance. C'était la substitution de l'escroquerie à l'assassinat... un progrès. La dynastie de sa majesté l'Empereur-Écu venait d'éclore. Elle devait pour longtemps filouter et pressurer le monde. Elle a traversé la vie presque entière de l'humanité, debout, immuable, indestructible, survivant aux monarchies, aux républiques, aux nations et même aux races.

Aujourd'hui, pour la première fois, elle se heurte à la révolte de ses victimes. Mais un si antique et puissant souverain compte plus de serviteurs que d'ennemis. Les thuriféraires accourent en masse à la rescousse, avec l'encensoir et la musique, criant et chantant : « Hosannah ! Gloire au veau d'or, père de l'abondance ! » Une sévère analyse fera justice de ces cantiques et, dépouillant le sire de ses oripeaux, le montrera nu. ce qu'il est un pickpocket.

Le communisme, avenir de la société

Source : *Auguste Blanqui, Textes Choisis*, avec préface et notes par V.P. Volguine, Editions Sociales, Paris 1971.

Transcrit : Andy Blunden.

L'étude attentive de la géologie et de l'histoire révèle que l'humanité a commencé par l'isolement, par l'individualisme absolu, et qu'à travers une longue série de perfectionnements elle doit aboutir à la communauté.

La preuve de cette vérité se fera par la méthode expérimentale, la seule valable aujourd'hui, parce qu'elle a fondé la science.

L'observation des faits et leurs déductions irréfutables établiront pied à pied cette marche constante du genre humain. On verra nettement que tout progrès est une conquête, tout recul une défaite du communisme, que son développement se confond avec celui de la civilisation, que les deux idées sont identiques ; que tous les problèmes successivement posés dans l'histoire par les besoins de notre espèce ont eu une solution communiste, que les questions aujourd'hui pendantes, si ardues, si pleines de trouble et de guerre, n'en peuvent pas davantage recevoir d'autre, à peine d'aggravation du mal et de chute dans l'absurde.

Tous les perfectionnements de l'impôt, la régie substituée à la ferme, les postes, le tabac, le sel, innovations communistes. Les compagnies industrielles, les sociétés commerciales, les assurances mutuelles de toute nature, même estampille. L'armée, les collèges, les prisons, les casernes, communisme dans les limbes, grossier, brutal, mais inévitable. Rien ne se fait hors de cette voie. L'impôt, le gouvernement lui-même sont du communisme, de la pire espèce à coup sûr, et cependant, d'une nécessité absolue. L'idée a dit à peine son premier mot. Avant d'en être à son dernier, elle aura tout changé de face. Nous ne sommes encore que des barbares.

Voyez les effets du régime actuel ! Le bas prix et par conséquent l'abondance des denrées sont tenus pour une calamité, qui ruine les producteurs, met aux abois l'industrie et le commerce. L'économie politique consacre ouvertement ce blasphème par ses définitions. Elle dénomme *utilité* la richesse naturelle, et *valeur* la richesse sociale. Or, l'utilité, c'est l'abondance, et la valeur c'est la rareté. Plus il y a de *valeur utile*, moins il y a de *valeur vénale*. O démence ! comment ce qui est un bienfait par soi-même peut devenir un fléau ? Par l'avidité du capital, qui exige la part du lion et se retire dès que les prix la lui refusent. Sa retraite renchérit les produits, et il revient pêcher en eau trouble.

Les Hollandais, dans leurs possessions asiatiques, interdisaient la culture du poivre, de la muscade, etc..., et détruisaient par masses les épices, afin d'en maintenir le haut prix sur le marché. Dans les pays civilisés, chaque producteur désire la cherté de son produit et l'abaissement de tous les autres. La baisse des farines désole l'agriculteur, et la hausse désespère l'industriel. Cette guerre sociale en permanence n'est-elle pas une accusation terrible contre l'organisation présente ?

Sous le régime communautaire, le bien profite à tout le monde et le mal ne profite à personne. Les bonnes récoltes sont une bénédiction, les mauvaises une calamité. Nul ne bénéficie de ce qui nuit aux autres et ne souffre de ce qui leur est utile. Toutes choses se règlent selon la justice et la raison. Le stock peut regorger, sans qu'il s'ensuive des crises industrielles et commerciales. Bien au contraire, l'accumulation des produits, impossible aujourd'hui sans désastres, n'aura de limite alors que leur détérioration naturelle.

Les pires plantes s'emparent souvent du terrain au détriment des meilleures. Le capitalisme, âpre au

gain, l'oeil aux aguets, a saisi la partie de l'association, et ce magnifique instrument de progrès est devenu entre ses mains un véritable chassepot. Il en use pour exterminer la petite et moyenne industrie, le moyen et le petit commerce.

Ces pauvres gens meurent, étouffés dans l'ombre, à la muette. Ni éclat, ni scandale. On ne voit, on n'entend rien. Ils disparaissent incognito. Ceci est bien autre chose que les émeutes de 1848, cause de tant de fureurs aveugles et de vengeances sans pitié. Les commerçants peuvent méditer à loisir la fable de La Fontaine, le torrent au fracas inoffensif, la rivière qui engloutit sans bruit dans ses eaux tranquilles. On passe le torrent, les pieds un peu mouillés ; on reste au fond de la rivière.

Sur les ruines du bourgeois modeste s'élève, plus savante et plus terrible que le vieux patriciat, cette triple féodalité financière, industrielle et commerciale qui tient sous ses pieds la société entière; l'astuce au lieu de la violence, le détrousseur de grande route supplanté par le pickpocket.

Il était écrit que le passé, avant de mourir, frapperait son dernier coup avec l'arme même qui doit le tuer. En frappant, il s'est porté de sa propre main une blessure mortelle. L'association, au service du Capital, devient un fléau tel qu'il ne sera pas longtemps supporté. C'est le privilège de ce glorieux principe de ne pouvoir faire que le bien. Il est pour le mal l'insecticide Vicat. Les punaises qui s'y frottent périssent empoisonnées.

Quand l'heure a sonné d'une évolution sociale, tout se précipite à sa rescousse, pour aider l'enfantement. Les énergies épuisées qui vont s'éteindre lui apportent elles-mêmes, sans en avoir conscience, le concours de leur dernier effort. Nous assistons à un curieux spectacle. Sous nos yeux se déroulent les préliminaires de la communauté.

Qu'est-ce que l'assistance mutuelle, dont le principe reçoit à chaque instant une application nouvelle, et travaille à solidariser peu à peu tous les intérêts ? Une des faces de la transformation qui s'approche. Et l'association, cette favorite du jour, panacée universelle dont les louanges retentissent en chœur, sans une seule voix discordante, qu'est-ce également sinon la grande avenue et le dernier mot du communisme ?

Point d'illusions cependant. Ce dernier mot ne se dira pas tant que la grande majorité reste accroupie, dans l'ignorance. La lune descendrait sur notre globe, plutôt que la communauté, privée de son élément indispensable, les lumières. Il nous serait aussi facile à nous de respirer sans air qu'à elle d'exister sans l'instruction, son atmosphère et son véhicule. Entre ces deux choses, instruction et communisme, le lien est si étroit que l'une ne saurait faire sans l'autre, ni un pas en avant, ni un pas en arrière. Elles ont constamment marché de conserve et de front dans l'humanité et ne se distanceront jamais d'une ligne jusqu'à la fin de leur commun voyage.

Ignorance et communauté sont incompatibles. Généralité de l'instruction sans communisme, et communisme sans généralité de l'instruction, constituent deux impossibilités égales. L'homme de la communauté, c'est celui qu'on ne trompe, ni ne mène. Or tout ignorant est une dupe et un instrument de duperie, un serf et un instrument de servitude...

Un insensé, sinon un jésuite, a osé dire dans une réunion publique : « Si la société était composée de producteurs, de bons ouvriers, mais ignorants, elle marcherait tombant de l'exploitation au despotisme, mais elle vivrait. Si la société était composée de savants, nullement producteurs, elle ne saurait vivre. »

Le même homme a dit aussi : « Je redoute cette anomalie de déclassés qu'on voit chaque jour, qui sont très instruits, très intelligents, et qui sont hors d'état de gagner leur vie. »

C'est encore ce précieux orateur qui a repoussé l'enseignement gratuit, obligatoire et laïque, comme attentatoire à la liberté et aggravant la réglementation centralisatrice. »

Ce sont là tous les vœux et toutes les haines des prêtres, vœux de ténèbres, haines des lumières. La

guerre aux déclassés était, après le coup d'État, le cri de ralliement de la chasse impitoyable faite aux instituteurs et aux collègues laïques. Il faut lire les circulaires des préfets de cette époque néfaste pour comprendre les projets de la réaction clérico-monarchique.

L'enseignement libre livrerait toute l'éducation aux jésuites. Nulle concurrence possible devant la coalition du clergé et du Capital. La trahison seule osera soutenir le contraire. Enfin, l'anathème lancé à *une société toute composée de savants* révèle suffisamment l'intention de perpétuer le régime des castes, ici les parias du travail manuel, là les privilégiés de l'intelligence, une masse d'abrutis et une privilégiés d'abrutisseurs.

Il faut beaucoup d'audace, si ce n'est encore plus d'ineptie, pour prétendre qu'une nation de savants ne *saurait vivre* et sans doute se laisserait de mourir de faim. Aucun peuple des temps actuels ne pourrait lutter de puissance productive avec une nation de savants, soit en agriculture, soit en industrie. La distance entre les deux serait plus grande qu'entre les Gaulois de César et les Français de 1870.

Que les réunions publiques, si elles durent, prennent garde aux émissaires de la Compagnie de Jésus. C'est sa tactique d'en entretenir dans tous les clubs, et, pour enlever les questions qui tiennent à coeur aux révérends pères, ces limiers ont l'ordre de prendre tous les masques. Or l'intérêt clérical, c'est l'enseignement libre, la mise en suspicion de la science et des savants, et la guerre aux déclassés, autrement dit, aux hommes instruits et pauvres.

Quiconque, sous prétexte de liberté et d'économie, rejette l'enseignement gratuit et obligatoire, pour demander l'enseignement libre, est un agent du jésuitisme. Qu'il se dise d'ailleurs républicain, révolutionnaire, athée, matérialiste, socialiste, communiste, proudhoniste, tout ce qu'il voudra, peu importe la couleur de son masque, on peut, sans crainte d'erreur, l'appeler suppôt des jésuites. En effet, le bon sens montre que l'enseignement libre, sans intervention de l'État, ni gratuité, c'est, par la toute-puissance de l'écu, le monopole de l'éducation aux mains des prêtres.

Or enseignement du prêtre signifie ténèbres et oppression. L'armée noire, forte de cent mille soldats mâles et femelles, s'en va pleine de furie, colportant la nuit et posant partout l'éteignoir. Appuyée sur l'État, elle domine, gouverne, menace, comprime. Le bras séculier est à ses ordres, le Capital lui prodigue toutes ses ressources, la sachant son meilleur auxiliaire, ou plutôt sa dernière planche de salut.

Qui ne connaît aujourd'hui ce péril ? La démocratie entière, sans distinction de nuances, le proclame, en invoquant l'unique remède, l'instruction. Divisée pour tout le reste, elle est unanime sur ce point. Le même cri s'échappe de toutes les poitrines « De la lumière ! De la lumière ! Plus d'abrutissement clérical ! »

Vaines clameurs. le gouvernement fait la sourde oreille et ne répond que par l'accélération fiévreuse de l'influence jésuitique. Chaque année se ferment par centaines les écoles laïques et s'ouvrent plus nombreuses encore les écoles congréganistes. Si l'on compare 1848 à 1870, on verra que les filles, il y a vingt-cinq ans, appartenaient par moitié aux deux enseignements, et qu'il en reste à peine un sixième aujourd'hui aux laïques ; que de dix-sept pour cent, le chiffre des garçons empoisonnés par l'éducation sacerdotale s'est élevé à cinquante pour cent, et que cette effrayante progression continue avec redoublement pour les deux sexes. Le plan de crétinisation universelle se poursuit sans relâche. S'accomplirait-il ?

Non ! Mais quel retard dans l'avènement des jours heureux ! Quelle halte désolante dans l'antagonisme et la misère ! Les années fuient, inutiles et monotones, les générations passent, dévorées l'une après l'autre par le monstre de la superstition et de l'ignorance. Il est là debout, barrant à l'humanité le chemin de la terre promise qu'elle entrevoit dans le lointain, sans pouvoir l'atteindre.

Combien de temps encore faudra-t-il lutter contre cet ennemi qui ne fait jamais quartier, lui, et qu'on pardonne toujours, après l'avoir terrassé ? Ah ! Si la révolution avait fait son devoir en 1830, en 1848, ce demi-siècle, si tristement perdu, aurait suffi pour toucher le but. La guerre serait finie, et les nations, laissant derrière elles passé s'enfoncer rapidement dans la nuit, s'avanceraient à grands pas vers un avenir toujours plus radieux.

La révolution sera-t-elle sage enfin à son prochain triomphe, ou fera-t-elle grâce encore une fois au génie du mal, qu'elle a laissé jusqu'ici se relever plus terrible de chacune de ses chutes ? Il y a dans nos rangs des traîtres qui le protègent aux heures de revers, avec des phrases cabalistiques dont le peuple est dupe. Le mot d'ordre de la prochaine trahison sera : « libération du budget des cultes ; séparation de l'Église et de l'État. » Traduisez : victoire du catholicisme, écrasement de la révolution. Que notre devise à nous soit — « Suppression des cultes, expulsion des prêtres ! Et qu'elle ne fléchisse ni devant la prière, ni devant la menace, ni devant l'astuce.

Céder serait la mort. La république victorieuse n'aura pas de temps à gaspiller en luttes inutiles. Trop d'obstacles exigeront des années de tranchée ouverte, pour s'amuser à l'attaque en règle d'une haie qui peut se franchir à la course. L'armée, la magistrature, le christianisme, l'organisation politique, simples haies. L'ignorance, bastion formidable. Un jour pour la haie ; pour le bastion, vingt ans.

La haie gênerait le siège ; — rasée. Il ne sera encore que trop long, et, comme la communauté ne peut s'établir que sur l'emplacement du bastion détruit, il n'y faut pas compter pour le lendemain. Un voyage à la lune serait une chimère moins dangereuse. C'est pourtant le rêve de bien des impatiences, hélas, trop légitimes, rêve irréalisable avant la transformation des esprits. La volonté même de la France entière resterait impuissante à devancer l'heure, et la tentative n'aboutirait qu'à un échec, signal de furieuses réactions.

Il y a des conditions d'existence pour tous les organismes. En dehors de ces conditions, ils ne sont pas viables. La communauté ne peut s'improviser, parce qu'elle sera une conséquence de l'instruction qui ne s'improvisé pas davantage. N'oublions pas la race des vampires, qui est aussi celle des caméléons. Elle ne disparaîtrait pas plus, le lendemain de la révolution, que la race des naïfs et des simples, sa pâture ordinaire.

Les habits seraient tôt retournés. On verrait surgir de terre, en foule, comme les champignons après l'orage, des charlatans de communisme pour embrigader les hommes, des tartuffes de communauté pour embobeliner les femmes. A eux, prix infailible de l'intrigue, la gérance, c'est-à-dire la disposition discrétionnaire des biens communs. La masse des ignorants deviendrait leur proie et leur armée... absolument comme aujourd'hui, avec des conséquences bien autrement terribles : une telle mêlée de tyrannie et d'anarchie que la contre-révolution arriverait foudroyante, non pour un jour, mais pour de longues années, sous les terreurs vivaces du souvenir. Un bond effroyable en arrière !

N'est-ce point d'ailleurs folie de s'imaginer que, par une simple culbute, la société va retomber sur ses pieds, reconstruite à neuf ? Non ! les choses ne se passent pas ainsi, ni chez les hommes, ni dans la nature.

La communauté s'avancera pas à pas, parallèlement à l'instruction sa compagne et son guide, jamais en avant, jamais en arrière, toujours de front. Elle sera complète le jour où, grâce à l'universalité des lumières, pas un seul homme ne pourra être la dupe d'un autre. Ce jour-là, nul ne voudra souffrir l'inégalité de fortune. Or le communisme seul satisfait à cette condition...

On objectera peut-être que l'égalité de l'éducation n'entraîne point du tout celle des intelligences, et qu'il restera toujours l'inégalité des cerveaux pour constituer une hiérarchie intellectuelle, depuis le génie jusqu'à la nullité.

D'accord. Mais, chez le plus pauvre cerveau, l'instruction intégrale sera une armure suffisante, à

l'épreuve de la tromperie, quel qu'en soit le masque. L'expérience le prouve. L'exploiteur rencontrerait sur chaque visage ce sourire écrasant qui veut dire: « Banquiste, va ! La conviction de son impuissance lui épargnera ce déboire. D'ailleurs, l'ordre établi n'étant point une improvisation, la race des vampires aura eu le temps de s'acclimater et de se résigner au nouveau milieu. Qu'on ne s'y trompe pas, la fraternité, c'est l'impossibilité de tuer son frère.

La plus utile des facultés humaines, la faculté protectrice par excellence, qui nous défend à la fois contre le dedans et le dehors, contre les autres et contre nous-mêmes, le jugement, trop rare aujourd'hui, prendra, par l'instruction intégrale, un essor prodigieux qui en fera l'arme de la société nouvelle. Fruit de l'expérience et de la comparaison, il y puisera une force inconnue. C'en sera fait alors de la ruse. Une clairvoyance implacable ira la dépister sous ses derniers déguisements. Fripons et dupes cesseront de former les deux grandes divisions de l'humanité.

Déjà la crédulité est partout battue en brèche. L'armée noire garde encore sous séquestre les enfants et les femmes. Les hommes l'abandonnent. Tenir l'enfant et perdre l'adulte ! Avoir toujours à soi, par privilège, la page blanche où se gravent si aisément les impressions ineffaçables, et les voir ensuite effacer, remplacer... travail si rude ! Quelle sentence irrévocable ! Puisse-t-elle s'exécuter à bref délai !

Le génie demeurera une exception. Le jugement deviendra l'apanage commun. Il suffit pour détronner à jamais l'hypocrisie, reine actuelle du monde. Tartuffes de sentiment, tartuffes de franchise, tartuffes de mansuétude, tartuffes de dévouement, tartuffes de cordialité, tartuffes de candeur, tartuffes de chevalerie, tartuffes de vertu, tartuffes de bonhomie, tartuffes de bienveillance, tartuffes, mes amis, abominables peste, vous serez démasqués à la minute, sifflés, bafoués, et la tartuferie religieuse, la plus infernale de toutes, ne sera plus qu'un souvenir historique, souvenir d'étonnement et d'horreur.

Les gens auront des regards si perçants que, chez tout individu, défauts et qualités se compteront un à un, comme dans un bocal de verre. Ah ! Il faudra marcher droit, sous peine des rires et des huées. Et cependant l'indulgence sera le fond général des esprits, car le libre arbitre, par arrêt définitif de la science, aura cessé d'exister. Quant au crime, disparu avec le Capital et la religion, ses père et mère.

Telles seront, d'après nous, les conséquences de l'universalité des lumières. Notez que, dans cet horoscope, le communisme figure comme simple effet, non comme cause. Il naîtra fatalement de l'instruction généralisée et ne peut naître que de là.

Or on lui reproche d'être le sacrifice de l'individu et la négation de la liberté. Certes, s'il venait, par forceps, avant terme, ce triste avorton ferait fuir à toutes jambes vers les oignons d'Égypte. Mais, s'il doit être fils de la science, qui osera se porter accusateur contre l'enfant d'une telle mère ? Où sont d'ailleurs les preuves à l'appui de l'imputation qu'on lui lance ? Elle n'est qu'une insulte gratuite, puisque l'accusé n'a jamais vécu.

Et au nom de qui cette arrogante supposition ? Au nom de l'individualisme qui, depuis des milliers d'années, assassine en permanence la liberté et l'individu. Combien sont-ils, dans notre espèce, les individus dont il n'ait pas fait des ilotes et des victimes ? Un sur dix mille peut-être. Dix mille martyrs pour un bourreau ! Dix mille esclaves pour un tyran ! et l'on plaide de par la liberté ! Je comprends ! Quelque sinistre escobarderie, embusquée derrière une définition. L'oligarchie ne s'intitule-t-elle pas démocratie, le parjure honnêteté, l'égoïsme modération ?

La liberté qui plaide contre le communisme, nous la connaissons, c'est la liberté d'asservir, la liberté d'exploiter à merci, la liberté des grandes existences, comme dit Renan, avec les multitudes pour marchepied. Cette liberté-là, le peuple l'appelle oppression et crime. Il ne veut plus la nourrir de sa chair et de son sang.

Moralistes et législateurs posent tous en principe que l'homme est tenu de faire à la société le

sacrifice d'une portion de sa liberté, en d'autres termes que la liberté de chacun a pour limite la liberté d'autrui. Cette définition est-elle obéie par l'ordre actuel, avec ses deux catégories de privilégiés et de parias ? Combien faut-il de servitudes pour faire une liberté ? 10, 20, 60, 100, 2 000, 30 000, 100 000 ? Innombrables les tarifs, innombrables leurs applications. La chaîne seule ne varie pas.

Tout empiètement sur la liberté d'autrui viole la définition des moralistes, la seule légitime, quoique toujours restée un vain mot. Elle implique donc parité sociale entre les individus, d'où il suit que la liberté a pour limite l'égalité.

Seule, l'association intégrale peut satisfaire cette loi souveraine. Le vieil ordre la trepigne sans pudeur et sans pitié. Le communisme est la sauvegarde de l'individu, l'individualisme en est l'extermination. Pour l'un, tout individu est sacré. L'autre n'en tient pas plus compte que d'un ver de terre, et l'immole par hécatombe à la sanglante trinité Loyola, César et Shylock ; après quoi, il dit avec flegme : « La communauté serait le sacrifice de l'individu. »

Elle troublerait le festin des anthropophages, cela est clair. Mais ceux qui en font les frais ne trouveront pas mauvais ce dérangement. C'est l'essentiel. Sous quel prétexte d'ailleurs nous chercher querelle ? S'agit-il d'imposer le communisme *a priori* ? Nullement. On se borne à prédire qu'il sera le résultat infaillible de l'instruction universalisée. Qui pourrait condamner le développement rapide des lumières ? S'il doit s'ensuivre l'avènement régulier de la communauté, personne n'a mot à dire.

Chacun proclame l'instruction la seule réponse possible aux énigmes du sphinx social. Il n'est pas bien sur que cette invocation soit sincère dans toutes les bouches. Il en est encore de ce mot comme de tous ceux qui posent un problème. Autant de partis, autant de définitions. Pour les prêtres, c'est le catéchisme et point de science ; pour les socialistes, c'est la science et plus de catéchisme.

Rien d'étonnant dès lors dans cette unanimité des voix. Elle n'en cache pas moins une guerre à mort. Le peuple n'a pas à s'en inquiéter. Il est sans arrière-pensée, lui, et ne prend point de fausses enseignes. Il a toujours écrit sur la sienne : *Liberté, Instruction*, avec un sens clair et précis. Le cléricalisme, au contraire, après avoir longtemps chargé ces deux mots de ses anathèmes, s'est ravisé, voyant son impuissance, et les colle aujourd'hui à sa bannière, pour bénéficier de leur prestige. Double et impudent mensonge. Que lui importe, pourvu qu'il fasse des dupes !

Que le conservatisme pressente où conduit la diffusion des lumières, son alliance avec l'éteignoir le dit assez haut. Plus d'ignorance, plus d'oppression ! Il est sapé par la base et lutte pour prolonger les ténèbres, son milieu vital. Au socialisme la tâche opposée : faire émerger de la nuit présente le ciel lumineux qui éclairera sa victoire, victoire de la justice et du sens commun sur la malfaisance et l'absurdité. Sa mission alors sera remplie.

On prétend toutefois exiger de lui davantage. La doctrine capitaliste, qui a comblé et comble encore le genre humain de tant de bienfaits, se tourmente fort de voir son pupille s'acheminer vers d'autres drapeaux. Dans sa sollicitude, elle somme le communisme, son jeune rival, d'exposer par le menu les détails de l'organisation future, de résoudre toutes les difficultés qu'il lui plaît de prévoir, de servir enfin à sa curiosité un édifice, complet de la cave au grenier, sans omission d'un clou ni d'une cheville.

« Comment le citoyen de la nouvelle Salente disposerait-il de sa personne, de son temps, de ses fantaisies de voyage ou de repos ? Qui lavera la vaisselle ? Qui balayera ? Qui videra les pots de chambre et remplira les tinettes ? Qui tirera la houille des mines, etc...? »

A ces interrogations impertinentes, une seule réponse « Cela ne vous regarde pas, ni moi non plus. »

Eh! quoi ! Voici quarante à cinquante millions d'hommes, tous ferrés à glace, mieux que pas un académicien, tous armés de pied en cap contre la violence et la ruse, tous susceptibles comme des sensitives, ombrageux comme des chevaux sauvages. Rien de ce quelque chose d'exécration et

d'exécré qui s'appelle un gouvernement ne pourrait montrer son nez au milieu d'eux ; pas une ombre d'autorité, pas un atome de contrainte, pas un souffle d'influence ! Et ces quarante millions de capacités, à qui nul de nous n'irait à la cheville, auraient besoin, pour s'organiser, de nos conseils, de nos règlements, de notre fêrule ! Ils ne sauraient, sans nous, où trouver des chemises et des culottes, et ils seraient gens à mettre dans leur oreille, si nous ne les avions prévenus qu'on mange par la bouche ! C'est fort. Quant à moi, s'ils venaient me relancer dans ma tombe sur la question des pots de chambre, je leur dirais tout net : « Quand on ne sait pas se boucher le nez, on se bouche le derrière. »

Nos quarante immortels eux-mêmes, si une multiplication soudaine par six zéros improvisait un million de Thiers, un million d'Ollivier, un million de Dupanloup, etc... avec la France déserte à leur disposition, croyez-vous bonnement que, montés au chiffre de quarante millions, ils passeraient tout leur temps à s'adresser des harangues en vers et en prose ? Pas si fous ! *Idem*, il faut déjeuner, et ils n'attendraient pas une heure pour mettre la main à la pâte.

Naturellement, le premier vote aurait pour objet la division du travail. Le système des castes, presque installé d'avance par le fait des quarante types, serait-il acclamé d'enthousiasme ? Oh ! Que nenni ! Je me persuade que les Mérimée, par exemple, ne tiendraient pas obstinément au privilège de rincer les vases de nuit, fût-ce des vases étrusques. Tant de fortes têtes sauraient bien entourer cette besogne indispensable d'une auréole de poésie, qui permît de dire de tous et de chacun /

Ce réac édenté devint, à son honneur,
D'assez triste écrivain, merveilleux vidangeur.

C'est une chose réjouissante, quand on discute communisme, comme les terreurs de l'adversaire le portent d'instinct sur ce meuble fatal ! « Qui videra le pot de chambre ? » C'est toujours le premier cri. « Qui videra mon pot de chambre ? » veut-il dire, au fond. Mais il est trop avisé pour user du pronom possessif, et, généreusement, il consacre ses alarmes à la postérité.

Sale chose que l'égoïsme de l'heure vivante ! Un mélange de cynisme et d'hypocrisie ! Est-il question du passé ? Feuilles mortes ! On en fait litière. L'Histoire s'esquisse à grands traits, du plus beau sang-froid ; avec des monceaux de cadavres et de ruines. Nulle boucherie ne fait sourciller ces fronts impassibles. Le massacre d'un peuple, évolution de l'humanité. L'invasion des barbares ? Infusion de sang jeune et neuf dans les vieilles veines de l'Empire romain. La trombe des Germains et des Huns n'a passé sur le monde latin que pour en purifier l'atmosphère corrompue. Ouragan providentiel ! Quant aux populations et aux villes que le fléau a couchées sur son passage... Nécessité... Marche fatale du progrès. Tout est bien qui a enfanté le présent, c'est-à-dire nous. Pas d'avances trop dispendieuses pour un si beau produit.

Mais s'agit-il des générations à venir ? Quel changement ! A l'insensibilité succède une passion délirante. On est pris d'une telle furie de tendresse devant ces poupards en perspective, qu'on se hâte de les mettre sous clé, afin de les préserver des accidents. Leurs pas, leurs gestes sont comptés, équilibrés, crainte de chute. Tout est réglé d'avance, comme un papier de musique, pour les pauvres petits automates, et à perpétuité, s'il vous plaît. Religion perpétuelle, dynastie perpétuelle, lois perpétuelles, et surtout dette perpétuelle, en paiement légitime de tant de sollicitude et d'amour.

Hé ! Bonnes gens, quand vous aurez rejoint vos ancêtres, on fera de vous le cas, et un peu moins, que vous avez fait d'eux. Après s'être mises à l'abri de l'infection de vos carcasses matérielles, les poupées à ressort de votre usine casseront tous leurs ressorts et feront, à peu près en ces termes, l'oraison funèbre de vos carcasses morales :

« Dans l'histoire de l'Humanité, vous êtes la page du choléra et de la peste. Les barbaries et les sottises de vos aïeux étaient la faute de l'ignorance, le résultat de convictions aveugles. Vous avez fait le mal, vous, sciemment, avec préméditation, par noir égoïsme. Car vous n'avez jamais cru à rien qu'à votre intérêt, ignobles sceptiques, et à cet intérêt vous avez voulu sacrifier jusqu'à vos plus

lointains neveux. »

« Qui vous avait donné mandat de stipuler en notre nom, de penser et d'agir pour nous ? Avons-nous consenti la traite tirée sur notre travail ? Tartuffes ! Sous prétexte d'assurer notre bien-être, vous avez dévoré d'avance le fruit de nos sueurs, nous crevant de votre mieux les yeux et les oreilles, pour nous empêcher de voir et d'entendre. Que ne vous borniez-vous à vos affaires, en nous laissant le soin des nôtres ? Vous aviez l'impôt annuel, pour recette et pour dépense. Il fallait rester dans cette limite et vous conduire en loyaux usufruitiers, frais et profits compensés. Nous n'acceptons l'héritage que sous bénéfice d'inventaire. Qui fait les dettes les paye. »

« On dit que vos emprunts avaient pour but des travaux profitables à la postérité, et qu'elle doit prendre sa part des charges comme des bénéficiaires. On travaille pour elle, à elle de payer. — Pour elle ? Hypocrites ! Quelle entreprise a jamais été conçue dans un intérêt futur ? Non ! le présent ne songe qu'à lui. Il se moque de l'avenir aussi bien que du passé. Il exploite les débris de l'un et veut exploiter l'autre par anticipation. Il dit : "Après moi le déluge !" ou, s'il ne le dit pas, il le pense et agit en conséquence. Ménage-t-on les trésors amassés par la nature, trésors qui ne sont point inépuisables et ne se reproduiront pas ? On fait de la houille un odieux gaspillage, sous prétexte de gisements inconnus, réserve de l'avenir. On extermine la baleine, ressource puissante, qui va disparaître, perdue pour nos descendants. Le présent saccage et détruit au hasard, pour ses besoins ou ses caprices. »

Donc, occupons-nous d'aujourd'hui. Demain ne nous appartient pas, ne nous regarde pas. Notre seul devoir est de lui préparer de bons matériaux pour son travail d'organisation. Le reste n'est plus de notre compétence. Un bas Breton n'a point à faire la leçon à l'Institut. Si monsieur Veillot soutient le contraire, comme c'est probable, disons à son intention personnelle: « Gros-Jean n'en doit pas remonter à son curé ! » Ce rôle de bas Breton ou de Gros-Jean n'est-il pas grotesque ? Et ne faut-il pas admirer la fatuité de ces Lycurgues qui se croient tenus en conscience de minuter article par article le code de l'avenir ? Ils semblent craindre que ces pauvres générations futures ne sachent pas mettre un pied devant l'autre et s'empressent de leur fabriquer, qui un bourrelet, qui des brassières, qui une petite prison roulante pour leur apprendre à marcher libres.

Il est vrai que ces générations ne seront pas en reste de charité et s'attendriront à leur tour sur la folie de ces bons ancêtres, maçonnant à l'envi des édifices sociaux pour y claquemurer la postérité. La vieille prison est encore debout ; menaçante et noire, avec deux ou trois lézardes à peine qui ont permis l'évasion de quelques captifs, et déjà comme les mères-poules, à la vue de leurs petits canards descendus à l'eau, les néo-révélateurs sont dans les transes pour les malheureux évadés qui s'ébattent joyeusement au soleil:

« Eh ! Mes enfants ! Quelle imprudence ! Vous allez vous enrhummer au grand air. Vite, rentrez dans le beau palais que j'ai construit en votre faveur. On n'a jamais vu, on ne verra jamais son pareil ! »

Ils sont déjà trois ou quatre Moïses qui assurent avoir bâti à chaux et à ciment pour l'éternité, et les portes de l'enfer ne prévaudront certes pas contre ces paradis neufs à l'enchère. Libre à un croyant de chercher, à travers la brume, quelque fugitive échappée sur le monument de l'avenir. C'est un but honnête de promenade et un excellent exercice pour les yeux. Mais nous rapporter de cette excursion un dessin complet et minutieux de l'édifice, plan, coupe, hauteur et détails, avec état de lieux authentique... non, mon ami, non, rempochez votre épure.

La manie serait innocente, si ces fanatiques amants de claustration ne prêtaient main-forte contre les démolisseurs de la vieille geôle, qui refusent de travailler à la confection de la nouvelle et prétendent laisser le public en promenade, chose horrible suivant tous les messies.

Que la civilisation ait pour couronnement inévitable la communauté, il serait difficile de nier cette évidence. L'étude du passé et du présent atteste que tout progrès est un pas fait dans cette voie, et l'examen des problèmes aujourd'hui en litige ne permet pas d'y trouver une autre solution

raisonnable. Tout est en pleine marche vers ce dénouement. Il ne relève que de l'instruction publique, par conséquent de notre bonne volonté. Le communisme n'est donc pas une utopie. Il est un développement normal et n'a aucune parenté avec les trois ou quatre systèmes, sortis tout équipés de cervelles fantaisistes.

Cabet, par son Icarie et sa tentative de Nauvoo [1], a eu précisément le tort d'assimiler l'idéal régulier de l'avenir aux hypothèses en l'air des révélateurs de pacotille. Il a dû échouer plus rudement encore que ses émules, le communisme étant une résultante générale, et non point un oeuf pondu et couvé dans un coin de l'espèce humaine, par un oiseau à deux pieds, sans plume ni ailes.

Saint-simoniens, fouriéristes, positivistes ont tous déclaré la guerre à la révolution, accusée par eux de négativisme incorrigible. Pendant une trentaine d'années, leurs prêches ont annoncé à l'univers la fin de l'ère de destruction et l'avènement de la période organique, dans la personne de leurs messies respectifs. Rivaux de boutique, les trois sectes ne s'accordaient que dans leurs diatribes contre les révolutionnaires, pécheurs endurcis, refusant d'ouvrir les yeux à la lumière nouvelle et les oreilles à la parole de vie.

Chose remarquable qui suffit pour établir la distinction, les communistes n'ont cessé de former l'avant-garde la plus audacieuse de la démocratie, tandis que les poursuivants d'hypothèses ont rivalisé de platitudes devant tous les gouvernements rétrogrades et mendié leurs bonnes grâces par l'insulte à la république. C'est que le communisme est l'essence, la moelle de la révolution, tandis que les nouvelles religions n'en furent jamais que les ennemies, tout comme l'ancienne.

Personne n'ignore ce que sont aujourd'hui les saint-simoniens : des piliers de l'Empire. On ne peut pas certes les accuser d'apostasie. Leurs doctrines ont triomphé : la souveraineté du Capital, l'omnipotence de la banque et de la haute industrie. Ils trônent avec elles, rien de mieux. Mais dire que ces braves gens ont été pris pour de dangereux novateurs !

Les fouriéristes, après avoir fait, dix-huit ans, leur cour à Louis-Philippe sur le dos des républicains, ont passé à la république avec la victoire, fort étonnés bientôt et encore plus déçus de rencontrer la roscrition où ils avaient cru trouver la puissance. Disparus dans la tempête avec leur burlesque utopie. Les débris restent mêlés aux rangs démocratiques. Ils n'ont plus d'espoir ailleurs.

Le positivisme, troisième chimère du siècle, a débuté par la négation de tous les cultes, et fini par le système des castes, enté sur une caricature de catholicisme. Du reste, il s'est divisé. Les orthodoxes disent gravement la messe comtiste dans la chambre mortuaire du Prophète. Les protestants passent leur vie à nier la doctrine qu'ils prêchent, ou prêcher la doctrine qu'ils nient, comme on voudra. Tous également remarquables par leur crainte des coups, leur respect de la force et leur soin de fuir le contact des vaincus.

Comte a consacré ses dernières années au panégyrique de l'empereur Nicolas et au trépignement des révolutionnaires. Il avait imaginé ses castes pour gagner le coeur de la réaction. La réaction et le tsar n'ont pas daigné tourner la tête.

Les schismatiques font un certain bruit et possèdent un simulacre d'influence, grâce aux trembleurs de l'athéisme qui sont venus s'abriter sous une équivoque. Passé le péril, cette ombre d'existence s'évanouira, et les positivistes prendront la queue du socialisme ou émigreront dans le camp conservateur.

Le communisme, qui est la révolution même, doit se garder des allures de l'utopie et ne se séparer jamais de la politique. Il en était dehors naguère. Il s'y trouve en plein coeur aujourd'hui. Elle n'est plus que sa servante. Il ne doit pas la surmener, afin de conserver ses services. Il lui est impossible de s'imposer brusquement, pas plus le lendemain que la veille d'une victoire. Autant vaudrait partir pour le soleil. Avant d'être bien haut, on se retrouverait par terre, avec membres brisés et une bonne halte à l'hôpital.

N'oublions pas notre axiome : instruction et communauté cheminent de front et ne peuvent se devancer d'un pas. C'est beaucoup déjà d'avoir une soeur siamoise que tout le monde appelle à grands cris. L'une ne viendra pas sans l'autre.

Il est vrai que ces appels unanimes ont un sous-entendu : la définition. Or, nous l'avons vu, la définition est double, noire et blanche. Ne soyons pas dupes. Les pièces sont là. Le gouvernement et le conservatisme ne veulent que l'instruction donnée par les prêtres, ce qui signifie : ténèbres. Ils poussent avec frénésie à ce résultat. César, Shylock et Loyola marchent, les coudes serrés, à la conquête de la nuit. Ils n'arriveront pas, mais ils nous empêchent aussi d'arriver.

Les deux forces aux prises se tiennent mutuellement en échec. Personne n'avance, personne ne recule. Immobilité sur place. Pour nous, dans la situation, c'est un succès. La nuit tient à ses ordres 50.000 prêtres, 50.000 congréganistes et à peu près 40.000 instituteurs. Car presque tous aujourd'hui obéissent à la sacristie. L'Université est en pleine trahison.

On ne peut même pas compter sur la presse. Celle de l'opposition ne dépasse guère les murs des villes. La campagne appartient aux feuilles rétrogrades qui viennent appuyer de leur propagande écrite la propagande orale du curé, des ignorantins et des grands propriétaires. Tout est contre nous, rien pour nous.

Que nous reste-t-il donc ? Le souffle du progrès qui circule dans l'air, les communications d'homme à homme par les routes ferrées, la conscience publique, le spectacle de nos ennemis surtout, notre meilleur plaidoyer. Ce qui grandit peut-être, c'est la colère, force précaire. La colère d'aujourd'hui devient souvent la peur de demain. Point de base solide que l'instruction, et les efforts adverses la paralysent. Nous marquons le pas.

Mais le lendemain d'une révolution, coup de théâtre. Non pas qu'il s'opère une transformation subite. Hommes et choses sont les mêmes que la veille. Seulement l'espoir et la crainte ont changé de camp. Les chaînes sont tombées, la nation est libre, et un horizon immense s'ouvre devant elle.

Que faire alors ? Atteler un nouveau relais au même chariot, comme en 1848, et reprendre tranquillement les mêmes ornières ? On sait où elles mènent. Si, au contraire, le sens commun a pris enfin le dessus, voici, tracées côte à côte, deux routes parallèles. L'une, d'étape en étape, aboutit à l'instruction intégrale universelle ; l'autre, par des étapes correspondantes, à la communauté.

Sur les deux routes, au début, même mesure : destruction des obstacles. Ils sont bien connus. Ici, l'armée noire ; à côté, la conspiration du Capital. L'armée noire, on l'évacue au delà des frontières, besogne simple. Le Capital est moins accommodant. On sait son procédé invariable : il fuit ou se cache. Après quoi, le capitalisme se met à la fenêtre et regarde tranquillement le peuple barboter dans le ruisseau. C'est l'histoire de 1848. Le peuple a gémi, pleuré, maugréé, puis, se fâchant trop tard, a été bien battu et a repris ses fers. Ne recommençons pas.

Empêcher la disparition du numéraire, impossible ! Il n'y faut pas songer seulement. Mais les meubles, voire les plaines, ne peuvent ni se cacher, ni fuir. Cela suffit. On court au plus pressé.

Note

[1] Colonie communiste fondée aux États-Unis par Cabet en 1849.